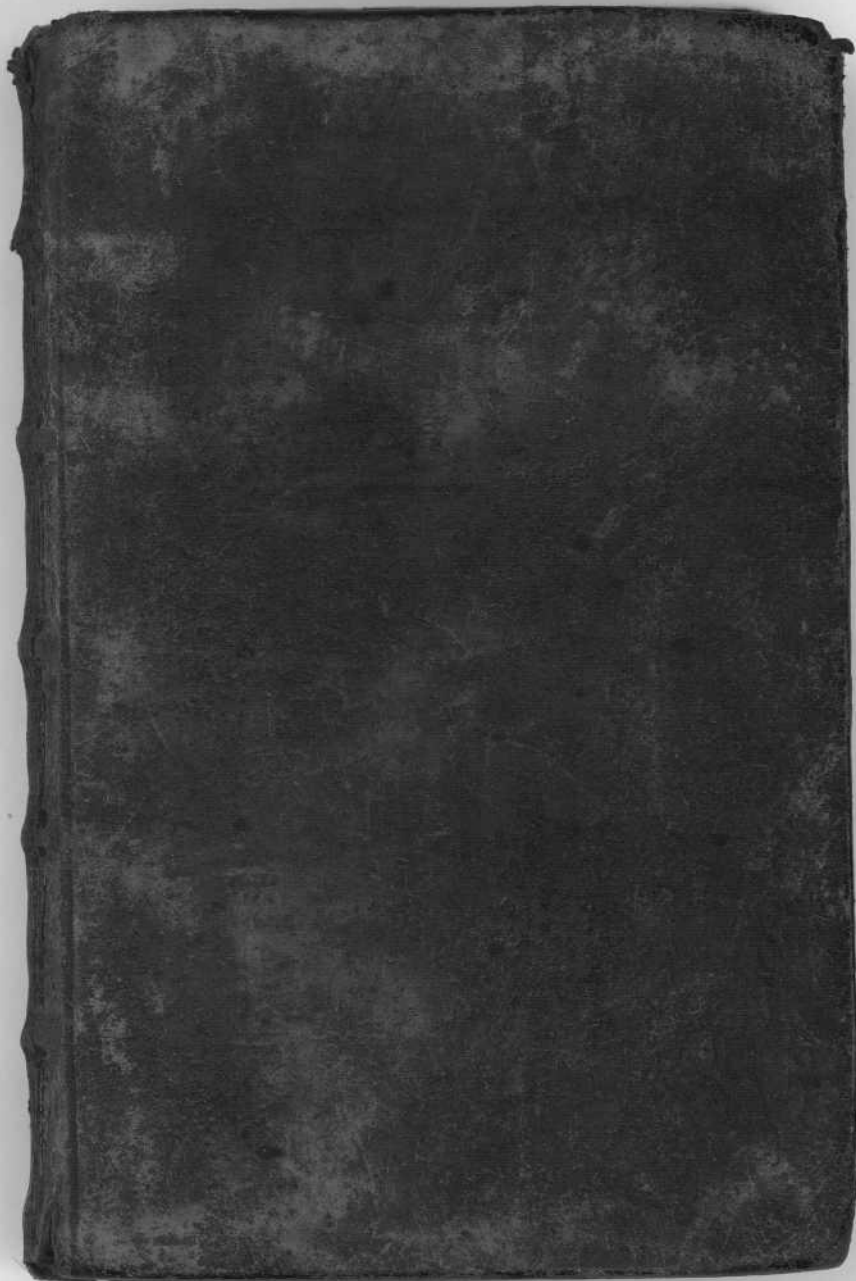










8-3-1978

LES

ŒUVRES DE SAINTE THERESE

DIVISE'ES EN TROIS PARTIES.

DE LA TRADUCTION DE

MR. ARNAULD D'ANDILLY.

Nouvelle Edition revue & corrigée.

SECONDE PARTIE.



A A N V E R S ,

Chez HENRY van DUNWALT, au Marché aux
Oeufs, aux trois Moines. 1688.

Avec Approbation & Privilege.

PROTESTATION.

JE me soumets dans tout ce que j'écrirai à tout ce que tient la Sainte Eglise Romaine : & s'il s'y rencontreroit quelque chose de contraire je declare que je le desavoüe. Je conjure au nom de nôtre Seigneur les personnes doctes qui le verront de l'examiner tres-particulierement, & de corriger toutes les fautes qu'ils y trouveront, comme aussi le grand nombre d'autres qui se pourront rencontrer dans mes autres écrits. Que s'il y a quelque chose de bon je souhaite qu'il serve à l'honneur & à la gloire de Dieu, & au service de sa tres-sainte Mere nôtre Patrone & nôtre Maitresse dont je porte l'habit quoi que j'en sois fort indigne.

THERESE DE JESUS.

LE C H E M I N
D E L A
P E R F E C T I O N.

Avant propos de la Sainte.



Es Sœurs de ce monastere de Saint Joseph d'Avila sçachant que le Pere Presenté Dominique Bagnez Religieux de l'Ordre du glorieux Saint Dominique , qui est à preient mon Confesseur , m'a permis d'écrire de l'oraison , elles ont crû que je le pourrois faire utilement , à cause que j'ai traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles & fort Saintes , & m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose que je me suis resoluë de leur obeir , parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi , quelque imparfait & mal écrit qu'il puisse être , que des livres dont le stile est excellent , & qui ont été faits par des hommes fort sçavans en cette matiere. Je mets ma confiance en leurs prieres , qui pourront peut-être obtenir de Dieu que me donnant dequoi leur donner , je dirai quelque chose d'utile par rapport à la maniere de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal , le Pere Bagnez qui sera le premier qui le verra le corrigera ou le brûlera. Ainsi je ne perdrai rien pour avoir obeï à ces servantes de Dieu : & elles connoîtront ce que je puis de moi-même lors que sa grace ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'enseigner des remedes pour de legeres tentations excitées par le demon dont les personnes Religieuses ne tiennent compte à cause qu'elles ne les croient pas considerables , & de traiter aussi d'autres points selon que nôtre Seigneur m'en donnera l'intelli-

A V A N T - P R O P O S .

gence, & que je pourrai m'en souvenir. Car ne sçachant ce que j'ai à dire, je ne sçaurois le dire par ordre : & je croi que c'est le meilleur de n'en point garder, puis que c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprene d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme entierement à sa sainte volonté. C'est à quoi tendent tous mes desirs, encore que mes actions n'y répondent pas. Mais au moins je ne manque pas d'affection & d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes cheres sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles étant joint à mon âge & à mon experience de ce qui se passe dans quelques maisons Religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que les sçavans, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, & étant des personnes fortes ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paroissent n'être rien en elles-mêmes, & ne considerent pas que les femmes étant foibles tout est capable de leur nuire. Joint aussi que les artifices dont le demon se fert contre des Religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sçait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre. Et comme je m'en suis si mal défendue, étant aussi mauvaise que je suis, je souhaiterois que mes Sœurs profitassent de mes fautes.

Je ne dirai rien que je n'aie reconnu par experience, ou dans moi, ou dans les autres. Et quoi que m'ayant été ordonné depuis peu de jours d'écrire une Relation de ma vie, j'y aie aussi mis quelques avis touchant l'oraison ; néanmoins parce que mon Confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, & y en ajouterai d'autres qui me paroîtront nécessaires. Nôtre Seigneur veuille s'il lui plaît m'assister, comme je l'en ai déjà prié, & faire réussir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.

LE CHEMIN
DE LA
PERFECTION.

CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui ont porté la Sainte à établir un observance si étroite dans le monastere de Saint Joseph d'Avila.



ORS que l'on commença de fonder ce monastere pour les raisons que j'ai écrites dans la Relation de ma vie, & ensuite de quelques merveilles par lesquelles nôtre Seigneur fit connoître qu'il devoit être beaucoup servi en cette maison, mon dessein n'étoit pas que l'on y pratiquât tant d'austeritez exterieures, ni qu'elle fût sans revenu. Je desirois au contraire que s'il eût été possible rien n'y manquât de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lâche & imparfaite, quoi que j'y fusse plutôt portée par une bonne intention que par le desir d'une vie plus molle & plus relâchée.

Aiant appris en ce même temps les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les heretiques, & combien cette malheureuse secte s'y fortifioit de jour en jour; j'en fus si vivement touchée que comme si j'eusse pu quelque chose, ou eusse moi-même été quelque chose, je pleurois en la presence de Dieu, & le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'ames qui se perdoient dans ce Roiaume. Mais voiant que je n'étois qu'une femme, & encore si mauvaise & tres-incapable de rendre à mon Dieu le service que je desirois, je crus, comme je le croi encore, que puis

6 LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

qu'il a tant d'ennemis & si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi je me résolus de faire ce qui dépendoit de moi pour pratiquer les conseils Evangeliques avec la plus grande perfection que je pourrois, & tâcher de porter ce petit nombre de Religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein je me confiai en la grande bonté de Dieu qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui, j'esperai que ces bonnes filles étant telles que mon desir se les figuroit, mes défauts seroient couverts par leurs vertus & je crûs que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose en nous occupant toutes à prier pour les Predicateurs, pour les défenseurs de l'Eglise, & pour les hommes sçavans qui soutiennent sa querelle, puis qu'ainsi nous ferions ce qui seroit en nôtre puissance pour secourir nôtre Maître, que ces traîtres qui lui sont redevables de tant de bienfaits traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudroient crucifier encore, & ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

O mon Redempteur, comment puis-je entrer dans ce discours sans me sentir déchirer le cœur? Quels sont maintenant les Chrétiens? Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de plus de faveurs, parmi lesquels vous vivez, & à qui vous vous communiquez par les Sacremens: Et ne se contentent-ils pas de tant de tourmens que vous avez soufferts pour l'amour d'eux? Certes mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui le monde ne quitte rien. Car que pouvons-nous attendre des hommes, puis qu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même? Meritons-nous qu'ils en aient davantage pour nous que pour vous? Et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour esperer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment?

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous
qui

qui par la misericorde de Dieu avons été tirées du milieu de cet air si contagieux & si mortel ? Car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du demon ? Elles sont dignes de ce châtiment, puis que leurs œuvres l'ont mérité ; & il est bien raisonnable que leurs delices & leurs faux plaisirs aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc, puis qu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'ames se perdre sans en être outrée de douleur. Je sçai que pour celles qui sont déjà perduës il n'y a plus de remède. Mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes Filles en JESUS-CHRIST, aidez-moi à prier nôtre Seigneur de vouloir remedier à un si grand mal. C'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées : c'est l'objet de nôtre vocation : c'est le juste sujet de nos larmes : c'est à quoi nous devons nous occuper : c'est où doivent tendre tous nos desirs : c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, & non pas nous employer à ce qui regarde les affaires seculieres. Car je confesse que je me ris, ou plutôt que je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instance à nos prieres, jusques à desirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent & des revenus : au lieu que je voudrois au contraire le prier de leur faire la grace de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, & on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent : mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la Chrétienté est en feu : ces malheureux Heretiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois JESUS-CHRIST, puis qu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, & travaillent à renverser son Eglise : & nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordoit, ne serviroient peut-être qu'à fermer à une ame la porte du Ciel ? Non certes, mes Sœurs, ce n'est pas ici le temps

8 LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes : & s'il ne falloit avoir quelque égard à la foiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation qu'il seroit bon de leur donner si nous le pouvions , je ferois fort aisé que chacun sceût que ce n'est pas pour de semblables interêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastere de S. Joseph d'Avila.

CHAPITRE II.

Que les Religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtimens.

NE vous imaginez pas, mes Sœurs, que pour manquer à contenter les gens de monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais de faire subsister votre maison par des inventions & des adresses humaines : autrement vous mourrez de faim ; & avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin Epoux, puis que c'est lui qui vous doit nourrir. Pourveu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont les moins affectionné vous donneront de quoi vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par experience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte : ô que bienheureuses seroient les Religieuses de Saint Joseph ! Je vous conjure au nom de Dieu de graver ces paroles dans votre memoire : & puis que vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture. Si vous ne le faites, vous êtes perdus.

Que ceux à qui nôtre Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puis qu'ils le peuvent sans contrevénir à leur vocation. Quant à nous, mes Filles, il y auroit de la folie. Car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? & vos soins inspireroient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point

point pour les engager à vous faire des charitez ? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, & qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venus ici. Ses paroles sont véritables, sont infaillibles, & le Ciel & la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, & ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriveroit, ce seroit sans doute pour nôtre avantage ; de même que la gloire des Saints s'est augmentée par le Martire. O que ce seroit un heureux échange de mourir bien-tôt faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plutôt d'une vie & d'un bonheur qui ne finiront jamais !

Pesez bien, je vous prie, mes Sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort : car tandis que je serai au monde je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sçai par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin : & nôtre Seigneur sçait qu'il est vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, veu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne seroit-ce pas tromper le monde ; puis que voulant passer pour pauvres, il se trouveroit que nous ne le serions pas d'affection ; mais seulement en apparence ? J'avouë que j'en aurois du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderoient l'aumône : & Dieu nous garde que cela soit. Après s'être laissé aller une & deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charitez, ils se tourneroient enfin en coûtume : & il pourroit arriver que nous demanderions ce qui ne nous seroit pas nécessaire à des personnes qui en auroient plus de besoin que nous. Il est vrai qu'elles pourroient gag-

ner en nous les donnant ; mais nous y perdriions sans doute beaucoup.



Des a-
vanta-
ges de
la Pau-
vreté.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît ; mes Filles, que vous tombiez dans cette faute : & si cela devoit être, j'aimerois encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône & pour l'amour de nôtre Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans vôtre esprit. Mais si ce malheur arrivoit en cette maison, celle-là même qui seroit la moindre de toutes les Sœurs devroit pousser des cris vers le Ciel, & représenter avec humilité à sa Supérieure, que cette faute est si importante qu'elle ruineroit peu à peu la véritable pauvreté. J'espère avec la grace de Dieu que cela ne sera point ; qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; & que quand ce que j'écris pour satisfaire à vôtre desir ne seroit utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croiez, je vous prie, mes Filles, que Dieu a permis pour vôtre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront les comprendront ; mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avois fait vœu de l'être, j'ai été long-temps folle d'esprit : & ainsi plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une ame de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien qu'il enferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il enferme tous les biens du monde, puis que mépriser le monde c'est être le maître du monde. Car que me souciai-je d'avoir la faveur des Grands & des Princes si je ne voudrois ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, & que je serois tres-fâchée de rien faire pour leur plaire qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose ? Comment pourrois-je desirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement ? Je tiens que les

honneurs & les richesses vont presque toujours de compagnie : Celui qui aime l'honneur ne sçauroit haïr les richesses : Et celui qui méprise les richesses ne se soucie guere de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie. Pour moi il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien. Car il arrive tres-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoi que sa vertu la rende digne de l'être, & l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la veritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entens par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul ; & l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis lors que l'on n'a besoin de personne. Je le sçai par experience. Mais comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ai garde de pouvoir exprimer par mes paroles puis que je n'ai pas assez de lumiere pour les bien comprendre, outre que je craindrois d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenterai de ce que j'ai dit en avoir éprouvé : & j'avouë que jusques ici je me suis trouvé de telle sorte comme hors de moi que je ne me suis pas entenduë moi-même. Mais que ce que j'ai dit demeure dit pour l'amour de nôtre Seigneur.

Puis donc, mes Filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, & que ceux qui le doivent bien sçavoir m'ont appris que les Saints Peres, qui ont été les Fondateurs de nôtre Ordre, l'ont dès le commencement tant estimée & si exactement pratiquée qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre : si nous ne les pouvons imiter dans l'exterieur en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter en l'interieur. Nous n'avons que deux heures à vivre : la recompense qui nous attend est tres-grande : & quand il n'y en auroit point d'autre que de faire ce que nôtre Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien recompensées

par le bonheur d'avoir imité en quelque chose nôtre divin Maître ?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paroître dans nos enseignes ; & il n'y a rien en quoi nous ne devions témoigner nôtre amour pour la pauvreté, dans nos logemens, dans nos habits, dans nos paroles, & par dessus tout, dans nos pensées. Tandis que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grace de Dieu l'observance soit bannie de cette maison. Car comme disoit Sainte Claire, la pauvreté est un grand mur : & elle ajoûtoit, qu'elle vouloit s'en servir, & de celui de l'humilité, pour enfermer ses monasteres. Il est certain que si on pratique veritablement cette sainte pauvreté, la continence & toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues & plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices.



Contre
les bâ-
timens
magni-
fiques.

Je conjure au nom de JESUS-CHRIST & de son précieux sang celles qui viendront après nous de se bien garder de faire de ces bâtimens superbes, & si c'est une priere que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtimens tombent sur leur tête, & qu'ils les écrasent toutes. Car, mes Filles, quelle apparence y auroit-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres ? Mais Dieu ne permette pas s'il lui plaît, que nous aions rien que de vil & de pauvre. Imitons en quelque chose nôtre Roi, il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, & la Croix où il est mort. Etoient-ce là des demeures fort agreables ? Quant à ceux qui font de grands bâtimens ils en sçavent les raisons, & ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sçai pas : mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres Religieuses.

Que si à cause de l'étroite clôture on a besoin de quelque enclos pour y faire des hermitages afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison & à la devotion, j'y consens à la bonne heure. Mais quant à de grands bâtimens, & à avoir rien de cu-
rieux,

rieux, Dieu nous en garde par sa grace. Aiez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, & que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y auroit-il que la maison de treize pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit ? Les vrais pauvres doivent-ils en faire ? Et auroit-on compassion d'eux s'ils en faisoient ?



Quelle joie vous seroit-ce, mes Sœurs, si vous voyiez quelqu'un être délivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous auroit faite, car cela n'est pas impossible ? Vous êtes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent de quoi vivre ; puis qu'encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sachiez grâ à ceux par qui il vous la donne : & vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sçai ce que j'avois commencé de dire, parce que j'ai fait une grande digression. Mais je croi que nôtre Seigneur l'a permis, puis que je n'avois jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine Majesté de nous tenir toujourns par la main, afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses Religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'Eglise. Combien ils doivent être parfaits. Priere de la Sainte à Dieu pour eux.

POUR retourner au principal sujet qui nous a as- Prier
semblées en cette maison, & pour lequel je sou- pour
haiterois que nous pûssions faire quelque chose qui fût ceux
agreable à Dieu, je dis, que voiant que l'heresie qui s'est qui tra-
élevée en ce siecle est comme un feu devorant qui fait vaillent
toujourns de nouveaux progrès, & que le pouvoir des pour
hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble l'Egli-
que nous devons agir comme feroit un Prince, qui se.
voiant

voiant que ses ennemis ravageroient tout son païs , & qu'il ne seroit pas assez fort pour leur résister en campagne , se retireroit avec quelques troupes choisies dans une place qu'il seroit extrêmement fortifier, d'où il feroit avec ce petit nombre, des sorties sur eux, qui les incommoderoient beaucoup plus que ne pourroient faire de grandes troupes mal aguerries. Car il arrive souvent que par ce moien on demeure victorieux : & au pis aller on ne scauroit perir que par la famine , puis qu'il n'y a point de traîtres parmi ces gens-là. Or ici, mes Soeurs, la famine peut bien nous presser; mais non pas nous contraindre de nous rendre. Elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connoître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons Chrétiens se sont retirez, il s'en trouve qui s'allerent jeter du côté des ennemis ; mais qu'il fortifie la vertu & le courage des Predicateurs & des Theologiens qui sont comme les chefs & les troupes , & fasse que les Religieux qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Car cela importe de tout, parce que c'est des forces Ecclesiastiques & non pas des seculieres que nous devons attendre nôtre secours.

Puis que nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à nôtre Roi, efforçons-nous au moins d'être telles que nos prieres puissent aider ceux de ses serviteurs, qui n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet, & vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous : Je réponds que c'est parce que je croi que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchis des affaires, des engagemens, & des conversations du monde.

de. Cette faveur est plus grande que vous ne le sçauriez croire ; & ceux dont je vous parle sont bien éloignez d'en jouir. Il ne seroit pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puis que c'est à eux de fortifier les foibles , & d'encourager les timides. Car à quoi seroient bons des soldats qui manqueroient des Capitaines ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes ; qu'ils conversent avec les hommes, & qu'entrant dans les palais des Grands & des Rois, ils y paroissent quelquefois pour ce qui est de l'exterieur semblables aux autres hommes.



Or pensez-vous, mes Filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde ; & pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, & pour être en même temps dans son cœur non seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde : pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement ; & enfin pour être des Anges & non pas des hommes ? Car s'ils ne sont tels ils ne meritent pas de porter le nom de Capitaines ; & je prie nôtre Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feroient beaucoup plus de mal que de bien, puis que ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; & que s'ils ne sont bien affermis dans la pieté, & fortement persuadez combien il importe de fouler aux pieds tous les interêts de la terre, & de se détacher de toutes les choses perissables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sçauroient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas ; mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon ; ni peut-être même sans le croire.

Qu'il n'appartient qu'aux parfaits de servir l'Eglise,

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde

de ce que c'est que la perfection. Car ils la connoissent, non pour la suivre, puis qu'ils ne s'y croient point obligez, & s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens, mais pour employer cette connoissance à examiner, & condamner jusques aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte qu'ils prennent pour une imperfection, & pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance toute extraordinaire pour s'engager dans un si grand & si périlleux combat ?

Tâchez, je vous prie, mes Sœurs, de vous rendre telles que vous meritez d'obtenir ces deux choses de sa divine Majesté : La première, que parmi tant de personnes sçavantes & tant de Religieux il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit être nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, & qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puis qu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits : La seconde, que lors qu'ils seront engagez dans une guerre si importante, notre Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des Sirenes, qui se rencontrent sur une mer si dangereuse. Que si dans l'étroite clôture où nous sommes nous pouvons par nos prières contribuer quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, & je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison, où je prétens que l'on garde la règle de la sainte Vierge notre Reine avec la même perfection qu'elle se pratiquoit au commencement.

Ne croiez pas, mes Filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoi que plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-

soi-même. Croiez-moi nulle priere n'est meilleure & plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire ; je vous répons qu'elle est trop saint pour n'y pas servir. Mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier : à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerois jusqu'au jour du jugement en purgatoire si je pouvois par mes oraisons être cause du salut d'une ame : & à plus forte raison si je pouvois servir à plusieurs & à la gloire de nôtre Seigneur ? Méprîsez, mes Sœurs, des peines qui ne sont que passâgeres lors qu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considerable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puis que pour les raisons que je vous dirai ensuite j'ai à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regarde votre salut avec des personnes doctes & capables. Je vous conjure au nom de Dieu de lui demander qu'il nous accorde cette grace, ainsi que je lui demande toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire & du bien de son Eglise, qui sont le but de tous mes desirs.



J'avouë que ce seroit une grande témérité à moi de *Prière* croire que je pûsse contribuer quelque chose pour obtenir une telle grace. Mais je me confie, mon Dieu, aux *à Dieu* prieres de vos servantes avec qui je suis, parce que je sçai qu'elles n'ont autre dessein ni autre prétention que de vous plaire. Elles ont quitté pour l'amour de vous le peu qu'elles possédoient, & auroient voulu quitter davantage pour vous servir. Comment pourrois-je donc croire, ô mon Createur, qu'étant aussi reconnoissant que vous êtes, vous rejettaffiez leurs demandes ? Je sçai que lors que vous estiez sur la terre non seulement vous n'avez point eu de mépris pour nôtre sexe, mais vous avez même répandu vos faveurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand nous vous

deman-

demandons de l'honneur, ou de l'argent, ou du revenu, ou quelque'une de ces autres choses que l'on recherche dans le monde : alors ne nous écoulez point. Mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô Pere Eternel, celles qui ne vous demandent que ce qui regarde la gloire de votre Fils, qui mettent toute la leur à vous servir, & qui donneroient pour vous mille vies ? Je ne prétens pas néanmoins, Seigneur, que vous accordiez cette grace pour l'amour de nous : je sçai que nous ne la meritions pas. Mais j'espère de l'obtenir en considération du sang & des merites de votre Fils. Pourriez-vous bien, ô Dieu tout-puissant, oublier tant d'injures, tant d'outrages, & tant de tourmens qu'il a soufferts ? & vos entrailles paternelles toutes brûlantes d'amour, pourroient-elles bien permettre que ce que son amour a fait pour vous plaire en nous aimant comme vous le lui aviez ordonné, soit aussi méprisé qu'il l'est aujourd'hui dans le tres-saint Sacrement de l'Eucharistie par ces malheureux heretiques qui le chassent de chez-lui en abattant les Eglises où l'on l'adore ? Que s'il avoit manqué à quelque chose de ce qui étoit le plus capable de vous contenter. Mais n'a-t-il pas accompli parfaitement tout ce qui pouvoit vous être agreable ? Ne suffit-il pas, mon Dieu, que durant qu'il a été dans le monde il n'ait pas eu où pouvoir reposer sa tête, & qu'il ait été accablé par tant de souffrances, sans qu'on lui ravisse maintenant les maisons où il reçoit ses amis, & où connoissant leur foiblesse il les nourrit & les fortifie par cette viande toute divine pour les rendre capables de soutenir les travaux où ils se trouvent engagés pour votre service ? N'a-t-il pas suffisamment satisfait par sa mort au peché d'Adam ? Et faut-il donc que toutes les fois que nous pechons, ce tres-doux & tres-charitable Agneau satisfasse encore pour nos offenses ? Ne le permettez pas, ô souverain Monarque de l'univers : apaisez vostre colere : détournez vos yeux de nos crimes : considerez le sang que vostre divin Fils a répandu pour nous racheter : aiez seulement égard à ses merites, & à

ceux de la glorieuse Vierge sa Mere, des Martirs, & de tous les Saints qui ont donné leur vie pour vostre service. Mais hélas ! mon Seigneur, qui suis-je pour oser au nom de tous vous presenter cette requeste ? Ha, mes Filles, quelle mauvaise mediatrice pour faire une telle demande pour vous, & pour l'obtenir ! Ma temerité ne servira-t-elle pas plutôt d'un sujet tres-juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable & souverain Juge dont j'implore la clemence ? Mais Seigneur puis que vous êtes un Dieu de misericorde aiez pitié de cette pauvre pechereffe, de ce ver de terre ; & pardonnez à ma hardiesse. Ne considerez pas mes pechez : considerez plutôt mes desirs & les larmes que je répands en vous faisant cette priere. Je vous en conjure par vous-même. Aiez pitié de tant d'ames qui se perdent : Secourez, Seigneur, vostre Eglise : arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la Chrétienté, & faites luire vostre lumiere parmi ces tenebres.



Je vous demande, mes Sœurs, pour l'amour de J E S U S-C H R I S T & comme une chose à quoi vous êtes obligées, de prier sa divine Majesté pour cette pauvre & trop hardie pechereffe qui vous parle, afin qu'il lui plaise de me donner l'humilité qui m'est necessaire. Quant au Roi & aux Prelats de l'Eglise, & particulièrement nôtre Evêque, je ne vous les recommande point, parce que je vous voi si soigneuse de prier pour eux, que je ne croi pas qu'il en soit besoin. Mais puis qu'on peut dire que celles qui viendront après nous feront saintes si elles ont un Saint Evêque : comme cette grace est si importante, demandez-la sans cesse à nôtre Seigneur. Que si vos desirs, vos oraisons, vos disciplines, & vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets, & les autres dont je vous ai parlé, sçachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a ici assemblés.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses Religieuses à l'observation de leur regle. Que les Religieuses doivent extrêmement s'entr'aimer. Eviter avec grand soin toutes singularitez & particularitez. De quelle sorte on se doit aimer. Des Confesseurs. Et qu'il en faut changer lors qu'on remarque en eux de la vanité.

De
l'obser-
vation
de la
regle.

VOUS venez de voir, mes filles, combien grande est l'entreprise que nous pretendons d'exécuter. Car quelles devons-nous être pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu & des hommes? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, & qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent. Car il y a sujet d'espérer que nôtre Seigneur exaucera nos prières, pourvû que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions & nôtre regle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes Filles. Je vous demande seulement d'observer les choses à quoi vôtre vocation & vôtre Profession vous obligent, quoi qu'il y ait grande différence entre les diverses manieres dont on s'en acquitte.

La premiere regle nous ordonne de prier sans cesse : & comme ce precepte enferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement nous ne manquerons ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, ausquels nôtre institut nous oblige, puis que vous sçavez que toutes ces choses contribuent à la perfection de l'oraison, & que les délicatesses & la priere ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison : & moi je vous demande pour récompense de ce que je vai vous en dire, non seulement de le lire fort souvent avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ai déjà dit.

Avant que d'en venir à l'interieur qui est l'oraison, je
vous

vous dirai certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent de marcher dans ce chemin, que pourvû qu'ils les pratiquent ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoi qu'ils ne soient pas fort contemptifs: au lieu que sans cela, non seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompez s'ils croient l'être. Je prie nôtre Seigneur de me donner l'assistance dont j'ai besoin, & de m'enseigner ce que j'ai à dire afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croiez pas, mes cheres Sœurs, que les choses auxquelles je pretens de vous engager soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses si nous accomplissons celles que nos Saints Peres ont ordonnées & pratiquées, puis qu'en marchant par ce chemin ils ont mérité le nom de Saints, & que ce seroit s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendrai seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder pour jouir de cette paix extérieure & intérieure que JESUS-CHRIST nous a tant recommandée. La première est un amour sincere des uns envers les autres. La seconde un entier détachement de toutes les choses créées. Et la troisième une véritable humilité, qui bien que je la nomme la dernière est la principale de toutes & embrasse le deux autres.

¶

Quant à la première qui est de nous entr'aimer beaucoup, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paroisse facile à ceux qui s'aiment, & qu'il faudroit qu'une chose fût merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observoit avec grand soin dans le monde; je croi qu'il serviroit beaucoup pour faire garder les autres: Mais comme nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que parmi nous l'excès ne peut en cela être dangereux. Il est néanmoins si préjudiciable & tire tant d'imperfections après soi, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux qui le puissent croire. Car le demon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette affection démesurée passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connoissent bien le danger, & sçavent que cette affection mal réglée affoiblit peu à peu la volonté, & l'empêche de s'employer entierement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt à mon avis entre les femmes qu'entre les hommes, & apporte un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les Sœurs : que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie : que l'on desire d'avoir quelque chose pour lui donner : que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, & autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si peu souvent que ces grandes amitez aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je croi que le demon les fait naître pour former des ligues & des factions dans les monasteres. Car quand on ne s'aime que pour servir sa divine Majesté, les effets le font bien tôt connoître, en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aident pour satisfaire leur passion, celles-ci cherchent au contraire dans l'affection qu'elles se portent un remede pour vaincre leurs passions.

Quant à cette dernière sorte d'amitié, je souhaiterois que dans les grands monasteres il s'y en trouvât beaucoup. Car pour celui-ci où nous ne sommes & ne pouvons être que treize, toutes les Sœurs doivent être amies : toutes se doivent cherir : toutes se doivent aimer : toutes se doivent assister ; & quelque saintes qu'elles soient je les conjure pour l'amour de nôtre Seigneur de se bien garder de ces singularitez où je voi si peu de profit,

profit, puis qu'encore les freres même c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux qu'ils sont plus proches.

Croiez-moi, mes Sœurs, quoi que ce que je vous dis vous semble un peu rude il conduit à une grande perfection : il produit dans l'ame une grande paix ; & fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pastout-à-fait fortes. Que si nôtre inclination nous porte à aimer plutôt une Sœur que non pas une autre, ce qui ne sçauroit pas ne point arriver, puis que c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de graces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes Filles, & les biens interieurs, ne negligons aucun soin pour nous desaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs ; & ne souffrons point que nôtre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver sans y penser dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Helas ! mon Dieu mon Sauveur, qui pourroit nombrer combien de sottises & de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces foiblesses qui se trouvent parmi les femmes, ni de les faire connoître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter par le menu. J'avouë que j'ai quelquefois été épouvantée de les voir : je dis de les voir : car par la misericorde de Dieu je n'y suis jamais gueres tombée. Je les ai remarquées souvent, & je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vû en plusieurs, parce que je sçai que rien n'est plus capable d'empêcher les Religieuses d'arriver à une grande perfection, & que dans le Supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialitez & de ces amitez dangereuses aussi-tôt qu'elles commencent à naître. Mais il le faut faire avec adresse & avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remede pour cela de n'être ensemble qu'aux heures ordonnées, & de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant; mais de demeurer séparées comme la regle le commande, & nous retirer chacune dans nôtre cellule. Ainsi quoi que ce soit une coûtume loüable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastere, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lors que l'on est seule; outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui devant être le fondement de la conduite de cette maison puis que c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées, nous ne saurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes Filles, à ce que je disois de nous entr'aimer, il me semble qu'il seroit ridicule de vous le recommander, puis qu'il n'y a point de personnes si brutales qui demeurant & communiquant toujours ensemble, n'ayant ni ne devant point avoir de conversations, d'entretiens & de divertissemens avec les personnes de dehors, & ayant sujet de croire que Dieu aime les sœurs & qu'elles l'aiment puis qu'elles ont tout quitté pour l'amour de lui, puissent manquer de s'aimer les unes les autres: outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, & que j'espere avec la grace de Dieu qu'elle n'abandonnera jamais ce monastere.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entr'aimer en la maniere que je viens de dire. Mais je veux vous représenter quel est cet amour si loüable que je desire qui soit parmi nous, & par quelles marques nous pourrons connoître que nous aurons acquis cette vertu, qui doit être bien grande puis que nôtre Seigneur l'a recommandée si expressé-

pressément à ses Apôtres. C'est dequoi je vai maintenant vous entretenir un peu selon mon peu de capacité. Que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai. Car peut-être ne sçai-je ce que je dis.



Il y a deux sortes d'amour dont je vai parler. L'un est purement spirituel, ne paroissant rien en lui qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité & de la tendresse de nôtre nature. L'autre est aussi spirituel : mais nôtre sensualité & nôtre foiblesse s'y meslent. C'est toutefois un bon amour, & qui semble legitime : tel est celui qui se voit entre les parens & les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier, & je veux maintenant parler de l'autre qui est purement spirituel & sans aucun mélange de passion. Car s'il s'y en rencontroit, toute la spiritualité qui y paroîtroit s'évanouiroit & deviendroit sensuelle : au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoi que moins parfait, avec moderation & avec prudence, tout y sera meritoire, & ce qui paroïssoit sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mesle quelquefois si subtilement qu'il est difficile de le discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un Confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience quand elles reconnoissent en lui beaucoup de vertu & de capacité pour les conduire. C'est ici que le demon les assiege d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquieter & de les troubler : & sur tout s'il voit que le Confesseur les porte à une plus grande perfection : car alors il les presse d'une telle sorte qu'il les fait resoudre à quitter leur Confesseur, & ne les laisse point en repos après même qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état est de ne s'appliquer point à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car si

nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'ame ? J'estime au contraire que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable lors que l'on aime son Confesseur quand il est saint & spirituel, & que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu; nôtre foiblesse étant telle que nous ne pourrions souvent sans son aide entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le Confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, & qu'il peut arriver un tres-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or d'autant qu'il est difficile de connoître si le Confesseur a toutes les bonnes qualitez qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue & une grande circonspection. Le meilleur seroit sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, & de ne lui en jamais parler. Mais le demon use d'un si grand artifice pour l'empêcher que l'on ne sçait comment s'en défendre. Car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur Confession se réduit principalement; & qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoi je voudrois qu'elles crussent que cela n'est rien, & n'en tinssent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre si elles connoissent que tous les discours de leur Confesseur ne tendent qu'à leur salut; qu'il craint beaucoup Dieu, & n'a point de vanité: ce qui est tres-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soi-même. Car en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de le trop aimer au lieu de s'en inquieter il faut qu'elles les méprisent & en détournent leur vûe, puis que c'est le vrai moien de faire que le demon se lasse de les persécuter, & se retire.

Mais si elles remarquent que le Confesseur les conduise d'une maniere qui leur puisse donner quelque vanité, tout le reste doit alors leur être suspect: & quoi qu'il

qu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui : mais qu'elles se retirent après s'être confessées en peu de paroles. Le plus seur dans ces rencontres sera de dire à la Prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, & de le changer comme étant le remede le plus certain si l'on en peut user sans blesser sa reputation.

Dans ces occasions & autres semblables qui sont comme autant de pieges qui nous sont tendus par le demon & où l'on ne sçait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme sçavant & habile (ce que l'on ne refuse point en cas de necessité), de se confesser à lui & de suivre ses avis; puis que si on ne cherchoit point de remede à un si grand mal on pourroit tomber dans de grandes fautes. Car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissoit avec conseil, principalement en ce qui regarde la maniere de se conduire envers le prochain pour ne lui point faire de tort ? Il faut donc necessairement dans ces rencontres travailler à trouver quelque remede, puis que quand le demon commence à nous attaquer de ce côté-là il fait en peu de temps de grands progrès si on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre Confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, & si, comme je l'espere de la misericorde de nôtre Seigneur, ces ames sont disposées à ne rien negliger de tout ce qui est en leur pouvoir, pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devroient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes Filles, de quelle importance vous est cet avis, puis que ce n'est pas seulement une chose perilleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, & travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moiens dont vous pourrez user en conscience. J'espere que nôtre Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affec-

tionner que de grands serviteurs de Dieu. Car autrement elles ne seroient ni des ames d'oraison, ni des ames qui tendissent à une perfection telle que je pretens que soit la vôtre ; puis que si elles voioient qu'un Confesseur n'entendit pas leur langage, & qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur seroit impossible de l'aimer, parce qu'il leur seroit entièrement dissemblable. Que s'il étoit comme elles dans la piété, il faudroit qu'il fût bien simple & peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée, & si peu exposée aux occasions qui l'auroient pû faire naître, & pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même, & inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là comme je l'ai dit, tout le mal, ou au moins le plus grand mal que le demon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celui qui s'y découvre le plus tard, & qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sçache la cause, parce que si le Confesseur lui-même étant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastere : comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met guere en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu par son infinie bonté de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les Religieuses lors qu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur Confesseur : & que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne sçavent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celui qui devroit y remédier est celui-la même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce peril.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Combien il importe que les Confesseurs soient sçavans. En quels cas on peut changer. Et de l'autorité des Superieurs.

JE prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve dans un monastere d'une si étroite clôture ces troubles d'esprit & ces inquietudes dont je viens de vous parler. Que si la Prieure & le Confesseur sont bien ensemble, & qu'ainsi on n'ose rien dire ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde: ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des pechez fort importants, par la crainte de ce trouble & de cette inquietude où l'on s'engageroit en les disant. O mon Dieu mon Sauveur, quel ravage le demon ne peut-il point faire par ce moien: & que cette dangereuse retenüe & ce malheureux point d'honneur coûte cher! Car par la fausse creance qu'il y va de la reputation du monastere de n'avoir qu'un Confesseur cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gesne d'esprit où il ne pourroit par d'autres voies les faire tomber. Ainsi si elles demandent d'aller à un autre Confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison: & quand celui qu'elles desirent seroit un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même Ordre, on s' imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'Ordre.

Du be-
soin
d'avoir
des
Con-
fes-
seurs
sça-
vans.

Loïez extrêmement Dieu, mes Filles de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte: puis qu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de Confesseurs, vous pouvez outre les ordinaires en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande au nom de nôtre Seigneur à celle qui sera Superieure de tâcher toujours d'obtenir de l'Evêque ou du Provincial pour elle & ses Religieuses cette sainte liberté de communiquer de son interieur avec des personnes doctes, principalement si leurs Con-

seurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un Confesseur ignorant, quoi qu'il leur paroisse spirituel, & qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumière en toutes, & il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble & sçavantes & spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes Sœurs, que plus nôtre Seigneur vous fera de graces dans l'oraison; & plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions & vos prieres.

Vos sçavez déjà que la premiere pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les pechez veniels, & d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les Confesseurs le sçavent: mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avoit fait tout son cours de Theologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étoient point considerables. Il n'avoit point toutefois intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, & il n'y auroit rien gagné; mais il n'en sçavoit pas davantage: & la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.



Fu
quels
cas on
peut
chan-
ger de
Con-
fesseur.

Cette veritable connoissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'oraison: & quand il manque on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine: & si vôtre Confesseur n'a ces qualitez, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession, de l'état de vôtre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis quand bien vôtre Confesseur auroit de l'esprit & seroit sçavant, parce qu'il se

pour-

bourroit faire qu'il se tromperoit, & qu'il seroit très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours neanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obeissance : car à toutes choses il y a remede. Et puis qu'une ame est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu : que ne doit-on point faire lors qu'il s'agit de l'avancement de plusieurs ames ?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la Superieure. Je la conjure encore une fois, que puis qu'on ne cherche autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'ame, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Car comme il y a differens chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le Confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvû, mes Filles, que vous soiez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soiez vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leur conseil. Ce même Pere celeste qui vous donne la nourriture necessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer vôtre ame pour remédier à ce mal, qui est celui de tous que je crains le plus. Et quand il arriveroit que le demon tenteroit le Confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lors que ce Confesseur verroit que d'autres vous parleroient, il prendroit garde de plus près à lui, & seroit plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espere en la misericorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastere : & ainsi je demande au nom de nôtre Seigneur à l'Evêque ou au Superieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux Sœurs cette liberté ; & que s'il se rencontre dans cette ville des personnes sçavantes & vertueuses, ce qui est facile à sçavoir dans un lieu aussi petit qu'est celui-ci, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoi qu'elles ne manquent pas d'un Confesseur ordinaire. Je

32 LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

ſçai que cela eſt à propos pour pluſieurs raiſons, & que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en compariſon avec un mal auſſi grand & auſſi irremediable que ſeroit celui d'être cauſé en leur reſuſant cette grace, qu'elles retinſſent ſur leur conſcience des pechez qu'elles ne pourroient ſe reſoudre de decouvrir. Car les maiſons Religieuſes ont cela de propre que bien ſ'y perd promptement ſi on ne le conſerve avec grand ſoin : au lieu que quand le mal ſ'y gliffe une fois il eſt tres-difficile d'y remedier ; la coûtume dans tout ce qui va au relâchement ſe tournant bien-tôt en habitude. Je ne vous diſ rien en ceci que je ne n'aie vû, que je n'aie remarqué & dont je n'aie conféré avec des perſonnes doctes & ſaintes qui ont fort conſideré ce qui étoit le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maiſon.



De
l'auto-
rité des
Super-
rieurs.

Entre les inconveniens qui peuvent arriver, comme il ſ'en rencontre touſjours par tout durant cette vie, il me ſemble que le moindre eſt qu'il n'y ait point de Vicaire ni de Confefſeur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander, & de fortir, mais ſeulement de veiller & de prendre garde à ce que la maiſon ſoit dans le recueillement, que toutes choſes ſ'y faſſent avec bien-ſeance, & que l'on y avance interieurement & exterieurement dans la pratique de la vertu ; afin que ſ'il trouve que l'on y manque il en informe l'Evêque ; mais qu'il ne ſoit pas Superieur. C'eſt ce qui ſ'observe maintenant ici non par mon ſeul avis, mais par celui de Monſieur Dom Alvarez de Mendoza, maintenant nôtre Evêque & ſous la conduite duquel nous ſommes, perſonne de tres-grande naiſſance, grand ſerviteur de Dieu, tres-affectionné à tout ce qui eſt de la Religion, & à toutes les choſes de pieté, & qui ſe porte avec une inclination tres-particuliere à favoriser cette maiſon, qui pour pluſieurs raiſons n'eſt point encore ſoumiſe à l'Ordre. Aiant fait aſſembler ſur ce ſujet des hommes ſçavans, ſpirituels & de grande experience, ils reſolurent ce que j'ai dit enſuite de beaucoup de prieres de pluſieurs perſonnes, auſquel-

les toute miserable que je suis je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les Superieures se conforment à cet avis, puis que c'est celui auquel tant de gens de bien se sont portez après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumiere necessaire pour connoître ce qui seroit le meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusques ici : & je le prie de faire que cela continuë toujours, pourvû que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, & pour ceux qui peuvent contribuer à nôtre salut.

QUOI que j'aie fait une grande digression : ce que j'ai dit est si important que ceux qui en comprendront bien la consequence ne m'en blâmeront pas je m'assure.

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est pas seulement permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous aions. Je dis qu'il est purement spirituel ; & en le nommant ainsi je ne sçai si je sçai bien ce que je dis : Il me semble qu'il n'est pas necessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ai que peu d'entre vous le possèdent, & s'il y en a quelqu'une que nôtre Seigneur favorise d'une telle grace, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une tres-grande perfection. Je veux néanmoins vous en dire quelque chose qui pourra peut-être servir, à cause que ceux qui desirent d'acquiescer la vertu s'y affectonnent lors qu'on l'expose devant leurs yeux. J'avoue que je ne sçai comment je m'engage à parler de ce sujet dans la creance que j'ai de ne discerner pas bien ni ce qui est spirituel, ni quand la sensualité s'y melle. Dieu veuille s'il lui plaît me le faire connoître, & me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans sçavoir ce que l'on dit : car quelquefois je n'entens pas moi-même ce que je dis ; & Dieu fait pourtant qu'il est bien dit. D'autres fois ce que

De l'a-
mour
de Dieu
qui est
tout
spiri-
tuel.

je dis est impertinent : & c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lors que Dieu fait connoître clairement à une personne ce que c'est que ce monde : qu'il y a un autre monde : la difference qui se trouve entre eux : que l'un passe comme un songe , & que l'autre est éternel : ce que c'est que le Createur , ce que c'est d'aimer l'un , & quel malheur c'est que d'aimer l'autre. Il me semble, dis-je, que lors que cette personne connoît toutes ces veritez & plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison , & qu'elle le connoît par experience & par un vrai sentiment du cœur , ce qui est bien different de le croire seulement & de le penser , cette personne l'aime sans doute d'une maniere toute autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paroîtra peut-être , mes Sœurs , que c'est inutilement que je vous parle de la sorte , & que je ne dis rien que vous ne sçachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable , & que le sçachant aussi-bien que je le souhaite vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le sçavez en effet , vous sçavez donc que je ne mens pas lors que je dis que ceux à qui Dieu fait cette grace , & à qui il donne cet amour sont des âmes genereuses & toutes Royales. Ainsi quelque belles que soient les creatures : de quelques grâces qu'elles soient ornées : quoi qu'elles plaisent à nos yeux : & nous donnent sujet de louer celui qui en les creant les a rendues si agreables , ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas de telle sorte que cela passe jusques à y attacher leur affection ; parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de neant & comme embrasser une ombre : ce qui leur donneroit une si grande confusion , qu'elles ne pourroient sans rougir de honte dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.



N'ai-
mer
que

Vous me direz peut-être que ces personnes ne sçavent ce que c'est que d'aimer & de répondre à l'amitié qu'on

qu'on leur porte. Je répons qu'au moins se soucient-^{ceux} les peu d'être aimées : & quoi que d'abord la nature les ^{qui sça-} fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ^{vent} ne rentrent pas plutôt en elles-mêmes qu'elles connois-^{contri-} sent que ce n'est qu'une folie, excepté au regard de ^{buer à} ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prie-^{notre} res ou par leur doctrine. Toutes les autres affections les ^{salut,} laissent & les ennuiant, parce qu'elles sçavent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, & qu'elles seroient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en sçavoir gré, & de paier cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment. Car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont nôtre Seigneur est chargé : parce que ne voiant rien en elles-mêmes qui merite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de paier cet amour qu'on a pour elles, & en l'en priant de tout leur cœur elles s'en croient déchargées, & demeureroient aussi tranquilles que si cette affection ne les touchoit point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce desir d'être aimé, si ce n'est comme je l'ai dit, de ceux qui nous peuvent aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir : au contraire ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on leur pourroit faire & toute la satisfaction qu'on leur pourroit donner dans le monde, leur ame étant disposée de telle sorte, que quand pour parler ainsi, elles le voudroient, elles n'en sçauroient trouver qu'en Dieu & dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourroient tirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être ; & sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étoient autrefois de sçavoir si l'on recompensoit leur affection par une égale affection. Ce

n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête & permis, de vouloir quand nous aimons qu'on nous aime. Mais lors qu'on nous a païées en cette monnoie qui nous paroïssoit si précieuse, nous découvrirons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte. Car quoi que l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes ames ne se soucient non plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut; dont encore elles ne sont bien-aisées d'être aimées qu'à cause qu'elles sçavent que le naturel de l'homme est de se laisser bien-tôt de tout s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien sinon Dieu, je vous répons qu'elles aiment aussi leur prochain, & d'un amour plus véritable, plus utile, & même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que de recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour; & non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez : A quoi ces personnes peuvent-elles donc s'affectionner si elles n'aiment pas ce qu'elles voient? Je répons qu'elles aiment ce qu'elles voient, & s'affectionnent à ce qu'elles entendent. Mais les choses qu'elles voient & qu'elles entendent sont permanentes & non passagères. Ainsi sans s'arrêter au corps elles attachent leurs yeux sur les ames pour connoître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé. Et quand elles n'y remarqueroient que quelque disposition au bien, qui leur donne sujet de croire que pourvu qu'elles approfondissent cette mine elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, & il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à procurer leur bonheur, parce qu'elles desireroient de continuer à les aimer ce qui leur seroit impossible si elles n'avoient de la vertu & n'aimoient beaucoup Dieu.

Dieu. Je dis impossible: car encore que ces personnes aient un ardent amour pour elles; qu'elles les comblent de bienfaits; qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, & que même elles soient ornées de toutes les graces de la nature; ces ames saintes ne sçauroient se refoudre par ces seules confiderations à les aimer d'un amour ferme & durable. Elles connoissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles sçavent que ces personnes ont des sentimens differens des leurs, & qu'ainsi cette amitié ne sçauroit durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu & de ses commandemens, il faut de nécessité qu'elle se termine avec la vie; & qu'en se séparant par la mort l'un aille d'un côté & l'autre de l'autre.

Ainsi l'ame à qui Dieu a donné une veritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne merite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui étant enchantez des plaisirs, des honneurs & des richesses passageres, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissemens. Si donc ces ames parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer; sçachant, comme je l'ai dit, que si elles les aimoient d'une autre sorte cette amitié ne dureroit pas & leur seroit préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher à leur être utiles; & elles donneroient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix que vous imitez heureusement l'amour de J E S U S, qui est tout ensemble nôtre bien & l'exemple du parfait amour!



CHAPITRE VII.

Des qualitez admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les ames à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que même les ames les plus parfaites doivent avoir pour les foiblesses d'autrui. Divers avis touchant la maniere dont les Religieuses se doivent conduire. Et avec quelle promptitude & severité il faut reprimer les desirs d'honneur & de preference.

De l'a-
mour
spiri-
tuel
qu'on
a pour
les a-
mes.

C'EST une chose incroyable que la vehemence de cet amour qu'on a pour une ame. Que de larmes il fait répandre ! que de penitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soins il fait prendre de la recommander aux prieres des gens de bien ! Quel desir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ? quelle douleur ne ressent-on point lors qu'elle n'avance pas ? Que si après s'être avancée elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie : on perd l'appetit & le sommeil : on est dans une peine continuelle, & on tremble par l'apprehension que cette ame ne se perde & ne se separe de nous pour jamais. Car quant à la mort du corps ces personnes embrasées de charité ne la considerent point tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échape des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est-là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement desinteressé puis qu'il ne pretend & ne desire que de voir cette ame devenir riche des biens du Ciel.

C'est là ce qui merite de porter le nom d'amour : & non pas ces infortunez amours du monde, par lesquels je n'entens point ces amours criminels & impudiques dont le seul nom nous doit faire horreur. Car pourquoi me tourmenterois-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, & dont le moindre mal est si grand que l'on ne sçauroit trop l'exagerer ? Nous ne de-

vons

vons jamais, mes Sœurs, proferer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant; ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en nôtre présence, cela ne pouvant jamais nous servir, & nous pouvant beaucoup nuire. Mais j'entens parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, & de celui que nous avons pour nos parens & pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une apprehension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête que nôtre ame n'en soit touchée de douleur: Elle ne peut souffrir la moindre peine sans que nous ne perdions presque patience; & ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet autre amour qui est tout de charité. Car encore que nôtre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons; nôtre raison vient aussitôt à nôtre secours & nous fait considérer s'ils sont utiles pour son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, & de quelle maniere elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances la fassent meriter & lui profitent. Que si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avoit se change en consolation & en joie, quoi que l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimeroit mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvoit en souffrant pour elle lui acquérir le merite qui se rencontre dans la souffrance. Mais cela se passe sans en ressentir ni trouble ni inquietude.

Je redis encore, qu'il semble que l'amour de ces saintes ames imite celui que J E S U S le parfait modele du parfait amour nous a porté, puis qu'elles voudroient pouvoir prendre pour elle toutes ces peines & que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part ont sujet de croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de nô-

tre Seigneur qu'ils les suivent dans le chemin qui les meine au Ciel, ainsi que Sainte Monique obtint de lui cette grace pour Saint Augustin son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre. Ainsi elles n'y manquent jamais; tant elles desirer de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours & de retours font-elles pour ce sujet, quoi qu'elles soient si des-occupées du soin de toutes les choses du monde? Et elles ne sçauroient faire autrement. Elles ne sçavent ni déguiser ni flater; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi cette affection produit entre eux une guerre continuelle. Car bien que ces âmes vraiment charitables & détachées de toutes les choses de la terre ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées. Elles voient en elles jusques aux moindres atomes; elles ne laissent rien passer sans le leur dire; & portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimez de ces âmes saintes, & qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connoissance!

O mon Seigneur & mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte? Je préférerois ce bonheur à l'amitié de tous les Rois & de tous les Monarques de la terre, & certes avec raison, puis que ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujettissant tout ce qui est dans le monde.

Lors que vous rencontrerez, mes Sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la Supérieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous:

& ne craignez point de les trop aimer si elles sont telles que je dis. Mais il y en a peu de la sorte : & quand il s'en trouve quelques-unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connoisse.

Je prévoi que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, & que Dieu nous doit suffire. Je vous assure au contraire que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sçai par experience l'avantage que l'on en reçoit : & je dois après Dieu à de semblables personnes la grace qu'il m'a faite de ne tomber pas dans l'enfer. Car je n'ai jamais été sans une extrême desir qu'ils me recommandassent à nôtre Seigneur, & je les en priois toujours avec instance.



Mais il faut revenir à mon sujet. Cette maniere d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions. Et ^{Com-} ^{passion} ^{que} ^{l'on} ^{doit a-} ^{voir} ^{des foibles,} quoi que d'abord elle ne soit pas si parfaite, nôtre Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'ils y rencontre un peu de tendresse elle ne sçauoit faire de mauvais effet, pourveu qu'elle ne soit qu'en general. Il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner & d'en avoir, en compatissant aux peines & aux infirmités des Sœurs quoi que petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort legere donne autant de peine à une personne qu'une fort considerable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont foibles : & si vous vous rencontrez être plus fortes vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puis que le diable à peut-être fait de plus grands efforts contre elles que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que sçavez-vous aussi si nôtre Seigneur ne vous en reserve point de semblables en d'autres rencontres, & si elles qui vous semblent fort rudes, & qui le sont en effet, ne paroissent pas legeres à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons ; ni nous considerer selon le temps

42 LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

temps présent auquel Dieu par sa grace, & peut-être sans que nous y aions travaillé, nous aura rendus plus fortes; mais selon le temps où nous avons été les plus lâches & les plus foibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de nôtre prochain quelque petits & légers qu'ils soient : & il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que le desir qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considérables : au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étoient encore foibles, & reconnoître que leur force vient de Dieu seul, & non d'elles-mêmes; puis qu'autrement le démon pourroit refroidir en elles la charité envers le prochain, & leur faire prendre pour perfection ce qui en effet seroit une faute.

Vous voyez par là, mes Filles, qu'il faut continuellement veiller & se tenir sur ses gardes, puis que cet ennemi de nôtre salut ne s'endort jamais. Et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossièrement il emploie contre elles tant d'artifices, qu'à moins d'être dans un soin continuel de s'en garantir elles ne découvrent le peril qu'après y être tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller & prier, puis que l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de ténèbres, & le mettre en fuite.

Lors que dans le besoin de faire la recreation les Sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gaiement durant tout le temps qu'elle doit durer, quoi que vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que pourveu que vous vous conduisiez sagement & avec une bonne intention, tout deviendra un amour parfait. Je voulois traiter de celui qui ne l'est pas; mais il n'est pas à propos que nous l'aions dans cette maison, puis que si c'est pour en faire un bon usage il faut comme je l'ai dit le ramener à son principe qui est cet amour parfait. Ainsi quoi que j'eusse dessein d'en beaucoup parler

il me semble après y avoir bien pensé, que vû la maniere dont nous vivons il doit être banni d'entre nous. Je n'en dirai donc pas davantage ; & j'espere avec la grace de nôtre Seigneur que nous ne nous porterons dans ce monastere à ne nous aimer qu'en cette maniere, puis que c'est sans doute la plus pure, quoi que nous ne le fassions pas peut-être avec toute la perfection que l'on pourroit desirer.

J'approuve fort que vous aiez compassion des infirmitez les unes des autres. Mais prenez garde que ce soit avec la discretion necessaire, & sans manquer à l'obeissance.



Quoi que ce que la Superieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-même, & avec humilité; puis que si vous en usiez autrement vous nuiriez beaucoup à toutes vos Sœurs.

Divers
excellens
avis,

Il importe de sçavoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, & en quoi l'on doit avoir compassion de ses Sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire si elles sont manifestes ; & l'on ne sçauroit mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte qu'en les souffrant & ne s'en étonnant pas : ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui bien que vous ne vous en apperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, & tâcher de pratiquer avec grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles. Elles ne les comprendroient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteroient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourroit se servir pour les corriger : au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit reluire dans les autres fait une si forte impression dans l'esprit qu'il est difficile qu'elle s'en efface. Cet avis est si utile que l'on ne sçauroit trop s'en souvenir.

44 LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

O que l'amitié d'une Religieuse qui profite à toutes ses Sœurs en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, & en observant sa règle avec une grande perfection est une amitié véritable & avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use & dont on ne doit jamais user en cette maison : ma vie : mon ame : mon bien ; & autres semblables. Il faut les réserver pour votre divin Epoux. Vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul qu'elles vous seront nécessaires, & il ne les aura pas desagréables, au lieu que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriroient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui ; & qu'ainsi c'est le seul usage que vous en devez faire. Je sçai que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes : mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit. Je vous souhaite aussi fortes que les hommes le plus forts : & si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que notre Seigneur vous rendra si fortes que les hommes s'en étonneront. Car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirez du neant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastere, en s'en chargeant au lieu d'elles, & de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.



Que la division est une peste dans les monasteres. Ces pratiques outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix & à la conformité qui doit être entre les Sœurs ; ainsi que par la miséricorde de Dieu nous le connoissons par experience. Je prie sa divine Majesté que cela aille toujours croissant. Ce seroit une chose bien terrible si le contraire arrivoit. Car qu'y auroit-il de plus déplorable qu'étant en si petit nombre nous ne fussions pas tres-unies ? Ne le permettez pas, mon Dieu ; & comment un si grand malheur pourroit-il nous arriver sans aneantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison ?

S'il

S'il échapoit quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vît quelque parti se former, ou quelque desir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure-même, & faire beaucoup de prières. J'avouë que je ne sçauois écrire ceci sans que la pensée que cela pourroit arriver un jour me touche si sensiblement que je sens ce me semble mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puisse se glisser dans les monasteres.

Que si voust tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes Sœurs, pour perduës. Croiez que vous avez chassé vôtres divin Epoux de sa maison, & qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre : Implorez son secours par vos cris & par vos gémissemens : Travaillez de tout vôtres pouvoir pour trouver quelque remede à un si grand mal : & si vos confessions & vos communions frequentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure au nom de Dieu la Prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner de lieu, & de travailler avec grand soin à arrêter dès le commencement ce desordre : car si on n'y remédie d'abord il deviendra sans remede.

Quant à celle qui sera cause de ce trouble il faut la renvoyer en un autre monastere, & Dieu sans doute vous donnera le moien de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste ; il faut couper les rameaux de cette plante venimeuse : & si cela ne suffit pas ; il faut en arracher la racine. Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut l'enfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puis qu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste séverité, que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. O que ce mal est effroiable ! Dieu nous garde s'il lui plaît d'être jamais dans un monastere où il ait pû se glisser. J'aimerois beaucoup mieux voir le feu reduire en cendres celui-ci, & nous y consumer toutes.

Mais parce que je fais état de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, &
me

me contenterai d'ajouter, qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'aiez pourveu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie nôtre Seigneur par son extrême bonté de ne le permettre jamais : & vous lui devez extrêmement demander, mes Sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puis que lui seul nous peut faire cette grace.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de tout de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation Religieuse. Humilité de la Sainte sur ce sujet. Qu'une Religieuse ne doit point être attachée à ses parens.

Du be-
soin de
ne s'at-
tacher
qu'à
Dieu,

JE viens maintenant au détachement dans lequel nous devons être, & qui importe de tout s'il est parfait. Oui je le redis encore, il importe de tout s'il est parfait. Car lors que nous ne nous attachons qu'à nôtre seul Createur, & ne considérons que comme un neant toutes les choses créées, sa souveraine Majesté remplit nôtre ame de tant de vertus, que pourveu qu'en travaillant de tout nôtre pouvoir nous nous avançons peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que nôtre Seigneur s'armera pour nôtre défense contre les demons & contre le monde.

Croiez-vous, mes Filles, que ce soit un bien peu considerable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celui de nous donner entierement à Dieu sans division & sans partage ; puis que tous les biens sont en lui comme dans leur source ? Rendons-lui mille graces, mes Sœurs, de ce qu'il lui a plû nous rassembler & nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoi vous dire ceci, puis qu'il n'y a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, & qu'étant si important d'être détachées de tout, je me voi si éloignée de l'être

Être autant que je le souhaiterois, & que je comprends qu'on le doit être ? Je pourrois dire le même de toutes les vertus dont je parle dans ces discours, puis qu'il est plus difficile de les pratiquer que d'en écrire; & que même je m'acquitte mal de ce dernier, parce qu'il n'y a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler. Ainsi s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se reconnoissant par leurs contraires, j'ai appris à connoître ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.



Quant à ce qui est de l'exterieur, on voit assez com-
bien nous sommes séparées de toutes choses dans cette
retraite : & il semble que nôtre Seigneur en nous y amenant nous ait voulu séparer de tout en cette maniere
pour lever les obstacles qui pourroient nous empêcher
de nous approcher de lui. O mon Seigneur & mon maître, comment ai-je pu en mon particulier, & comment
avons-nous pu toutes meriter une aussi grande faveur
que celle que vous nous avez faite de daigner nous chercher & nous choisir parmi tant d'autres pour vous communiquer si particulièrement à nous ? Plaise à vôtre
divine bonté que nous ne nous rendions pas indignes par nôtre faute d'une telle grace. Je vous conjure, mes Filles, au nom du Dieu tout-puissant de songer à l'extrême obligation que nous lui avons de nous avoir amenées en cette maison. Que chacune de vous rentre en elle-même pour la bien confiderer, & se mette devant les yeux que de douze seulement qu'il a plu à sa haute Majesté d'assembler ici, elle a le bonheur d'en être l'une. Helas ! combien y en a-t-il de meilleures que moi qui auroient reçu avec une incroyable joie la place qu'il lui a plu de m'y donner quoi que j'en fusse si indigne ? Beni soiez-vous, mon Sauveur, & que les Anges & toutes les creatures vous loient de cette faveur que je ne puis assez reconnoître, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la religion est si grande. Mais comme j'ai tres-mal répondu à

Du bon-
heur de
la vo-
cation
Reli-
gieuse.

une

une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus long-temps sur ma foi dans un monastere où entre ce grand nombre de Religieuses qu'il y avoit il s'en trouvoit tant de vertueuses parmi lesquelles on n'auroit pû connoître le dérèglement de ma vie, que j'aurois cachée moi-même comme j'ai fait durant tant d'années. Ainsi vous m'avez amenée, mon Dieu, dans cette maison, où n'y aiant qu'un si petit nombre de personnes il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus; & pour m'engager à veiller davantage sur moi-même vous m'ôtez toutes les occasions qui seroient capables de m'en empêcher. Je confesse donc, ô mon Createur, qu'il ne me reste maintenant aucune excuse, & que j'ai plus besoin que jamais de vôtre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses.



Du détache-
ment
des pa-
rens.

Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monasteres où Dieu est servi, & où elles peuvent aller sans troubler ce petit nombre qu'il lui a plû de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux Religieuses de se consoler avec leurs parens : mais ici on ne parle point à ses parens si ce n'est pour les consoler eux-mêmes. Toute Religieuse qui desire de voir ses proches pour sa propre consolation, & qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la piété, doit se reputer imparfaite, & croire qu'elle n'est point détachée. Son ame est malade : elle ne jouïra point de la liberté de l'esprit : elle n'aura point de paix véritable; & elle a besoin d'un medecin. Que si elle ne renonce à cette attache & ne se guerit de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est pas propre pour demeurer dans ce monastere. Le meilleur remede à ce mal est à mon avis de ne point voir ses parens jusques à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, & qu'elle ait obtenu de Dieu cette grace après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce lui est une peine, & comme une croix que de
les

les voir, qu'elle les voie quelquefois à la bonne heure pour leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute sans se nuire à elle-même. Mais si elle les aime : si elle s'afflige beaucoup de leurs peines, & si elle écoute volontiers ce qui se passe sur leur sujet dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera inutile, & se fera beaucoup de tort à elle-même.

CHAPITRE IX.

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches. Et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne que l'on n'en reçoit de ses parens.

SI nous qui sommes Religieuses sçavons quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas ? J'avouë que je ne comprends point, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons d'eux pour nôtre consolation & nôtre repos, puis que ne pouvant ni ne nous étant pas permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne sçaurions que sentir leurs déplaisirs & répandre des larmes dans leurs peines plus quelquefois qu'ils n'en répandent eux-mêmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces Religieuses, que si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous êtes, mes Sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce monastère, puis que vous n'avez rien qu'en commun ; & qu'ainsi ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parens, & ne peut douter que Dieu ne vous assiste toutes en general, & ne pourvoie à tous vos besoins.

Je ne sçauois penser sans étonnement au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a expérimenté. Et je ne suis pas moins étonnée de ce que la per-

Du détachement des parens.

fection de nôtre état qui nous oblige de nous en séparer, paroît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons Religieuses qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sçai pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos parens. Cela est venu jusques à un tel point, que l'on pretend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes Religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches; & l'on veut même prouver par des raisons que c'est un défaut de ne converser pas souvent avec eux. Mais, mes Filles, ce que nous devons faire en cette maison après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé & qui regardent l'Eglise, c'est de recommander beaucoup nos parens à Dieu, & d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de nôtre memoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher nôtre affection plutôt qu'aux autres personnes. Mes parens m'ont extrêmement aimée à ce qu'ils disoient & je les aimois d'une maniere qui ne leur permettoit pas de m'oublier. Mais j'ai éprouvé en moi-même & en d'autres, qu'excepté les Peres & les Meres que l'on voit rarement abandonner leurs enfans, & dont ainsi que de nos freres & de nos sœurs il n'est pas juste de nous éloigner lors qu'ils ont besoin de consolation, & que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement: j'ai éprouvé dis-je lors que je me suis veüe dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, & n'ai eu du secours que des personnes qui faisoient profession d'être à Dieu. Croiez, mes Sœurs, que si vous le servez fidèlement vous ne trouverez point de meilleurs parens. Je le sçai par experience: & pourvû que vous demeuriez fermes dans cette resolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à vôtre celeste Epoux qui est vôtre ami le plus veritable, vous vous trouverez bien-tôt delivrées de cette attache à vos parens.

Assurez-

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeraient que pour l'amour de notre Seigneur, que non pas en tous vos parens. Ils ne vous manqueront jamais ; & lors que vous y penserez le moins vous trouverez en eux & des Peres & des Freres. Comme ils esperent d'en recevoir de Dieu la recompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui : au lieu que ceux qui pretendent tirer de nous leur recompense, nous voient incapables par notre pauvreté de la leur donner & que nous leur sommes entierement inutiles, se lassent bien-tôt de nous assister. Je sçai que cela n'est pas general ; mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire & qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croiez pas. Il vous en arriveroit tant de maux qu'il faudroit m'engager dans un grand discours pour vous les représenter. Mais puis que de plus habiles que moi en ont écrit je me contenterai de ce que je vous en ai dit. Que si toute imparfaite que je suis j'ai vû si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligens & plus vertueux que moi.

Les Saints nous conseillent de fuir le monde : & qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit tres-utile ? Croiez-moi, comme je vous l'ai déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parens, & rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur pais, sont bien pourvû que cet éloignement les détache del'affection de leurs proches. Car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une presence corporelle, mais à s'unir de tout son cœur & de toute son ame à JESUS-CHRIST, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de lui ; quoi que la separation de nos proches soit toujours fort avantageuse jusques à ce que nous connoissons cette verité. Mais alors notre Seig-

neur pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnoit auparavant du plaisir, permettra peut-être que nous serons obligées de converser avec nos parens.

CHAPITRE X.

Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses proches si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les penitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire.

Du détachement de soi-même.

LORS que nous serons ainsi détachées du monde & de nos parens, & que nous vivrons renfermées dans un monastere en la maniere que nous avons dit, il semblera peut-être que tout sera fait & qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes Sœurs, n'aiez pas cette opinion, & gardez-vous bien de vous endormir. Vous seriez comme celui qui se va coucher sans crainte après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, & qui les auroit dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques : & comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs & secrets, & que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse nôtre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres peut nous faire prendre nôtre vol vers nôtre celeste Createur.

Il sera utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité & finit en un moment, afin de détacher nôtre affection de ces choses passageres, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Car bien que ce moi en semble foible il ne laisse pas de fortifier beaucoup nôtre ame, en faisant dans les moindres choses, que lors que nous nous appercevons que nôtre inclinations nous y porte, nous prenions un extrême soin

soin d'en retirer nôtre pensée pour la tourner toute vers Dieu; en quoi sa Majesté nous assiste. Que nous lui sommes obligées en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections nous avons fait le plus difficile, puis qu'il est certain que ce grand & intime amour que nous nous portons fait qu'on ne nous paroît si rude que cette separation de nous même, & cette guerre que nous nous faisons par une mortification eternelle.



C'est ici que la veritable humilité peut trouver sa place: car il me semble que cette vertu, & celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie. Ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais separer; & au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, & de ne les perdre jamais de vue.

O souveraines vertus, Reines du monde, & cheres amies de nôtre Seigneur; vous qui dominez sur toutes les choses creées & nous délivrez de toutes les embûches du demon: celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier & tous ses attrait, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le Roiaume du Ciel lui appartient. Que pourroit-il craindre, puis qu'il compte pour rien de tout perdre, & ne compte pas même cette perte pour une perte? Son unique apprehension est de déplaire à son Dieu: & il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les apperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on lui dise pour le lui persuader. Et il les estime tant qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir, & s'y perfectionne ainsi de plus en plus. Or quoi que ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être estimez tels qu'ils sont en effet, ils se font connoître, contre leur intention, & l'on ne scauroit traiter avec eux sans s'en appercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité & la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui-même qui est le Roi de la gloire : & qu'il a fait voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc ici, mes Filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Egyp̄te, puis qu'en possédant ces deux vertus elles seront comme une manne celeste qui vous fera trouver de la douceur & des delices dans les choses qui sont les plus aspres & les plus ameres au goût du monde.

Ce que nous devons premierement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de nôtre corps : en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises & leur santé, qu'il n'est pas croiable combien ces deux choses font une rude guerre aussi bien aux Religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque gueres dans les actions ; mais je voudrois que l'on n'en eût pas même le desir. Faites état, mes Soeurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour JESUS-CHRIST ; & non pas d'y vivre à vôtre aise pour pouvoir servir JESUS-CHRIST, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la regle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la regle, qu'on ne la garde jamais en effet, & qu'on meurt sans l'avoir accomplie entierement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avouë ne comprendre pas pourquoi nous sommes donc venues ici. Et en verité il n'y a pas sujet d'apprehender que la discretion nous manque en ce point. Ce seroit une grande merveille si cela arrivoit. Car nos Confesseurs craignent aussi-tôt que nous ne nous fassions mourir par des penitences excessives ; & nous avons par nous-mêmes une telle repugnance à ce manquement de discretion, que plutôt à Dieu que nous fus-

sions

fiions aussi exactes en tout le reste. Je sçai que celles qui pratiquent fidèlement ces penitences austeres n'en demeureront pas d'accord, & répondront peut-être que je juge des autres par moi-même. Je confesse qu'il est vrai : mais il y en a plus si je ne me trompe qui me ressemblent dans ma foiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je croi les autres aussi foibles que je la suis. C'est pour cette raison à mon avis que notre Seigneur permet que nous soions si mal-saines ; & je considere comme une grande misericorde qu'il ma faite, de l'être. Comme il voit que je prendrois tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.



C'est une chose plaisante de voir les tourmens que quelques-unes se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des penitences déreglées & indiscrettes, qui durent environ deux jours ; & le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, & qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre Ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la regle comme le silence, quoi qu'il ne puisse nuire à notre santé. Nous ne nous imaginons pas plutôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au cœur, quoi qu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller, parce que nous avons mal à la tête : un autre jour parce que nous y avons eu mal ; & deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons après cela inventer selon notre fantaisie, des penitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois même l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croions devoir être déchargées de tout, & satisfaire à notre devoir pourvu que nous demandions permission.

Des penitences indiscrettes,

Vous me demanderez sans doute pourquoi la Prieure vous donne donc cette permission. Je réponds, que si elle pouvoit voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donneroit peut-être pas. Mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité, & ne manquez ni d'un medecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle : quoi que la pauvre Mere juge qu'il y a de l'abus : que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule. Elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle ; & elle apprehende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutume parmi les Religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai crû, mes Filles, en devoir parler ici, afin que vous y preniez garde. Car si le demon commence à nous effraier par l'apprehension de la ruine de nôtre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille nous donner par sa grace la lumiere dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE XI.

Ne se plaindre pour de legeres indispositions. Souffrir les grands maux avec patience. Ne point apprehender la mort : & quel bonheur c'est que d'assujettir le corps à l'esprit.

Ne se plaindre des legeres indispositions.

IL me semble, mes Sœurs, que c'est une tres-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir souffrez-les. S'ils sont grands ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre maniere de plainte, & ne pourront pas long-temps être cachez. Considérez qu'étant ici en petit nombre, si vous avez de la charité, & que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui
seront

seront veritablement malades elles doivent le dire & souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera necessaire. Que si vous êtes une fois delivrées de l'amour propre, vous ressentirez de telle sorte jusqu'au moindre des bons traitemens qu'on vous fera, qu'il ne faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans necessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un legitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il seroit mal de prendre du soulagement sans besoin. On auroit même grand tort si l'on manquoit alors de soin à vous assister. Et vous ne sçauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison & de charité, comme celle-ci où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les unes des autres. Desaccoutumez-vous donc de vous plaindre de certaines foiblesses & indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, & dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu. Autrement vous courez fortune de n'en être jamais delivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point parce que je l'estime fort important, & croi que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monasteres. Car plus on flate le corps, plus il s'affoiblit & demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les pretextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux quelque legers qu'ils puissent être, il trompe ainsi l'ame & l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez je vous prie combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puis que ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre, & bien traité. Representez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sçai qu'il y en a beaucoup & de bonne condition) qui bien qu'elles souffrent de grandes peines n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Helas ! pecheresse que je suis, sommes-nous donc venuës en religion pour être plus à nôtre aise qu'elles n'y sont ? Puis que vous êtes exemptes de tant de travaux

quel'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu sans que tout le monde le sçache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre ; mais souffre son affliction sanss'en consoler avec personne de crainte que son mari ne sçache qu'elle se plaint : & nous ne souffrirons pas entre Dieu & nous quelques-unes des peines que meritent nos pechez, principalement lors que nos plaintes seroient inutiles pour les soulager ?

Je ne pretens point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoi que je desire qu'on les supporte toujours avec moderation & patience : mais j'entens parler de ces legeres indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, & sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris étoit vû hors de cette maison, que diroient de moi toutes les Religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirois si cela pouvoit servir à quelqu'une. Car lors qu'il s'en trouve une seulement dans un monastere qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.



Souffrir patiemment les grands maux.

Remettons-nous devant les yeux les Saints Hermites des siecles passez que nous considerons comme nos Peres, & dont nous pretendons imiter la vie. Combien de travaux & de douleurs souffroient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim & par tant d'autres incommoditez sans avoir à qui s'en plaindre sinon à Dieu seul ? Croiez-vous donc qu'ils fussent de fer, & non pas de chair & d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes Filles, que lors que nous commençons à vaincre & à nous assujettir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est necessaire : & ne craignez point de vous oublier vous-mêmes, à moins qu'une évidente necessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne nous résolvons de fouler aux pieds l'apprehension de la mort & de la perte de nôtre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui ? Croiez-moi, mes Sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne sçaurions nous l'imaginer, puis que si nous nous accoutûmons à traiter nôtre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujettirons peu à peu & en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu qui seul a le pouvoir de nous en faire la grace. Je croi qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand que je me persuade que si quelqu'un le pouvoit connoître avant que de le posséder, il souffriroit tout sans peine pour jouir de ce repos & de cet empire sur soi-même.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification interieure. Qu'il faut mépriser la vie ; & assujettir nôtre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences, & remède pour n'y pas tomber.

IL faut passer à d'autres choses, qui bien qu'elles semblent peu importantes le sont beaucoup. Tout paroît pénible dans la vie que nous menons, & avec raison, vû que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais lors que nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, & nous favorise de tant de graces, que tout ce que nous pouvons faire & souffrir nous paroît léger. Or puis qu'en nous rendant Religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager

De la mortification

pour l'amour de Dieu nôtre liberté en l'assujettissant au pouvoir d'autrui, & de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au cœur & à l'office, & à tant d'autres travaux, sans que quelque desir que nous eussions de nous soulager nous le puissions que très-rarement, aiant peut-être été la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monasteres où j'ai été : pourquoi ne travaillerons-nous pas à mortifier aussi nôtre interieur : puis qu'étant bien réglé, l'exterieur le fera aussi, & qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non seulement avec plus de perfection & de merite, mais avec beaucoup de douceur & de repos ?

Cela s'acquiert peu à peu comme je l'ai dit, en résistant même dans les moindres choses à nôtre propre volonté, jusques à ce que nôtre corps soit entierement assujetti à nôtre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes & à ce qui regarde nôtre satisfaction. Et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu veritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puis que toutes les personnes veritablement Religieuses ou unies à Dieu par la priere, & qui pretendent recevoir de lui des faveurs, ne sçauroient ne vouloir point mourir pour lui & porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arriere ? Ne sçavez-vous pas, mes Soeurs, que la vie d'un bon Religieux & de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martire ? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoi qu'on le puisse nommer court en égard à la breveté de cette vie, qui ne pouvant jamais être longue se trouve quelquefois être très-courte. Et que sçavons-nous si la nôtre ne finira point un heure, ou même un moment après que nous aurons pris la resolution de servir Dieu ? Car cela ne pourroit-il pas arriver, puis qu'on ne sçauroit faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, & moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré ? Ainsi en pensant qu'il

qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse être nôtre dernière heure, qui fera celui qui ne voudra pas le bien employer ?

Croiez-moi, mes Sœurs, le plus sur est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses nôtre volonté. Car encore que vous n'en veniez pas si-tôt à bout ; néanmoins si vous y travaillez avec soin & par le moien de l'oraison, vous arriverez insensiblement & sans y penser au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paroît bien rude de dire que nous ne devons faire nôtre volonté en rien : mais c'est lors qu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs & de consolations accompagnent cette mortification, & les avantages qu'on en tire même durant cette vie. Ainsi comme vous la pratiquez toutes, n'ai-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait ? Vous vous entr'excitez : vous vous entr'aidez, & chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.



Il faut apporter un extrême soin à reprimer nos mouvemens intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde par sa Sainte Passion d'avoir jamais volontairement ces pensées dans nôtre esprit, ou ces paroles dans nôtre bouche. Il y a plus longtemps que je suis dans l'Ordre que non pas cette autre : je suis plus âgée que celle-ci ; j'ai plus travaillé que celle-là : on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent. Car si vous vous y arrêtiez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendroient comme un poison & comme une peste qui produiroit de grands maux dans le monastere. Que s'il arrive que vôtre Supérieure y consente & le souffre pour peu que ce soit, croiez que Dieu a permis pour vos pechez qu'elle ait été établie dans cette charge, afin d'être le commencement de vôtre perte. Implorez de tout vôtre cœur le secours du Ciel, & que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remede qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puis que vous êtes sans doute en peril.

Contre les desirs des préminences, & la vanité.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point, & croiront que ce que je dis est trop sévère, puis que Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je croi que lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connoit par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour se pouvoir résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de lui. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puis qu'on peut trouver encore des attaches & des liens dans la religion même, & qu'au contraire il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement & l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, & que l'on trouve un grand secours dans la retraite. Mais croiez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut arriver comme ailleurs dans les monastères encore qu'il y en ait moins d'occasions & que la faute seroit bien plus considérable, celles-là même qui auroient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la speculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais gueres, & ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoi que ces choses semblent n'être que de bagatelles, considérez, mes Sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puis que vous n'êtes venues ici que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, & vous perdrez au lieu de gagner : ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, & elle connoitra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences le démon n'oseroit tenter, non pas même d'un premier mouvement une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clair-voiant pour ne pas craindre

craindre que l'affront lui en demeure. Il sçait que s'il attaque par cet endroit une ame qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu, en faisant une reflexion serieuse sur toute sa vie. Car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable: ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusques à elle pour lui donner exemple d'humilité; la multitude de ses pechez; & le lieu où ils lui avoient fait meriter d'être précipitée. Ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas comme je l'ai dit la hardiesse de recommencer à la tenter, sçachant bien que tous ses efforts lui feroient également honteux & inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner que je vous prie de graver pour jamais dans votre memoire. C'est que si vous desirez de vous vanger du demon & d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement tirer de l'avantage dans votre interieur, puis que ce seroit une grande imperfection d'y manquer; mais tâcher de faire que les Sœurs en profitent aussi par la maniere dont vous vous conduirez en l'exterieur. Ainsi découvrez aussi-tôt à la Prieure cette tentation que vous aurez eue. Suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil & de bas ou bien faites-le de vous-mêmes le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la repugnance, que notre Seigneur ne manquera pas de vous découvrir. Et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison. Par ce moien votre tentation ne durera gueres: & il n'y a rien que vous ne soiez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure long-temps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du deshonneur avec son service. Jugez je vous prie combien malheureux seroit l'avantage que vous pourriez en esperer, puis que comme je l'ai déjà dit l'honneur se perd en le cherchant, principalement

pablement en ce qui regarde la préférence dans les charges ; n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une ame.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses & naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : ne vous y trompez pas je vous prie, & gardez-vous bien de les négliger, puis qu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le peril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arrête à faire des reflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en sçavoir une raison entre plusieurs autres ? C'est que le diable aiant possible commencé à vous tenter par une chose tres-peu considerable, il la fera paroître à l'une de vos Sœurs si importante qu'elle croira faire une action de charité en vous disant, qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront ; qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience ; que vous lui devez offrir cette injure, & qu'un Saint ne pourroit pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette Religieuse, qu'encore que vous soiez résoluë de souffrir ce déplaisir il vous reste une tentation de complaisance & de vaine gloire de l'avoir souffert, quoi que ce n'ait pas été avec la perfection que vous voudriez. Car nôtre nature est si foible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité en disant que cela ne merite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu & de le sentir. A combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchez pour l'amour de nous ? Ainsi nôtre peine s'augmente : nous nous imaginons d'avoir raison : nous perdons les occasions de meriter : nôtre ame demeure foible & abattue ; & nous ouvrons la porte au demon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer.

attaquer. Il pourra même arriver que lors que vous serez dans la resolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous êtes donc une stupide & une beste, & s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes cheres Filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures & ces torts imaginaires, puis que ce seroit imiter les amis & la femme du bienheureux Job.

C H A P I T R E X I I I.

Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, & fuir le desir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les Religieuses à faire profession.

JE ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, De la mes Sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, ^{mortification} afin que vous ne l'oubliez jamais. Non seulement toutes celles qui seront en cette maison ; mais toutes les personnes qui desireront d'être parfaites doivent fuir de mille lieües de tels & semblables discours : J'avois raison : on m'a fait tort ; & il n'y avoit nulle apparence de me traiter de la sorte. Dieu nous garde s'il lui plaît de ces mauvaises raisons. Y avoit-il donc à vôtre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à J E S U S- C H R I S T nôtre Sauveur qui étoit la même bonté ; & pour le traiter avec des injustices & des cruautéz si opposées à toute sorte de raison ? J'avoué que je ne conçois pas ce que peut faire une Religieuse dans un monastere lors qu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle feroit beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheroient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne meritez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ?

Pour

Pour moi je confesse que je ne sçauois le comprendre.

Lors qu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse, & que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne voi pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un Roi éternel ; ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vû que tous les biens & les maux leur sont communs ? Et puis qu'en qualité d'épouses nous prétendons de regner avec nôtre Epoux dans le comble de son bonheur & de sa gloire : n'y auroit-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures & à ses travaux ? Dieu nous préserve s'il lui plaît d'un desir si extravagant. Mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puis que supportant ce mépris comme elle doit elle ne sçauoit manquer d'être honorée dans cette vie & dans l'autre.

Croiez-moi donc en cela, mes Filles. Mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse increée dit elle-même ? Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la Sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Etant ses Religieuses ce seul nom nous doit remplir de confusion, puis que quelque grande que nous paroisse nôtre humilité elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle Mere, & les dignes épouses d'un tel Epoux.



Contre
les
maux.

Que si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paroît aujourd'hui n'être

n'être rien deviendra peut-être demain un péché ve-
 niel, & si dangereux que si on le neglige il sera suivi de ^{vaïses}
 beaucoup d'autres. Ainsi vous voiez combien cela est à ^{coûtu-}
 craindre dans une congregation, & combien celles qui ^{mes, &c}
 sont sujettes à ces defauts sont obligées d'y prendre gar- ^{la vani-}
 de, afin de ne nuire pas aux autres qui travaillent pour ^{te,}
 nôtre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous sçavions quel malheur c'est de laisser intro-
 duire une mauvaise coûtume, nous aimerions mieux
 mourir que d'en être cause. Car la mort du corps est peu
 considerable; au lieu que les maux qui peuvent tirer
 après eux la perte des ames sont si grands qu'ils me pa-
 roissent sans fin, à cause que de nouvelles Religieuses
 remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles
 meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt
 un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué que
 plusieurs vertus qu'elles auront vûes, parce que le de-
 mon nous renouvelle continuellement le souvenir de
 l'un & que nôtre infirmité nous fait oublier les autres si
 nous n'y prenons extrêmement garde, & n'implorons
 sans cesse le secours de Dieu.



O qu'une Religieuse qui se font incapable d'observer Ne se
 les regles établies dans cette maison feroit une grande pas hâ-
 charité & rendroit un service agreable à Dieu si elle se ter de
 retiroit avant que de faire profession, & laissoit ainsi les faire
 autres en paix! Pour moi si j'en étois crüe il n'y a point des
 de monastere où avant que de recevoir une telle per- profes-
 sonne à faire profession on n'éprouvât durant plusieurs sés,
 années si elle ne se corrigeroit point. Je ne parle pas
 maintenant des fautes qui regardent la penitence & les
 jeûnes, parce qu'encore que ce soient des fautes, elles
 ne sont pas si dangereuses que les autres: Mais j'entens
 parler de ces imperfections qui consistent à prendre
 plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui,
 & ne remarquer jamais les siennes, & autres semblables
 qui procedent sans doute d'un defaut d'humilité. Car
 s'il y en a quelqu'une en qui ces defauts se rencontrent,

& à qui Dieu ne donne pas après plusieurs années la lumière nécessaire pour les connoître & s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puis qu'elle n'y auroit jamais de repos, ni ne vous permettroit jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monasteres pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par la crainte de faire quelque deshonneur à leurs parens, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur tresor. Mais n'avons-nous pas en celle ci renoncé à l'honneur du monde, puis que des pauvres tels que nous sommes ne peuvent pretendre d'être honorez ? Et quelle seroit donc nôtre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens ? Nôtre honneur consiste, mes Sœurs à bien servir Dieu : & ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien doit se retirer & demeurer chez elle avec cet honneur qui lui est si cher. C'est pour ce sujet que nos Saints Peres ont ordonné une année de noviciat : & je souhaiterois qu'on ne reçût ici les Religieuses à profession qu'au bout de dix ans. Car si elles sont humbles, ce retardement ne leur fera point de peine, sçachant que pourvû qu'elles soient bonnes on ne les renvoiera pas. Et si elles ne sont pas humbles, pourquoi veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes ames qui se sont consacrées à JESUS-CHRIST ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes je n'entens pas dire par là qu'elles soient vaines, puis que j'espere avec la grace de Dieu qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison. Mais j'appelle n'être pas bonnes, de n'être pas mortifiées, & d'avoir au contraire de l'attache au monde & à elles-mêmes dans les choses que j'ai dites. Que celle qui sçait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croie donc, & ne fasse point profession si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puis qu'elle a beaucoup des choses qui l'y conduisent ; que ni elle-même ni les autres ne comprennent pas
peut-

peut-être si bien que je fais. Que si elle n'ajoute foi à mes paroles le temps lui fera connoître que je dis vrai. Car nous ne pretendons pas seulement ici de vivre comme des Religieuses; mais de vivre comme des Hermites à l'imitation de nos Saints Peres des siecles passez; & par consequent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voions-nous que nôtre Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulierement choisies pour le servir dans ce monastere; & qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui seroit à souhaiter, il paroît visiblement qu'elles y tendent par la joie qu'elles ont de considerer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette miserable vie, & par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la Sainte Religion.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, & ne s'avance pas dans la vertu n'est point propre pour ce monastere; mais elle peut aller dans un autre si elle veut être Religieuse. Que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui lui en arrivera. Au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi qui ai commencé d'établir cette maison, ni de m'accuser comme si je ne l'avois pas avertie de la maniere dont on y doit vivre. S'il peut y avoir un Ciel sur la terre, ce lieu-ci en est un sans doute pour les ames qui n'ayant autre desir que de plaire à Dieu méprisent leur satisfaction particuliere, & la vie qui s'y pratique est tres-sainte. Que si quelqu'une de vous desire autre chose que de contenter Dieu, elle ne sçauroit y être contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas; & une ame mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeroient avec le plus d'appetit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu; & il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvoit souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car bien qu'en ce qui regarde l'interieur on y donne du temps pour se détacher entierement de l'affection

fection de toutes choses & pour pratiquer la mortification, il est vrai que pour ce qui est de l'exterieur on y en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourroient recevoir les autres Sœurs. Que si marchant en si bonne compagnie, & voiant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je croi que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je pretende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres: mais au moins doit-elle faire connoître que la santé de son ame se fortifie peu à peu: & qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se presentent pour être Religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit. Et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion sans s'arrêter à ce que le monde peut dire.

Bien
exami-
ner la
voca-
tion des
Reli-
gieu-
ses.

JE ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se presentent avec bonne intention pour être reçues. C'est pourquoi il faut bien examiner quel est leur dessein, & si elles ne sont point seulement poussées par l'esperance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que quand elles auroient même cette pensée nôtre Seigneur ne puisse la corriger, pourvû que ce soient des personnes de bon sens. Car si elles en manquent il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seroient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donneroit pour leur découvrir ce qu'il y auroit eu de defectueux en leur entrée, & leur montrer ce qu'elles devroient faire pour le reparer, à cause que la plupart de celles qui ont peu d'esprit croient toujours sçavoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre: & ce mal me semble incurable, parce qu'il arrive tres rarement qu'il ne soit point accompagné de malice. Or quoi qu'on le pût tolerer dans une maison où il y auroit quantité de

de Religieuses, on ne le sçauroit souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais lors qu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien elle s'y attache fortement, à cause qu'elle connoît que c'est le meilleur & le plus sûr : & encore qu'elle ne s'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne : au lieu que quand l'esprit manque je ne voi pas en quoi elle pourroit être utile à une communauté; mais je voi bien qu'elle lui pourroit être fort nuisible.

Ce defaut d'esprit ne se peut pas si-tôt reconnoître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, & qui comprennent mal ce qu'on leur a dit : & d'autres qui encore qu'elles parlent peu & assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui étant dans une sainte simplicité sont tres-ignorantes en ce qui regarde les affaires & la maniere d'agir du monde, & fort sçavantes en ce qui se doit traiter avec Dieu. C'est pour-quoi il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, & extrêmement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sçache donc une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer parce que dans un monastere où il y a autant d'austeritez que dans celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Et lors que l'on sçaura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne le tiendra plus à injure.

Je dis ceci, parce que le siecle où nous vivons est si malheureux, & nôtre foiblesse si grande, qu'encore que nos saints predecesseurs nous aient expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considere comme un deshonneur, neanmoins la crainte de fâcher des parens, & afin d'éviter quelques discours peu considerables qui s'en feroient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne & si loüable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient point châtiées en l'autre vie; quoi qu'elles ne manquent jamais de pretextes pour faire croire que cela se peut legitimement.

Ceci

Ceci vous est à toutes si important que chacune doit le considerer en particulier, le fort recommander à nôtre Seigneur, & encourager la Superieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne la lumiere qui vous est necessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lors que la Superieure examine sans interêt & sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du monastere, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe, & qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions & ces impertinentes maximes d'une prudence toute seculiere & toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser encore que l'on soit repris sans sujet.

De l'avantage qu'il y a de ne se point excuser.

AIANT dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un tel merite qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avoue que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres: parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours d'avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, & que ce ne fût même une faute d'y manquer. Mais je n'ai pas la discretion, ou pour mieux dire l'humilité qui me seroit necessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, & imiter nôtre Seigneur de se voir condamner sans avoir tort & de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puis que vous en pouvez tirer un grand avantage; & qu'au contraire je n'en voi point à vous excuser si ce n'est comme je l'ai dit en certaines occasions qui pourroient causer de la peine si on ne disoit pas la verité.

Celui qui aura plus de discretion que je n'en ai comprendra aisément ceci: & je croi qu'il importe beaucoup

coup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de nôtre Seigneur une veritable humilité qui en est comme la source. Car celui qui est veritablement humble desire d'être mesestimé, persecuté, & condamné, quoi qu'il n'en ait point donné de sujet. Que si vous voulez imiter nôtre Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puis qu'on n'a besoin pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterois, mes Sœurs, que nous nous efforcassions de mettre nôtre devotion à pratiquer ces grandes vertus plutôt qu'à faire des penitences excessives, dans lesquelles vous sçavez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé si elles ne sont accompagnées de discrétion : au lieu que quelque grandes que soient les vertus interieures il n'y a rien du tout à craindre, puis qu'en fortifiant l'ame, elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, & que comme je vous l'ai dit autrefois, on peut dans la pratique des petites choses se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, & que je le pratique mal ! Il est vrai que je n'ai jamais pû l'éprouver en des choses de consequence, puis que je n'ai jamais entendu dire de mal de moi que je n'aie vû clairement qu'il y avoit sujet d'en dire beaucoup davantage, parce qu'encore que ce qu'on en disoit ne fût pas du tout comme on le disoit, j'avois en plusieurs autres choses offensé Dieu, & qu'ainsi on m'épargnoit en n'en parlant point : joint que je suis toujours plus aisé que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait, que non pas de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup pour acquerir cette vertu de considérer qu'on ne peut rien perdre, & qu'on gagne en diverses manieres en la pratiquant, dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte nôtre Seigneur : Je dis en quelque sorte, parce que tout bien considéré on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soions tombez dans quelque faute, puis que nous y

tombons sans cesse ; que les plus justes pechent sept fois le jour , & que nous ne sçaurions sans faire un mensonge , dire que nous sommes exemts de peché. Ainsi quoi que nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse , nous ne sommes jamais entierement innocens comme l'étoit nôtre bon J E S U S.

Mon Dieu , quand je considere en combien de manieres vous avez souffert sans l'avoir merit  en nulle maniere , je ne sçai que dire ni où j'ai l'esprit lors que je ne desire pas de souffrir ; & je sçai aussi peu ce que je fais lors que je m'excuse. Vous n'ignorez pas , à mon tout & mon bien unique , que s'il y a quelque chose de bon en moi je le tiens de vôtre pure liberalité. Et qui vous empêche , Seigneur , de me donner aussi-tôt beaucoup que peu , puis que si vous vous reteniez de me donner parce que je ne le merite pas , je meriterois aussi peu les faveurs que vous m'avez déja faites ? Seroit-il possible que je voulusse qu'on dit du bien d'une creature aussi mauvaise que je suis , sçachant combien de mal on a dit de vous qui êtes le bien suprême ? Ne le souffrez pas , à mon Dieu , ne le souffrez pas. Je ne voudrois pour rien du monde que vous permissiez qu'il y e t la moindre chose dans vôtre servante qui fût desagreable à vos yeux. Considerez , Seigneur , que les miens sont pleins de tenebres ; & qu'ainsi le moindre objet les arrête. Illuminez-les , & faites que je desire sincerement que tout le monde m'ait en horreur , puis que j'ai cessé tant de fois de vous aimer , quoi que vous m'aimiez si fidellement. Quelle folie , mon Dieu , est la nôtre ? quel avantage prétendons-nous de satisfaire les creatures : & que nous importe qu'elles nous accusent de mille fautes pourveu que nous n'en commettions point en vôtre presence ?

O mes Filles , qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette verité , & qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection Religieuse ! Car pour y arriver il faut considerer & peser beaucoup ce qui est en effet , & ce qui n'est qu'en apparence , c'est à dire ce qui est defectueux au jugement du Createur ; & ce qui ne l'est qu'au

qu'au jugement des creatures. Quand il n'y auroit en ceci autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée de voir que vous vous laissez condamner injustement : ne seroit-il pas tres-considerable ? Une de ces actions instruit & edifie quelquefois davantage une ame que dix predications ne le pourroient faire : & la defense de l'Apôtre jointe à nôtre insuffisance nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soiez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché : & quoi que vous ne vous excusiez point, croiez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent vôtre defense, & qui vous excusent ? Considerez de quelle forte nôtre Seigneur répondit en faveur de la Magdelene dans la maison du Pharisien, & lors que Marthe sa sœur l'accusoit devant luy-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en ne permettant que le bon larron prît sa defense que lors qu'il étoit déjà attaché à la croix : Mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra : & si cela n'arrive pas, ce sera pour vôtre avantage.

Ce que je vous dis est tres-veritable, & je l'ai moi-même vû arriver. Je ne desirerois pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât ; & je serois bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connoître l'utilité. Car on commence par là d'acquérir la liberté de l'esprit, & l'on se soucie aussi peu que l'on dit de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardoit un autre. De même que lors que deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous à qui elles parlent : ainsi nous étant accoutumées dans ces rencontres où l'on parle contre nous à ne rien répondre pour nôtre defense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles & fort peu mortifiées, ceci vous pourra paroître impossi-

possible ; & j'avoué que d'abord il est difficile de le pratiquer : mais je sçai pourtant qu'avec l'assistance de nôtre Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

CHAPITRE XVI.

De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines ames une connoissance passagere. De l'application continuelle que l'on doit avoir à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait.

De
l'Humilité.

NE vous imaginez pas, mes Filles, que je sois déjà entrée fort avant dans ce discours, puis que je ne fais encore comme l'on dit d'ordinaire que de préparer le jeu. Vous m'avez prié de vous instruire du commencement de l'oraison : & j'avoué que je n'en sçai point d'autre que la pratique de ces vertus, quoi que Dieu ne m'ait pas conduite par celui-ci, puis que je n'ai pas même le commencement des dispositions saintes dont j'ai parlé. Ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaïson du jeu des échecs, que celle qui ne sçait pas seulement arranger les pieces n'a garde de bien jouïr ni de pouvoir gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore, & que l'on doit ignorer en cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour Mere, puis que j'ai même sceu autrefois une chose si vaine & si inutile. On dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques rencontres. Et combien nous seroit il non seulement permis, mais avantageux de l'imiter en quelque sorte, en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur que ce divin Roi pût être réduit en peu de temps à ne pouvoir ni à ne vouloir plus s'échapper d'entre nos mains ? La Dame est celle de toutes les pieces qui lui fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soutenir : & dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette Dame qui le presse le plus de se rendre.

C'est

C'est elle qui l'a tiré du Ciel pour le faire descendre dans le sein de la Sainte Vierge : & c'est par elle que nous pouvons avec un seul de nos cheveux, comme dit l'Époux dans le Cantique, le tirer à nous pour le faire venir dans nos ames. Ainsi ne doutez point, mes Filles, qu'à proportion de vôtre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette Majesté infinie. Car j'avoue ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité ; ni que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoi je vous parle des vertus puis que vous avez tant de livres qui en traitent, que vous ne desirez d'apprendre de moi que ce qui regarde la contemplation, je répons que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la moderation je l'aurois pû faire, & vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand même vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce que cela est important à la vie de l'ame, & parce qu'il n'y a point de Chrétien quelque grand pecheur qu'il puisse être, qui manque d'en user de la sorte lors que Dieu lui ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ai déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui sçavent aussi-bien ce qu'ils disent comme il est certain que je l'ignore ; mais il suffit que Dieu le sçache.



La contemplation, mes Filles, est une chose différente de ce que je viens de dire, & c'est en quoi l'on se trompe. Car lors qu'une personne donne quelque temps chaque jour à penser à ses pechez, ce qu'il n'y a point de Chrétien qui ne doive faire à moins que de ne l'être que de nom, on dit aussi-tôt que c'est un grand contemplatif, & l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont véritablement, lui-même plus que nul autre le prétend aussi. Mais c'est erreur dans les principes ; c'est ne sçavoir pas seulement arran-

De la
con-
templa-
tion.

ger son jeu ; & c'est croire qu'il suffit de connoître les pieces pour pouvoir donner échec & mat : Cela , mes Filles , ne va pas ainsi , car ce Roi de gloire ne se rend & ne se donne qu'à celui qui se donne tout entier à lui.

Ainsi si vous desirez que je vous montre le chemin qui mene à la contemplation , souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet quoi que les choses que je vous dirai ne vous paroissent pas d'abord fort importantes , puis qu'à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ni les pratiquer , demeurez donc durant toute vôtre vie avec vôtre oraison mentale : car je vous assure & tous ceux qui aspirent à ce bonheur , que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe , parce que je juge des autres par moi-même qui ai travaillé durant vingt ans pour l'acquiescer.

Comme quelques-unes de vous ne savent ce que c'est qu'oraison mentale je veux maintenant vous en parler : & Dieu veuille que nous la pratiquions aussi bien qu'elle le doit être. Mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine d'en venir à bout si nous ne travaillons pour acquiescer les vertus , quoi que non pas en un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusques à la contemplation.

Je dis donc que le Roi de gloire ne viendra jamais dans nos ames jusques à s'unir à elles , si nous ne nous efforçons d'acquiescer les grandes vertus. Surquoi je m'explique , parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût pas véritable vous ne me croiriez plus en rien , & auriez raison si je le faisois à dessein : mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute. Si cela m'arrive ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une si grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état , qu'il les élève jusques à la contemplation , afin de les retirer par ce moien d'entre les mains du demon.

O mon Seigneur , combien de fois vous en engageons-

nous

nous d'en venir aux prises avec lui : & ne vous suffit-il pas que pour nous apprendre à le vaincre, vous aiez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses bras quand il vous porta sur le haut du temple ? quel spectacle fut-ce alors, mes Filles, de voir le Soleil de justice enfermé par le tenebres : & quelle dût être la terreur de cet esprit malheureux, quoi qu'il ignorât qui étoit celui qu'il portoit, parce que Dieu ne lui permit pas de le connoître ? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté & une si grande miséricorde ; & quelle honte ne doivent point avoir les Chrétiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si horrible ?

Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi grande force qu'est la vôtre : Mais comment n'avez-vous point été affoibli par tant de tourmens que vous avez soufferts à la croix ? O qu'il est bien vrai que l'amour repare tout ce qu'il fait souffrir ! Et ainsi je croi, mon Sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos tourmens & à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endurer auroit sans nul autre remède refermé vos plaies. O mon Dieu, si je pouvois avoir ce même amour dans toutes les choses qui me causent de la peine & de la douleur, que je souhaiterois de bon cœur toutes les souffrances, étant assurée d'être guérie de mes maux par un remède si divin & si salutaire.

Mais pour revenir à ce que je disois, il y a certaines ames que Dieu connoissant qu'il peut ramener par ce moien quoi qu'elles soient entierement abandonnées au peché, il ne veut pas qu'il tienne à lui de leur faire cette grace. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais état & destituées de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations & des tendresses qui commencent à émouvoir leurs desirs. Et quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu, afin d'éprouver, comme j'ai dit, si ces faveurs les disposeront à s'approcher souvent de lui. Que si elles ne les portent pas à le desirer, elles me pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonnerez

s'il vous plaît, mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a gueres de plus grand malheur, que lors qu'après que vous avez fait l'honneur à une ame de vous approcher ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre & s'y attacher.

Je croi qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve en cette sorte, & que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur. Mais pourveu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage, je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusques à ce que nous arrivions à une plus grande perfection: au lieu que quand nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale, & nous visite de temps en temps ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Car quant aux autres, ce sont ses enfans bien aimez qu'il ne perd & ne veut jamais perdre de veüe, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait asséoir à sa table, & les nourrit des mêmes viandes dont il se nourrit lui-même.



Quel bonheur, mes Filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur! O bienheureux abandonnement de toutes les choses basses & méprisables qui nous élève si haut! Quand tout le monde ensemble parleroit à nôtre defavantage, quel mal nous en pourroit il arriver étant en la protection, & comme entre les bras de Dieu? Puis qu'il est tout-puissant, il n'y a point de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde: & vouloir & faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour vôtre plus grande utilité. Il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte. Et pourquoi donc ne lui témoignons-nous pas tout l'amour qui sera en nôtre pouvoir? Considérez, je vous prie, quel heureux échange ce nous est de lui donner nôtre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout, & nous qui ne pouvons rien sinon ce qu'il

qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puis que nous ne devons considérer que comme un néant cette foible résolution que nous avons prise de vous servir? Que si toutefois, mes Sœurs, la souveraine Majesté veut que nous achetions tout de lui en lui donnant le rien que nous sommes, ne soions pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout nôtre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous. Car nous arriverions bien-tôt où nous prétendons d'aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous qui êtes la voie & le chemin comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons, & enfin nous nous égarrons; parce, je le repete encore, que nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse nôtre veüe sur ce chemin véritable par lequel nous devons marcher. En verité c'est une chose déplorable que la maniere dont cela se passe quelquefois. Il semble que nous ne soions pas Chrétiens & que nous n'aions jamais lû la passion de nôtre Seigneur. Car si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, & on dit aussi-tôt: Nous ne sommes pas des Saints. Dieu nous garde, mes Filles, lors que nous tombons dans quelque imperfection de dire: Nous ne sommes pas des Saintes: nous ne sommes pas des Anges. Considérez qu'encore qu'il soit vrai que nous ne soions pas des Saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourveu que nous fassions tous nos efforts, & que Dieu veuille nous tendre les bras. Sur quoi nous ne devons point craindre qu'il tienne à lui, s'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, & croions qu'il n'y a rien de si parfait dans son service que nous ne devions nous promettre d'accomplir par son assistance. Je voudrois de tout mon cœur que cette sorte

de présomption se trouvât dans ce monastere, parce qu'elle fait croître l'humilité, & donne une sainte hardiesse, qui ne peut être que tres-utile, à cause que Dieu qui ne fait acception de personne, assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ai fait une grande digression ; & il faut revenir où j'en étois. Il s'agit de sçavoir ce que c'est qu'oraison mentale, & ce que c'est que contemplation. Sur quoi j'avouë qu'il paroît impertinent que j'entreprenne d'en parler : Mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moi, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon stile simple & grossier que dans des livres fort éloquens. Dieu me fasse s'il lui plaît la grace de m'en pouvoir acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les ames ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, & que d'autres ne peuvent prier que vocalement. Mais que celles qui sont véritablement humbles se doivent contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire.

De la
con-
tem-
plation.

IL semble que j'entre déjà dans la matiere de l'oraison. Mais j'ai auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité si nécessaire en cette maison, puis qu'on doit s'y exercer particulièrement à la priere, & que l'humilité en est l'une des principales parties. Or comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'être aussi bon que ceux qui arrivent jusques à être contemplatifs ? Dieu peut néanmoins faire par sa grace qu'il soit de ce nombre. Mais s'il me croit il se mettra toujours au plus bas lieu comme nôtre Seigneur nous l'a ordonné & enseigné par son exemple. Que l'ame se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre. Et si ce ne l'est pas, que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du

du Seigneur, & à benir sa Majesté de ce qu'il a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie, elle qui meritoit d'être la compagne & l'esclave des demons.

Je ne dis pas cela sans grande raison, puis qu'il importe tant de sçavoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une même sorte, & que celui qui paroît le plus rabaisé aux yeux des hommes est peut-être le plus élevé devant ses yeux. Ainsi quoi que les Religieuses de ce monastere s'exercent toutes à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible; & ce doit être une grande consolation pour celles qui n'ont pas reçu ce don de sçavoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point nécessaire pour nôtre salut, & qu'il ne l'exige point de nous pour nous recompenser de sa gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette maison. Pourvu qu'elles fassent ce que j'ai dit elles pourront, quoi qu'elles ne soient pas contemplatives, devenir tres-parfaites, & même surpasser les autres en merite parce qu'elles auront plus à souffrir, & que Dieu les traitant comme des ames fortes & courageuses, il joindra aux felicités qu'il leur reserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joui en celle-ci.



Qu'elles ne perdent donc point courage : qu'elles n'abandonnent point l'oraison ; & qu'elles continuent de faire comme les autres. Car il arrive quelquefois qu'encore que nôtre Seigneur differe à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout mediter, si ce n'étoit en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe : & il s'en trouve quelques-unes qui ne sçauroient mediter même en lisant, ni prier que vocalement, parce que cela les arrête un peu davantage. D'autres ont l'esprit si leger qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, & elles sont si inquietes que lors qu'elles veulent se contraindre pour

arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules, & mille doutes.



Que
l'on
peut
estre
parfait
sans
estre
con-
tem-
platif.

Je connois une personne fort âgée, fort vertueuse, fort penitente, grande servante de Dieu, & enfin telle que je m'estimerois heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours & les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale. Le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales en n'en prononçant que peu à la fois. Ils'en rencontre plusieurs autres qui sont de même : mais pourvû qu'elles soient humbles je croi qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentimens & de grandes consolations dans l'oraison, & peut-être même avec plus d'assurance en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu, ou procedent du demon ; & que si elles ne sont pas de Dieu elles sont fort dangereuses à cause que le demon s'en sert pour nous donner de la vanité : au lieu que si elles viennent de Dieu il n'y a rien du tout à craindre, puis qu'elles feront toujours accompagnées d'humilité ainsi que je l'ai écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute elles demeurent dans l'humilité, & prennent un soin continuel de s'avancer. Elles ne voyent jetter aux autres une seule larme sans s'imaginer que ce qu'elles n'en répandent pas aussi vient de ce qu'elles ne les suivent que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-estre elles les précédent, puis que les larmes bien que bonnes ne sont pas toutes parfaites, & qu'il se rencontre toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement, & l'exercice des autres vertus. Pourveu donc que vous les pratiquiez n'appréhendez point de n'arriver pas à la perfection aussi bien que les plus contemplatives.

Marthe n'estoit-elle pas une Sainte quoi que l'on ne
disc

dise point qu'elle fût contemplative? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui merita de recevoir tant de fois nôtre Seigneur JESUS-CHRIST dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, & de s'asseoir à sa table? Que si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur dans des transports, & comme hors d'elle-même, qui auroit pris soin de ce divin hôte? Confiderez que cette maison est la maison de Sainte Marthe, & qu'il doit y avoir quelque chose aussi-bien de Marthe que de Magdeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puis qu'elles ne doivent point douter que nôtre Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand bien il ne parleroit point pour elles, elles devroient demeurer en paix, comme aiant reçu de lui la grace de s'oublier elles-mêmes, & toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, & s'estiment heureuses de le servir avec Sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que nôtre Seigneur ordonne de nous, & à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi soit que l'on s'applique à la contemplation : soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale : soit que l'on assiste les malades : ou soit que l'on s'employe aux offices de la maison, & même dans les plus bas & les plus vils ; puis que tout cela est rendre du service à ce divin hôte qui vient loger, manger, & se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Je ne dis pas néanmoins qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation. Je dis au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnoissant que cela dépend de la seule volonté

lonté de Dieu, & non pas de vôtre choix. Car si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office il veut que vous y demeuriez encore; ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre? Laissez le maître de la maison ordonner de tout comme il lui plaît; il est tout sage: il est tout-puissant: il sçait ce qui vous est le plus propre, & ce qui lui est le plus agreable. Assurez vous que si vous faites tout ce qui est en vôtre pouvoir, & vous préparez à la contemplation d'une maniere aussi parfaite qu'est celle que je vous ai proposée, c'est à dire avec un entier détachement & une veritable humilité, ou nôtre Seigneur vous la donnera, comme je le croi; ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se reserve à vous la donner dans le Ciel avec toutes les autres vertus, & qu'il vous traite comme des ames fortes & genereuses, en vous faisant porter la croix ici-bas ainsi que lui-même l'a toujours portée lors qu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même? & ne se pourroit-il pas bien faire que la contemplation ne vous seroit pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes? Ce sont des jugemens qu'il se reserve, & qu'il ne nous appartient pas de penetrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de nôtre choix, puis que nous voudrions aussi-tôt être de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il s'y rencontre plus de douceur & plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puis que nous ne sçaurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré? Et nôtre Seigneur ne permet jamais que celui qui a veritablement mortifié son esprit pour l'assujettir au sien perde rien que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prêt à exécuter les ordres de Dieu. Et du mérite de l'obéissance.

JE dirai donc, mes Filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ai vû & appris de ceux qui marchent dans cette voie, ils ne portent pas des croix moins pesantes que sont les vôtres; & vous seriez épouvantées si vous voyiez la manière dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux états. Et je sçai très-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur seroit impossible de les supporter sans les consolations qu'il y melle.

Car étant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, & qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sçai très-certainement que comme il louë de sa propre bouche les contemplatifs & qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que non pas les autres. Ce seroit une folie de s'imaginer qu'il honorât d'une amitié particulière des personnes qui vivroient dans le relâchement sans souffrir aucune peine. Ainsi comme il mène les contemplatifs par un chemin si aspre & si rude qu'ils croient quelquefois d'être égarez & obligez de recommencer ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas être seulement de l'eau, mais un vin fort & puissant, afin qu'en étant divinement enivrez ils souffrent courageusement, & sans penser même à ce qu'ils souffrent.

Ainsi je voi peu de véritables contemplatifs qui ne soient fort courageux & fort résolus à souffrir; parce que la première chose que nôtre Seigneur fait en eux lors qu'il les voit foibles est de leur donner du courage, & de leur ôter l'apprehension des travaux. Je m'ima-

gine

gine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voient favoriser de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet état de contemplation que toute sorte de douceur & de délices. Et moi je vous assure au contraire que peut-être ne pourroient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sçait être le plus capable de le faire avancer dans son service, dans le chemin de son salut, & dans la charité du prochain. Ainsi pourvû que vous ne manquiez point de vôtre côté à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que vôtre travail soit inutile.



Qu'il
faut
roû.
jours
être
piêt
d'obeir
à Dieu.

Pesez bien, mes Sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puis que nous ne sommes ici assemblées que pour ce sujet ; & non seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute nôtre vie, pour faire voir à nôtre Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de l'abandonner, & que nous imitons ces braves soldats qui bien qu'ayant long-temps servi sont néanmoins toujours prêts d'exécuter les commandemens de leur capitaine, sçachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or qu'est-ce, mes Filles, que la solde que donnent les Rois de la terre en comparaison de celle que nous devons attendre de ce Roi du Ciel que nous avons le bonheur d'avoir pour maître ? C'est un capitaine incomparable qui étant lui-même témoin des actions genereuses de ses soldats connoît le mérite de chacun d'eux, & leur donne des charges & des emplois selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes Sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la manière que je le dirai. Mais sans manquer aux heures de l'oraison, puis que vous ne sçavez pas quand vôtre divin Epoux vous emploiera, & qu'autrement vous
merite-

meriteriez d'être traitées comme ces Vierges folles dont il est parlé dans l'Evangile. Que sçavez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y meslera ? Que s'il ne le fait vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, & qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte on acquiert du mérite par le moien de l'humilité, & l'on croit sincèrement n'être pas même propre à ce que l'on fait, sans que cela empêche comme je l'ai dit d'obeir avec joie à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est véritable, ô que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puis qu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouvent engagées, & qui ne sçauroit être que tres-rude. Car encore que dans les batailles les Enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas d'être en tres-grand peril, & plus grand même que tous les autres, à cause que portant toujours leur drapeau, & devant plutôt souffrir d'être mis en piéces que de l'abandonner jamais, ils ne sçauroient se défendre. Or les contemplatifs doivent de même porter tous les jours l'étendart de l'humilité, & demeurer exposez à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir à l'imitation de JESUS-CHRIST, & de tenir toujours la croix élevée sans que les dangers où ils se trouvent quelque grands qu'ils puissent être la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un emploi aussi honorable qu'est celui où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puis que comme il ne s'agit de rien moins que de la perte d'une bataille lors que les Enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je croi de même que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent,

gent, quand elles voient, que ceux qu'elles confidéroient comme étant les amis de Dieu, & comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent, & lâchent quelquefois le pied par l'apprehension de la grandeur du peril sans que personne y prenne garde, ni qu'ils en soient deshonorés. Mais quant aux officiers, chacun aiant les yeux arrêtez sur eux ils ne sçauroient faire un pas en arriere qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considerables; plus l'honneur qu'ils y peuvent acquérir est grand, & plus ils sont obligez au Roi de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner: & d'autant plus grande est leur obligation de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes Sœurs, que nôtre ignorance est telle que nous ne sçavons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connoît beaucoup mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne: & c'est une assez plaisante maniere de la pratiquer que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il estoit obligé par justice de ne les leur pas refuser. Mais parce qu'il penetre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces graces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoi, mes Filles, la marque de vôtre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ses actions fassent connoître aux autres pour leur bien & pour leur édification qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, & non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissemens, plus de visions, & autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Car nous ne connoissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde. Mais l'humilité est une monnoie qui a toujours cours, un revenu assuré, & une rente non rachetable: au lieu que le reste est comme
de

de l'argent que l'on nous preste pour quelque temps & que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une veritable mortification, & une grande obeïssance que de manquer en quoi que ce soit à ce que vôtre Supérieur vous ordonne, puis que vous sçavez certainement que tenant comme il fait à vôtre égard la place de Dieu, c'est Dieu même qui vous commande ce qu'il vous commande ?



C'est de cette vertu de l'obeïssance que j'aurois le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'être pas Religieuse; & que je parle à des Religieuses qui à mon avis sont bonnes, ou au moins desirent de l'être, je me contenterai de vous dire un mot d'une vertu si connue & si importante, afin de la graver encore davantage dans vôtre memoire. Je dis donc que celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obeïssance, & qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera elle n'arrivera jamais ni à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paroît indubitable. Et quand même ce seroit une personne qui n'auroit point fait de vœu, si elle pretend d'arriver à la contemplation, elle doit se resoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un Confesseur qui soit lui-même contemplatif, puis qu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne feroit autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il seroit inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes Filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tâcher d'acquérir, & pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres devotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puis qu'elles sont incertaines, & qu'il pourroit arriver que venant de Dieu en d'autres

d'autres personnes, il permettroit qu'elles ne seroient en vous que des illusions du demon, qui vous tromperoit ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puis que vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous oblige à vous engager dans ce peril?

Je me suis beaucoup étenduë sur ce sujet & l'ai jugé nécessaire parce que je connois la foiblesse de nôtre nature. Mais Dieu la fortifie lors qu'il lui plaît d'élever une ame à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grace j'ai crû leur devoir donner ces avis, dans lesquels même les contemplatifs pourront trouver sujet des'humilier. Je prie nôtre Seigneur de nous accorder par son infinie bonté la lumiere qui nous est nécessaire pour accomplir en tout ses volontez : & ainsi nous n'aurons sujet de rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'oraison qui se fait en meditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois proprieté de l'eau comparées aux effets de l'union de l'ame avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

De l'o-
raison
menta-
le.

LS'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci-dessus sans que j'aie pû trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire je ne scaurois dire où j'en étois. Mais pour ne perdre point de temps à cela il ira comme il pourra sans ordre & sans suite. Il y a tant de bons livres faits par des personnes sçavantes & propres pour des esprits non distraits ni dissipés, & pour des ames exercées dans la meditation & qui peuvent se recueillir au dedans d'elles-mêmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourrai vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans

dans ces livres de quelle sorte il faut mediter durant chaque jour de la semaine sur quelque mystere de la vie & de la passion de nôtre Sauveur, sur le dernier jugement, sur l'enfer, sur nôtre néant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, & sur la maniere dont on doit agir dans le commencement & dans la fin de l'oraison.

Ceux qui sont accoustumez à cette sorte d'oraison n'ont rien à desirer davantage, puis que nôtre Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumiere, & que la fin répondra sans doute à un si bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte lors qu'ils verront que leur entendement est attaché à des meditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remede aux ames qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grace d'y réussir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez être de ce nombre.

Il y a certains esprits si déreglez qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée. Il vont tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & toujours avec inquietude sans qu'on puisse les arrêter, soit que cela procede de leur naturel, ou que Dieu le permette de la sorte. J'avoué qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent à mon avis à une personne qui aiant une extrême soif & voulant aller boire à une fontaine qu'il voit de loin, trouve des gens qui lui en disputent le passage à l'entrée, au milieu, & à la fin du chemin. Car après avoir avec beaucoup de peine surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combattre plus long-temps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque: ils perdent courage; & ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisièmes, quoi qu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont nôtre Seigneur dit à la Samari-

maritaine, que ceux qui seront si heureux que d'en boire n'auront plus jamais de soif.



De la
cen-
tem-
plation
ou o-
raison
d'uniõ.

O qu'il est bien vrai comme l'a dit celui qui est la verité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus alterez des choses de cette vie; mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que nôtre soif naturelle ne sçauroit nous le faire imaginer! Car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connoissent le prix; & que quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remède qui la fait cesser. Tellement que c'est une soif qui en étouffans le desir des choses de la terre rassasie l'ame au regard de celles du Ciel. Ainſi quand Dieu lui fait cette grace, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner est de la laisser touſjours dans le même besoin & encore plus grand de recommencer à boire de cette eau merveilleuse & incomparable.

Entre les proprieté de l'eau je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La premiere est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse: & elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. O quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu qui n'est point assujetti aux loix ordinaires de la nature ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre ne fait que l'augmenter davantage! J'aurois ici grand besoin de sçavoir la Philosophie pour me pouvoir bien expliquer par la connoissance qu'elle me donneroit de la propriété des choses, & j'y prendrois un grand plaisir; mais je ne sçai comment le dire, & ne sçai peut-être pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes Sœurs, qui beuvez dès à présent de cette eau, & celles à qui Dieu fera aussi la grace d'en boire entreront sans peine dans ces sentimens, & comprendront comme le véritable amour de
Dieu,

Dieu, lorsqu'il est en sa force & dans une sainte liberté qui l'éleve au dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des élemens. Ainsi ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'ici bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car bien qu'ils soient opposez, cette eau n'a pas ce pouvoir. Il demeure toujours absolu & indépendant sans lui être assujetti: & par conséquent vous ne devez pas vous étonner que j'aie un si grand desir de vous porter à acquérir cette sainte & heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre Religieuse du monastere de Saint Joseph puisse arriver jusques à dominer les élemens & tout ce qui est dans le monde? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les Saints avec l'assistance de Dieu leur aient imposé telles loix qu'il leur a plu? C'est ainsi que l'eau & le feu obeïssent à S. Martin; les poissons & les oiseaux à S. François; & de même d'autres creatures à d'autres Saints que l'on a vû manifestement s'être rendus maîtres de toutes les choses de la terre en les méprisant, & en se soumettant entierement à celui de qui toutes les creatures tiennent leur être. Ainsi comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées qu'elle ne sçauroit y atteindre: & comme il est tout celeste il n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui n'ayant pour principe qu'un assez foible amour de Dieu sont étouffez par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais quand mille tentations viendroient en foule ainsi qu'une grande mer pour éteindre celui dont je parle, non seulement il ne diminueroit rien de sa chaleur, mais il les dissiperoit toutes & en demeureroit pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du Ciel au lieu de lui nuire elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car tant s'en faut que cette eau celeste & ce feu divin soient opposez, ils n'ont qu'une même origine. C'est pour-

quoi n'apprehendez point que ces deux élemens sur-

naturels se combattent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable oraison produit, est un don du Roi du Ciel qui augmente la chaleur & la durée de ce feu celeste ; ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur & mon Dieu, n'est-ce pas une chose agreable & merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du Ciel où est la source de ces larmes qui nous sont données, & qu'il n'est pas en notre puissance d'acquiescer ? Car il est certain que cette eau celeste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, & de le répandre s'il étoit possible dans tout le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoier ce qui est impur : & si l'on manquoit d'eau pour cet usage, en quel état seroit le monde ? Or sçavez-vous bien que cette eau vive, cette eau celeste, cette eau claire dont je parle nettoie de telle sorte les âmes lors que sans être troublée ni mêlée de quelque sange elle tombe toute pure du Ciel, que je tiens pour certain qu'une âme n'en sçauroit boire une seule fois sans être purifiée de toutes ses taches. Car comme je l'ai dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que notre union avec Dieu étant toute surnaturelle & ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques âmes d'en boire que pour les purifier des souillures de leurs pechez, & les affranchir des miseres qui en étoient une suite malheureuse.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient elles sont comme une eau qui n'étant pas puisée dans la source ; mais courant sur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arrête & qui l'empêche d'être si claire & si pure.

C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive

à cette oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime que passant par l'esprit qui est impur par lui-même & par l'infection naturelle de ce corps vil & terrestre, elle contracte toujours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter. Ou pour m'expliquer plus clairement, je dis que lors que pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est, & comme tout y finit, nous arrêtons sans nous en apercevoir nôtre pensée sur des choses qui nous y plaisent. Et encore que nous desirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions, en songeant ce que ce monde a été : ce qu'il fera : ce qui s'y est fait : ce qui s'y fera. Quelquefois même en voulant penser à ce que nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son oraison : mais il y a lieu de craindre de s'égager, & il faut toujours être sur ses gardes.

Au contraire dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine. Il ne veut pas se fier à nous : mais prend lui-même le soin de nous-mêmes. Il aime tellement nôtre ame qu'il ne veut pas lui permettre de s'engager en des choses qui lui peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il l'approche de lui tout d'un coup, il la tient unie à lui, & lui fait voir en un instant plus de veritez, & lui donne une plus claire connoissance de toutes les choses du monde qu'elle n'auroit pû en aquerir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite. Car au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire la poussiere nous aveugle & nous empêche d'avancer : ici nôtre Seigneur nous fait arriver sans retardement à la fin où nous tendons, & sans que nous puissions comprendre de quelle sorte cela s'est fait.

La troisiéme propriété de l'eau est d'éteindre nôtre soif. Or la soif à mon avis n'est que le desir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne sçaurions sans mourir en être privez entierement. Et cer-

tes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manquement nous donne la mort, & sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit en ceux qui se noyent.

O mon Sauveur, qui seroit si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie ? Cela n'est pas impossible, parce que nôtre amour pour Dieu & le desir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point, que nôtre corps ne pourra le supporter : & ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes. J'en connois une à qui nôtre Seigneur donnoit une si grande abondance de cette eau, que s'il ne l'eût bien-tôt secourue, les ravissmens où elle entroit l'auroient presque fait sortir d'elle-même. Je dis qu'elle seroit presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avoit de souffrir le monde la faisant presque mourir, il sembloit qu'au même temps elle ressuscitoit en Dieu avec un admirable repos, & que sa divine Majesté en la ravissant en lui la rendoit capable d'un bonheur dont elle n'auroit pû jouir sans perdre la vie si elle fût demeurée en elle-même.

On peut connoître par ce que je viens de dire, que comme il ne sçauroit rien y avoir en Dieu qui est nôtre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi quelque abondante que soit cette eau elle ne peut être excessive, parce qu'il ne sçauroit y avoir d'excès en ce qui procede de lui. C'est pourquoi lors qu'il donne de cette eau vive à une ame en fort grande quantité il la rend capable d'en beaucoup boire ; de même que celui qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il y veut mettre.

Lors que le desir de jouir de ces faveurs vient de nous il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques défauts ; & s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de nôtre Seigneur. Car nos affections sont si déreglées qu'à cause que cette peine est fort agreable nous croi-

ous ne nous en pouvoir rassasier : ce qui fait qu'au lieu de moderer nôtre desir , nous nous y laissons emporter de telle sorte que quelquefois il nous tuë. O qu'une telle mort est heureuse quoi que peut-être ceux qui la souffrent eussent pû en continuant de vivre aider les autres à mourir du desir de mourir ainsi !

Pour moi je croi que c'est le demon qui voiant combien la vie de ces personnes lui peut apporter de dommage les tente de ruiner ainsi entierement leur santé par des penitences indiscrettes. C'est pourquoi j'estime qu'une ame qui est arrivée jusques à se sentir embrasée d'une soif si violente doit fort se tenir sur ses gardes , parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation , & que quand bien cette soif ne la tueroit pas , elle ruineroit entierement sa santé, dont la défaillance contre son dessein , paroîtroit en son exterior , ce qu'il n'y a rien qu'il ne faille faire pour éviter. Il arrivera même quelquefois que tous nos soins n'empêcheront pas que l'on ne s'en apperçoive. Au moins sommes-nous obligées lors que nous sentons l'impetuosité de ce desir s'accroître avec tant de violence , de ne le pas augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire nous devons tâcher de l'arrêter doucement en nous attachant à mediter quelque autre sujet , parce qu'il se peut faire que nôtre naturel y contribue autant que nôtre amour pour Dieu. Car il y a des personnes qui desirent avec ardeur tout ce qu'elles desirent , quand même il seroit mauvais : & celles-là à mon avis ne sont pas des plus mortifiées , puis que la mortification qui sert à tout , les devroit moderer dans ce desir.

Il paroitra peut-être qu'il y a de la rêverie à dire qu'il faut se detacher d'une chose qui est si bonne , mais je vous assure qu'il n'y en a point. Car je ne pretens pas conseiller d'effacer ce desir de son esprit ; mais seulement de le moderer par un autre qui pourra être encore meilleur. Il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand desir de nous voir deta-

chez de la prison de ce corps pour être avec Dieu, qui est le desir dont S. Paul étoit si fortement possédé. Et comme ce desir nous donne une peine qui étant née d'une telle cause est très-agreable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrêter, & on ne le peut pas même entierement. Elle passe quelquefois dans un tel excès qu'elle va presque jusques à troubler le jugement, ainsi que je l'ai vû arriver il n'y a pas encore long-temps à une personne qui bien que violente de son naturel est si accoutumée à renoncer à sa volonté comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On auroit crû que durant ce moment elle auroit perdu l'esprit, tant la peine qu'elle souffroit étoit excessive, & tant l'effort qu'elle se faisoit pour la dissimuler étoit grand.

Sur quoi j'estime que dans ces rencontres si extraordinaires, quoi que cela procede de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort loüable que de craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour lui qu'il soit capable de nous reduire à un tel état. Je dis donc encore que j'estimerois utile si cette personne le peut (car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours) qu'elle renoncât à ce desir qu'elle a de mourir, en considerant le peu de service qu'elle a jusques alors rendu à Dieu; qu'elle pourra davantage lui plaire en conservant sa vie qu'en la perdant, & qu'il veut peut-être se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque ame qui s'alloit perdre. Car se rendant ainsi plus agreable à sa divine Majesté elle aura sujet d'esperer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle n'auroit fait si elle étoit morte à l'heure même.

Ce remede me semble bon pour adoucir une peine si pressante, & on en tirera sans doute un grand avantage, puis que pour servir Dieu fidellement il faut ici bas porter sa croix. C'est comme si pour consoler une personne fort affligée on lui disoit : Prenez patience : abandonnez-vous à la conduite de Dieu : priez-le d'accomplir en vous sa volonté; & croiez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il se peut faire aussi que le demon contribué fort à augmenter la violence de ce desir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un Hermite dont la vie étoit tres-austere, à qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verroit plutôt Dieu. Sur quoi j'estime que la vie de ce solitaire n'avoit pas été sainte ni son humilité veritable, puis qu'autrement nôtre Seigneur étant aussi bon qu'il est & si fidelle en ses promesses, il n'auroit jamais permis qu'il se fût aveuglé de telle sorte dans une chose qui est si claire. Car il est évident qu'il n'auroit pas commis un tel crime si ce desir fût venu de Dieu qui ne nous inspire aucuns mouvemens qui ne soient accompagnez de lumiere, de discretion, & de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de nôtre salut ne se serve pour nous nuire. Et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, & particulièrement pour abreger le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lors que l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la tête : car la discretion est necessaire en toutes choses.

Or pourquoi pensez-vous, mes Filles, que j'aie voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix & la recompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive & si pure de cette fontaine celeste ? C'est afin que vous ne vous découragiez point par les travaux & les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit ; mais que vous marchiez avec courage & sans craindre la lassitude, parce qu'il pourroit arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusques au bord de la fontaine & ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, & abandonneriez vôtre entreprise en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'executer. Considérez que nôtre Seigneur nous y

convie tous. Et puis qu'il est la verité même, pouvons-nous douter de la verité de ses paroles? Si ce banquet n'étoit general il ne nous y appelleroit pas tous. Et quand même il nous y appelleroit, il ne diroit pas: Je vous donnerai à boire. Il pouvoit se contenter de dire: Venez tous: vous ne perdrez rien à me servir & je donnerai à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot de tous sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se laisseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie nôtre Seigneur de vouloir par son extrême bonté donner aux personnes à qui il la promet la grace de la chercher en la maniere qu'elle la doit être.

CHAPITRE XX.

*Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison: & qu'il ne faut jamais se décon-
rager d'y marcher. Du zele que l'on doit avoir pour
le salut des âmes. En quel cas une Religieuse peut
témoigner de la tendresse dans l'amitié: & quels doi-
vent être ses entretiens.*

Divers
chemin
pour
arriver
à l'orai-
son.

IL semble que dans ce dernier chapitre j'ai avancé quelque chose de contraire à ce que j'avois dit auparavant, lors que pour consoler celles qui n'arrivent que jusques à cette sorte d'oraison j'ai ajoûté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu il y a aussi divers chemins pour aller à lui. Mais je ne crains point d'affurer encore que connoissant comme il fait nôtre foiblesse il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, & aux autres d'aller par un autre: au contraire sa miséricorde qui doit être loüée eternellement est si grande, qu'il n'empêche personne d'aller boire dans cette fontaine de vie. Autrement avec combien de raison m'en auroit-il empêchée? Et puis qu'il a bien voulu me permettre de puiser jusques au fond de cette divine source,

ce, on peut assurer qu'il n'empêche personne d'y arriver : mais que plutôt il nous appelle à haute voix pour y aller, quoi que sa bonté soit si grande qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manières à ceux qui lui en demandent, afin que nul ne perde l'espérance & ne se trouve en état de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, & d'autres si petits qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour defalterer ceux qui commencent, qui étant comme des enfans n'en ont pas besoin de davantage, & s'effraieroient d'en voir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point, mes Sœurs, de mourir de soif. L'eau des consolations ne manque jamais en telle sorte dans ce chemin que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours : combattez avec courage ; & mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise, puis que vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main & pour combattre. Que si vous demeurez fermes dans cette résolution, quoi que notre Seigneur permette que vous souffriez quelque soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir apprehender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui lui manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égare pas dès l'entrée je veux parler de la manière dont nous devons commencer notre voyage, parce que cela est si important qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celui qui n'aura point la résolution dont je vai parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que notre Seigneur le fortifiera : & quand il ne s'avanceroit que d'un pas, ce pas est d'une telle conséquence qu'il peut s'assurer d'en être fort bien récompensé. C'est comme un homme qui auroit un chapelet sur lequel on auroit appliqué des indulgences.

S'il le dit une fois, il en profite : s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage : mais s'il ne le dit jamais & se contente de le tenir dans une boëte, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne l'eût point. Ainsi quoi que cette personne ne continuë pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumiere pour se mieux conduire dans les autres ; & de même à proportion si elle y marche davantage. Ainsi elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit de mal.



Du zele pour le salut des ames, Tâchez donc, mes Filles, d'ôter la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez si elles y ont de la disposition & quelque confiance en vous. Je vous demande au nom de Dieu que vôtre conversation soit telle qu'elle ait toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez. Car puis que l'objet de vôtre oraison doit être l'avancement des ames dans la vertu, & que vous le devez sans cesse demander à Dieu, quelle apparence que vous ne tâchassiez pas de le procurer en toutes manieres ? Si vous voulez passer pour bonnes parentes : c'est-là le moien de témoigner combien vôtre affection est veritable. Si vous voulez passer pour bonnes amies : vous ne sçauriez aussi que par là le faire connoître. Et si vous avez la verité dans le cœur ainsi que vôtre meditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connoître comme nous sommes obligez d'avoir de la charité pour nôtre prochain.



Langage que doivent tenir les Reli- gieuses. Ce n'est plus le temps, mes Sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfans tels que sont ce me semble ces amitez que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoi qu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : m'aimez-vous donc bien ? ne m'aimez-vous point ? ni avec vos parens ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour

importuneront plus ni ne vous causeront aucun préjudice ; au lieu que vous en recevriez un fort grand de commencer à parler un autre langage. Tout vôtre temps se consumeroit à cela ; & vous ne sçauriez sçavoir comme moi qui l'ai expérimenté quel est le mal qu'en reçoit une ame. En voulant apprendre cette langue on oublie l'autre , & on tombe dans une inquietude continue qu'il faut fuir sur toutes choses , parce que rien n'est plus nécessaire que la paix & la tranquillité de l'esprit pour entrer & pour marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre vôtre langue : comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourront en recevoir , & ne vous lasserez point de les leur dire ; mais avec pitié , avec charité , & en y joignant vos oraisons afin qu'ils en fassent profit , & que connoissant combien cela leur peut être utile ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne seroit pas sans doute , mes Filles , une petite faveur que vous recevriez de Dieu si vous pouviez faire ouvrir à quelqu'un les yeux de l'ame pour le porter à desirer un si grand bien. Mais lors que l'on veut commencer à parler de ce chemin : que de choses se présentent à l'esprit , particulièrement quand c'est une personne qui a comme moi si mal fait son devoir d'y marcher. Dieu veuille, mes Sœurs , me faire la grace que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions.



CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultez & des perils qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connoître la vérité prévalent pardessus plusieurs autres unies ensemble pour l'obscurcir & pour la combattre.

QUE la quantité des choses auxquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voiage, & entrer dans ce chemin roial qui conduit au Ciel ne vous étonne point, mes Filles. Est-il étrange que s'agissant d'acquiescer un si grand trésor il semble d'abord nous devoir coûter bien cher ? Un temps viendra que nous connoîtrons que tout le monde ensemble ne suffiroit pas pour le paier.

Qu'il faut marcher sans crainte dans le chemin de l'oraison.

Pour revenir donc à la maniere dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, & marcher toujours jusques à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de la vie pour en boire & pour s'en rassasier, je dis qu'il importe de tout d'avoir une ferme résolution de ne se point arrêter qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, & enfin quand on croiroit en devoir mourir, & que tout le monde devroit abîmer. Car ce sont-là les discours que l'on nous tient d'ordinaire : cette voie est toute pleine de perils : une telle s'est perdue dans ce voiage : celle-ci se trouva trompée, & cette autre qui prioit tant n'a pas laissé de tomber : c'est rendre la vertu méprisable : ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions : il faut qu'elles se contentent de filer sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison ; & le *Pater noster* & l'*Ave*

Maria, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes Sœurs, qu'ils leur doivent suffire : & pourquoi ne leur suffiroient-ils pas, puis qu'on ne sçauroit faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de JESUS-CHRIST même ? Ils ont sans doute raison : & si nôtre foiblesse n'étoit point si grande, & nôtre devotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucuns livres pour nous instruire dans la priere.

C'est pourquoi puis que je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à mediter d'autres mysteres qui leur semblent trop subtils & trop raffinez, & qu'il y a des esprits si délicats que rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir ici certains principes, certains moïens, & certaines intentions d'oraison, sans m'arrêter à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous ôter vos livres, puis que pourveu que vous vous affectionniez à cela, & soyez humbles vous n'aurez pas besoin de davantage. Je m'y suis toujours fort attachée ; & les paroles de l'Evangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus sçavans & les mieux écrits, principalement lors que les auteurs ne sont pas fort approuvez. Car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce maître de la sagesse, & il m'enseignera peut-être quelques considérations dont vous aurez sujet d'être satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces oraisons divines. Assez d'autres l'ont fait : & quand cela ne seroit point je ne serois pas si hardie que de l'entreprendre sçachant bien qu'il y auroit de la folie. Mais je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*, la quantité des livres ne servant ce me semble qu'à faire perdre la devotion dont nous avons besoin dans cette divine priere. Car ainsi qu'un maître qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il lui montre lui plaise, afin qu'il l'apprenne
plus

plus facilement : qui doute que ce divin maître n'agisse de même envers nous ?

Mocquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner , & de tous ces perils dont on voudra vous faire peur. Car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor étant tout plein de voleurs quelle apparence de prétendre de le pouvoir passer sans peril ? Les gens du monde souffriroient-ils sans s'y opposer qu'on leur enlevât leurs trésors , eux qui pour un intérêt de neant passent sans dormir les nuits entieres , & se tuent le corps & l'ame ?

Si donc lors que vous allez pour acquérir , ou pour mieux dire pour enlever ce trésor de force , suivant cette parole de nôtre Seigneur ; que les violens le ravissent. Si lors que vous y allez par ce chemin qui est un chemin roial puis qu'il nous a été tracé par nôtre Roi , & un chemin tres-assuré , puis que c'est celui qu'ont tenu tous les élus & tous les Saints , on vous dit qu'il y a tant de perils à courir , & l'on vous donne tant de craintes ; quels doivent être les perils de ceux qui prétendent gagner ce trésor sans sçavoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver ? O mes Filles , qu'il est vrai qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres ; mais ils ne les connoîtront que lorsqu'y étant tombez ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever , & perdront ainsi toute esperance non seulement de désalterer leur soif dans cette source d'eau vive , mais d'en pouvoir boire la moindre goutte ou dans quelque ruisseau qui en sorte , ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourroient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin , ou il se rencontre tant d'ennemis à combattre , sans avoir beu une seule goutte de cette eau divine ? Et n'est-il pas certain qu'ils ne sçauroient éviter de mourir de soif ? Ainsi , mes Filles , puis que soit que nous le voulions ou ne le voulions pas , nous marchons toutes vers cette fontaine , quoi qu'en différentes manieres ; croiez-moi ne vous laissez point tromper par ceux qui voudroient vous enseigner un
autre

autre chemin pour y aller que celui de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de sçavoir si cette oraison doit être mentale pour les uns, & vocale pour les autres, je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est-là l'exercice des personnes Religieuses : & quiconque vous dira qu'il y a du peril, considerez-le comme étant lui-même par ce mauvais conseil qu'il vous donne un si perilleux écueil pour vous, que si vous ne l'évitez en le fuant il vous fera faire naufrage. Gravez je vous prie cet avis dans vôtre memoire puis que vous pourrez en avoir besoin. Le peril seroit de manquer d'humilité & de n'avoir pas les autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du peril dans le chemin de l'oraison. Il y a grand sujet de croire que ces fraieurs sont une invention du diable qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques ames qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie l'aveuglement des gens du monde. Ils ne considerent point cette foule incroyable de personnes qui ne faisant jamais d'oraison, & ne sçachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombez dans l'heresie & dans tant d'autres horribles pechez. Et si le demon par ses tromperies & par un malheur déplorable, mais qui est tres-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres touchant la pratique de la vertu. En verité c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal il faut éviter de faire le bien : & je ne croi pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moien pour nuire aux hommes.

O mon Dieu, vous voiez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez vôtre propre cause, & ne souffrez pas de telles foiblesses en des personnes consacrées à vôtre service. Vous aurez toujours au moins cet avantage, mes Sœurs, que vôtre divin Epoux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui

vous

vous assiste dans une entreprise si sainte. Et lors qu'on le sert fidèlement & qu'il donne la lumière qui peut conduire dans le véritable chemin, non seulement on n'est point arrêté par ces craintes que le démon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le desir de continuer à marcher avec courage : on voit venir le coup que cet esprit infernal nous veut porter, & on lui en porte un à lui-même qui lui fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne lui donne de plaisir & de joie.



Lors que dans un temps de trouble cet ennemi de notre salut aiant semé sa zazanie, semble entraîner tout le monde après lui comme autant d'aveugles ébloüis par l'apparence d'un bon zèle : s'il arrive que Dieu suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux, & leur montre ces tenebres infernales qui offusquant leur esprit les empêchent d'appercevoir le chemin : n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la vérité prévaut sur plusieurs qui ne la connoissent pas ? Ce fidelle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la vérité, & Dieu leur donne du courage pour la suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du peril dans l'oraison, il tâche de leur faire connoître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'oraison est avantageuse. S'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communie lui-même plus souvent qu'il n'avoit accoutumé pour leur faire voir le contraire. Ainsi pourveu qu'il y ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, notre Seigneur recouvrera peu à peu par leur moien les ames qui étoient dans l'égarement.

Renoncez donc, mes Sœurs, à toutes ces craintes : méprisez ces opinions vulgaires : confidez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux qui conformément leur vie à la vie de JESUS-CHRIST ;
tâchez

tâchez de conserver toujours vôtre conscience pure : fortifiez-vous dans l'humilité : foulez aux pieds toutes les choses de la terre : demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Eglise, & ne doutez point après cela que vous ne soiez dans le bon chemin. Je le repete encore : renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre : & si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites leur connoître avec humilité quel est le chemin que vous tenez : dites-leur, comme il est vrai que vôtre regle vous ordonne de prier sans cesse, que vous êtes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit & le cœur soient attentifs aussi-bien dans les prieres vocales que dans les autres : & s'ils repartent qu'oüi, comme ils ne sçauroient ne le point faire, vous connoîtrez qu'ils sont contrainsts d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sçauriez ne pas faire la mentale, & que vous pourrez passer mêmes jusques à la contemplation s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit beni eternellement.

CHAPITRE XXII.

De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'ame avec Dieu.

De l'o-
raison
menta-
le.

SCACHEZ, mes Filles, que la difference de l'oraison ne se doit pas prendre de nôtre voix & de nos paroles, en sorte que lors que nous parlons elle soit vocale, & lors que nous nous taisons elle soit mentale. Car si en priant vocalement je m'occupe toute à considerer que je parle à Dieu : si je me tiens en sa presence ; & si je suis plus attentive à cette consideration qu'aux paroles même que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale & la vocale se trouvent jointes. Si ce n'est qu'on voulût nous faire croire que l'on parle à Dieu quand en prononçant le *Pater* on pense au monde, auquel

quel cas je n'ai rien à dire. Mais si en parlant à un si grand Seigneur vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer quel il est, & quelles vous êtes ? Car comment pourrez-vous parler à un Roi, & lui donner le titre de Majesté : ou comment pourrez-vous garder les ceremonies qui s'observent en parlant aux Grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au dessus de la vôtre, puis que ces ceremonies dépendent ou de la difference des qualitez, ou de la coutume & de l'usage ? Il est donc nécessaire que vous en sçachiez quelque chose : autrement vous serez renvoyées comme des personnes rustiques, & ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

Quelle ridicule ignorance seroit-ce, ô mon Seigneur, que celle-là ? Quelle sorte simplicité seroit-ce, ô mon souverain Monarque, & comment pourroit-elle se souffrir ? Vous êtes Roi, ô mon Dieu, mais un Roi tout-puissant & eternal, parce que vous ne tenez de personne le royaume que vous possédez, & je n'entens presque jamais dire dans le Credo que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir une joie particuliere. Je vous loue, mon Dieu, & je vous benis toujours, parce que votre royaume durera toujours. Mais ne permettez pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons, qui lors qu'ils parlent à vous vous parlent seulement avec les lèvres.

Que pensez-vous dire, Chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale ? Vous entendez-vous bien vous-mêmes ? Certes je pense que non. Et ainsi il semble que vous vouliez nous faire tous entrer dans vos resveries, puis que vous ne sçavez ce que c'est ni que de contemplation, ni que d'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale. Car si vous le sçaviez vous ne condamneriez pas en ceci ce que vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoi, mes Filles, je joindrai toujours autant que je m'en souviendrai, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes ne vous épouventent pas

pas par leurs vains discours. Je sçai où vous peuvent mener ces pensées : & comme j'en ai moi-même été assez inquiétée, je souhaiterois que personne ne vous en inquietât, parce qu'il est tres-dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de crainte. Il vous importe extrêmement au contraire d'être assurées que celui que vous tenez est fort bon, puis qu'autrement il vous arriveroit comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré. Il tourne de tous côtez pour retrouver son chemin, & ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps & d'arriver beaucoup plus tard.

Quelqu'un oseroit-il soutenir que ce fût mal fait avant que de commencer à dire ses heures ou à reciter le Rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, & de nous remettre devant les yeux quel il est, & quels nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Cependant, mes Sœurs, il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant que de commencer l'oraison vocale vous aurez employé quelque temps à la mentale.

N'est-il pas certain que quand nous abordons un Prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un païsan ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puis que pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions. Je sçai que l'humilité de ce Roi est telle que quoi que je sois si rustique & que j'ignore comment il lui faut parler, il ne laisse pas de m'écouter & de me permettre d'approcher de lui. Je sçai que les Anges qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce que connoissant la bonté de leur Souverain ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lors qu'il la voit accompagnée d'humilité & connoît que s'il en sçavoit davantage il en diroit davantage, que non pas la sublimité & l'élégance du raisonnement des plus habiles lors que cette vertu leur manque. Mais faut-il parce qu'il est si bon que nous soions inciviles ? Et quand il ne nous feroit point d'autre faveur que de
souffrir

souffrir que nous nous approchions de lui, quoi qu'étant si imparfaites, pourrions nous trop tâcher de connoître quelle est sa grandeur & son adorable pureté ? Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour sçavoir combien il est grand, comme il suffit de sçavoir la naissance, le bien & les dignitez des Princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le reglent, & non pas le merite de leurs personnes.

O miserable & malheureux monde ! Vous ne sçauriez, mes Filles, trop louer Dieu de la grace qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption que ce qu'au lieu de considerer les personnes par leur merite, on ne les y considere que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plutôt, que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule que lors que vous vous assemblerez pour prendre quelque recreation, ce vous en pourra être un sujet assez utile que de considerer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles passent leur vie.



O mon souverain Monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de toute beauté, force qui est la force même ! Grand Dieu dont les perfections sont également indeterminées, & incomprehensibles, quand toute l'éloquence humaine & toute la connoissance d'ici-bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, seroient jointes ensemble, comment pourroient-elles nous faire comprendre la moindre de tant de perfections qu'il faudroit connoître pour sçavoir en quelque maniere quel est ce Roi par excellence qui fait seul tout nôtre bonheur & toute nôtre felicité, & qui n'est autre que vous-même ?

Lors que vous vous approchez, mes Filles, de cette éternelle Majesté, si vous considererez attentivement à qui vous allez parler, & après à qui vous parlez, le temps de

Des
perfections
infinies
de Dieu

de mille viestelle qu'est la nôtre ne suffiroit pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il merite d'être traité: lui devant lequel les Anges tremblent, lui qui commande par tout, qui peut tout, & en qui le vouloir & l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes Filles, que nous nous réjouiissions des grandeurs de nôtre Epoux, & que considerant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée?



Maria-
ge de
l'ame
avec
Dieu.

Helas ! mon Dieu, puis que dans le monde lors que quelqu'un recherche une fille on commence par s'informer de sa qualité & de son bien, pourquoi nous qui vous sommes déjà fiancées ne nous informerons-nous pas de la condition de nôtre Epoux avant que le mariage s'accomplisse & que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel : nous refusera-t-on la liberté de nous enquerir qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour Epoux : quel est son Pere : quel est son pais où il veut nous emmener avec lui : quelle est sa qualité : quels sont les avantages qu'il nous promet ; & sur tout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre & nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agreable ? On ne dit autre chose à une fille sinon que pour être heureuse dans son mariage il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il seroit d'une condition beaucoup inferieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin Epoux, que nous fassions moins pour vous contenter, & vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes. Mais quel droit ont-ils de se mêler de qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agreables, puis que c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme & a tant d'affection qu'il desire qu'elle lui tienne toujours compagnie, n'auroit-elle pas bonne
grace

grace de ne daigner pas pour lui plaire entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il lui porte & qu'elle lui porte ?

C'est faire oraison mentale, mes Filles, de comprendre bien ces veritez. Que si vous voulez y ajouter aussi l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lors que vous parlez à Dieu ne pensez point à d'autres choses : car en user ainsi n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je croi vous l'avoir assez expliquée, & je prie nôtre Seigneur qu'il nous fasse la grace de le mettre bien en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

QUAND nous commençons à faire oraison il im- De la porte tellement d'avoir un ferme dessein de con- perfe-
tinuer, que pour ne m'étendre pas trop sur ce sujet je verance
me contenterai d'en rapporter deux ou trois raisons. neces-
La premiere est, que Dieu nous étant si liberal & nous faire
comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y dans
auroit-il que lors que nous lui donnons ce petit soin de l'orai-
le prier qui nous est si avantageux, nous ne le lui don- son,
nions pas avec une pleine & entiere volonté, mais seu-
lement comme une chose que l'on prête avec inten-
tion de la retirer ? Cela ne pourroit ce me semble se
nommer un don. Car si un ami redemande à son ami
une chose qu'il lui a prêtée, ne l'attristera-t-il pas, prin-
cipalement s'il en a besoin, & s'il la consideroit déjà
comme sienne ? Que s'il se rencontre que celui qui a
receu ce prêt ait lui-même fort obligé auparavant son
ami, & d'une maniere tres-desinteressée, n'aura-t-il
pas sujet de croire qu'il n'a ni generosité ni affection
pour lui, puis qu'il ne veut pas lui laisser ce qu'il lui a-
voit

voit prêté pour lui servir comme d'un gage de son amitié ?

Qui est l'épouse qui en recevant de son époux quantité de pierreries de tres-grand prix , ne lui veuille pas au moins donner une bague , non pour sa valeur , puis qu'elle n'a rien qui ne soit à lui , mais comme une marque qu'elle-même jusques à la mort sera toute à lui ? Dieu merite-t-il moins qu'un homme d'être respecté , pour oser ainsi nous mocquer de lui , en lui donnant & en retirant à l'heure-même ce peu qu'on lui a donné ? Si nous consumons tant de temps avec d'autres qui ne nous en sçavent point de gré , donnons au moins de bon cœur à nôtre immortel Epoux ce peu de temps que nous nous résoluons de lui donner : donnons-le lui avec un esprit libre & dégagé de toutes autres pensées ; & donnons-le lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre , quelques contradictions , quelques peines & quelques lécheresses qui nous arrivent. Considerons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous , & qu'on nous pourroit redemander avec justice si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier , parce que discontinuer durant un jour , ou même durant quelques jours pour des occupations nécessaires , ou pour quelque indispositions particuliere , n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que nôtre intention demeure ferme : nôtre Seigneur n'est point pointilleux ; il ne s'arrête point aux petites choses , & ainsi il ne manquera pas de reconnoître vôtre bonne volonté , puis que vous lui donnez en la lui donnant , tout ce qui est en vôtre pouvoir.

L'autre maniere d'agir , quoi que moins parfaite , est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement liberaux. Car c'est beaucoup que n'ayant pas l'ame assez noble pour donner , ils se résolvent au moins de prêter. Enfin il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en paiement : il s'accommode à nôtre faiblesse : il ne nous traite point avec rigueur dans le

compte

compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit nôtre dette il se resout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui ; & il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au Ciel en vous souvenant de lui, vous ne devez point apprehender qu'il laisse cette action sans recompense.

La seconde raison est, que quand le diable nous trouve dans cette ferme resolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les ames fortes & resoluës, sçachant par experience le dommage qu'elles lui causent, & que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit & à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la negligence. Nous avons à faire à des ennemis tres-artificieux & fort traîtres : & comme d'un côté leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne de l'autre un tres-grand avantage sur les negligens. Ainsi quand ils remarquent de l'inconstance dans une ame, & voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de perseverer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos : ils l'agitent de mille craintes & lui representent des difficultez sans nombre. J'en puis parler trop assurément, parce que je ne l'ai que trop éprouvée : & j'ajoute qu'à peine sçait-on de quelle importance est cet avis.

La troisieme raison qui rend cette ferme resolution tres-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lors que l'on s'est mis dans l'esprit que quoi que puisse arriver on ne doit jamais tourner le dos. C'est comme un homme, qui dans une bataille seroit assuré qu'étant vaincu il ne pourroit esperer aucune grace du victorieux, & qu'ainsi ou durant ou après le combat il se faudroit resoudre à mourir ; il combatroit sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté, & vendroit cherement sa vie, parce qu'il se represente-
roit

roit toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrons dans ce combat avec cette ferme creance, qu'à moins de nous laisser vaincre, nôtre entreprise nous réussira heureusement, & que pour peu que nous gagnions en cette occasion nous en sortirons tres-riches.

Ne craignez donc point que nôtre Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison : au contraire il vous invite à en boire. Je l'ai déjà dit, & je ne me puis lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les ames que de ne connoître pas aussi pleinement par leur propre experience quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connoissent par la foi. Car c'est une chose merveilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il fait à ceux qui marchent par ce chemin, & de quelle sorte lui seul pourvoit presque à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'ils lui donnent. Vous sçavez bien néanmoins que **JESUS-CHRIST** promet le centuple dès cette vie : & qu'il dit ; *Demandez : & vous recevrez.* Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il dit lui-même dans son Evangile, de quoi me peut servir, mes Sœurs, de me rompre la tête à vous le dire ? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent qu'il ne leur coûtera gueres de l'éprouver, puis qu'il y a cet avantage dans ce voiage, qu'on nous y donne plus que nous ne sçaurions ni demander ni désirer. Je sçai qu'il n'y a rien de plus veritable : & je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moi, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grace de le connoître par experience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comme la mentale s'y rencontre jointe : Sur quoi la Sainte commence à parler du Pater noster.

JE commencerai ici d'adresser mon discours à ces-
mes qui ne peuvent se recueillir, ni attacher leur es-
prit à une oraison mentale pour s'appliquer à la medita-
tion, ni se servir pour cela de certaines considerations :
& je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les
noms d'oraison mentale & de contemplation parce que
je sçai certainement qu'il y a plusieurs personnes que
ces seuls noms épouventent, & qu'il se pourroit faire
qu'il en viendroit quelqu'une en cette maison, à cause,
comme je l'ai déjà dit, que toutes ne marchent pas par
un même chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, &
je puis même dire vous enseigner, puis que cela m'est
permis, mes Filles, comme vous tenant lieu de Mere
par ma charge de Prieure, c'est la maniere dont vous
devez prier vocalement. Car il est juste que vous enten-
diez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que
celles qui ne sçauroient appliquer leur esprit à Dieu se
lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parle-
rai point de celles-là, mais seulement de celles auquel-
les en qualité de Chrétiennes nous sommes nécessaire-
ment obligées, qui sont le *Pater noster*, & l'*Ave Ma-*
ria, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans
sçavoir ce que nous disons: si ce n'est que l'on croie qu'il
suffit de prier ainsi par coûtume, & qu'on se doit con-
tenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je
laisse cela à décider aux sçavans sans me mesler d'en ju-
ger; & je desire seulement, mes Sœurs, que nous ne
nous en contentions pas. Car il me semble que lors que
je dis le *Credo*, il est juste que je sçache ce que je croi: &
que quand je dis *Nôtre Pere*, je sçache qui est ce Pere, &

De l'o-
raison
vocale,
& du
Pater
noster,

qui est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si vous dites le bien sçavoir, & qu'ainsi il n'est pas besoin de vous en faire souvenir, cette réponse n'est pas bonne, puis qu'il y a grande différence entre maître & maître. Que si ce seroit une extrême ingratitude & que de bons disciples ne peuvent avoir de ne se pas souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, & que ce qu'ils nous enseignent regarde nôtre salut, je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que recitant une priere si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, & tant de desir qu'elle nous soit profitable.

Premièrement vous sçavez que nôtre Seigneur nous apprend que pour bien prier on doit se retirer en particulier ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour nôtre instruction, & pour nous en donner l'exemple. Or comme je vous l'ai déjà dit, l'on ne peut parler en même temps à Dieu & au monde, ainsi que font ceux qui en priant d'un côté écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions & certains temps, principalement quand ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de tête, puis que quelques efforts qu'elles fassent elles ne s'en peuvent empêcher : ou bien lors que Dieu permet pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, & que quelques peines qu'ils se donnent & quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne le sçauroient, ni avoir attention à ce qu'ils disent, ni arrêter leur pensée à quoi que ce soit ; mais l'ont si errante & si vagabonde, que si l'on voioit ce qui se passe en eux on les prendroit pour des frenetiques.

Lors dis-je que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connoître qu'il n'y a point de leur faute. Et il ne faut pas qu'ils se tourmentent

tent & qu'ils se laissent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce seroit encore pis. Mais ils doivent prier comme ils pourront, & même ne point prier dans ce temps où leur ame est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, & il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la manière dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, & qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu & au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher à demeurer seules avec Dieu : & je le prie que cela fût pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, & ce qu'il daigne répondre à nos demandes. Car croiez-vous qu'il se taise encore que nous ne l'entendions pas ? Non certes ; mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons du cœur : & il est bon que chacune de nous considère que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or comme le maître se tient proche de son disciple, & ne s'éloigne jamais tant qu'il ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre de lui : je desiré de même que vous sçachiez que pour bien dire le *Pater noster* il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maître qui vous a appris à le dire.

Vous me répondrez peut-être, qu'en user ainsi c'est méditer, & que vous ne pouvez ni ne desiré faire autre chose que de prier vocalement. Car il y a des personnes si impatientes & qui aiment tant leur repos, que n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, & ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer se peut appeler oraison mentale. Mais j'avoué ne comprendre pas comment on la peut séparer de la vocale si on a dessein de la bien faire, & de considérer à qui l'on parle : car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'atten-

tion en priant ? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater* sans que nôtre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remède que j'y trouve après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrêter nôtre esprit sur celui qui nous a prescrit cette priere. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience ; mais essayez de vous accoutumer à une chose qui vous est si nécessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Difference entre la contemplation & l'oraison qui n'est que mentale. Et en quoi cette dernière consiste. Dieu seul dans la contemplation opere en nous.

Que
l'on
peut
passer
de l'o-
raison
vocale
à la con-
templa-
tio par-
faite.

OR afin que vous ne vous imaginiez pas, mes Filles, que l'on tire peu de profit de la priere vocale faite avec la perfection que j'ai dit, je vous assure qu'il se pourra faire qu'en recitant le *Pater* ou quelque autre oraison vocale Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une parfaite contemplation. C'est ainsi qu'il nous fait connoître qu'il écoute celui qui lui parle, & abaisse sa grandeur jusques à daigner lui parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrêtant ses pensées, & en lui liant la langue de telle sorte, que quand il le voudroit il ne pourroit proferer une seule parole qu'avec une extrême peine. Nous connoissons alors certainement que ce divin maître nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de nôtre ame comme suspendues, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourroient agir sans nous nuire.



De la
con-
templa-
tio par-
faite.

Les personnes que nôtre Seigneur favorise d'une telle grace se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans sçavoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrazées d'amour sans sçavoir comment elles aiment.

aiment. Et elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment sans sçavoir comment elles le possèdent. Tout ce qu'elles peuvent faire est de connoître que l'entendement ne sçauroit aller jusques à s'imaginer, ni le desir jusques à souhaiter un aussi grand bien qu'est celui dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans sçavoir de quelle sorte elle l'embrasse : & selon le peu que ces ames sont capables de comprendre, elles voient que ce bien est d'un tel prix que tous les travaux de la terre joints ensemble ne sçauroient jamais le meriter. C'est un don de celui qui a créé le Ciel & la terre, & qu'il tire des trésors de sa sagesse & de sa toute-puissance pour en gratifier qui il lui plaît.

Voilà, mes Filles, ce que c'est que la contemplation parfaite : & vous pouvez connoître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale, qui ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à penser & à entendre ce que nous disons ; à qui nous le disons ; & qui nous sommes, nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand Seigneur. Avoir ces pensées & autres semblables telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maître, & de la grandeur de nôtre obligation à le servir, c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence : & que le nom ne vous fasse point de peur comme s'il enfermoit quelque mystère incompréhensible. Dire le *Pater noster* & l'*Ave Maria*, ou quelque autre priere, c'est une oraison vocale : Mais si elle n'est accompagnée de la mentale, jugez je vous prie quel beau concert ce seroit, puis que quelquefois les paroles ne se sui vroient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes avec l'assistance de Dieu dans ces deux sortes d'oraison, la mentale & la vocale. Mais quant à la contemplation dont je viens de vous parler, nous n'y pouvons rien du tout. Nôtre Seigneur y opere seul : c'est son ouvrage : & comme cet ouvrage est au dessus de la nature, la nature n'y a nulle part. Or d'autant que j'en ai parlé fort au long & le plus clairement que j'ai pû dans la relation

que j'ai écrite de ma vie par l'ordre de mes Supérieurs je ne le repeterai point ici, & me contenterai d'en dire seulement un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet état de contemplation peuvent avoir l'écrit dont je parle, elles y trouveront quelques points & quelques avis dans lesquels nôtre Seigneur a voulu que je réussisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler & leur être utiles selon mon opinion & celle de quelques personnes qui les ont vûs, & qui les gardent par l'estime qu'ils en font : ce que je ne vous dirois pas sans cela, puis que j'aurois honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moi, & que nôtre Seigneur sçait combien grande est la confusion avec laquelle j'écris la plupart de ce que j'écris. Mais qu'il soit benî à jamais de me souffrir toute imparfaite que je suis.

Que celles donc comme je l'ai dit, que Dieu favorisera de cette oraison surnaturelle tâchent après ma mort d'avoir cet écrit où j'en parle si particulièrement. Et quant aux autres qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celui-ci, afin que nôtre Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur côté, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, & qu'après ils le laissent faire. Car lui seul la peut donner : & il ne vous la refusera pas pourvû que vous ne demeuriez point à moitié chemin : mais marchiez toujours courageusement pour arriver à la fin de cette carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moïens de recueillir ses pensées pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

De la manie-
re de
joindre
l'oraison
mentale
à la
vocale.

IL faut revenir maintenant à nôtre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en appercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous sçavez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience ; puis
dire

dire le *Confiteor*, & faire le signe de la Croix. Mais étant seules lors que vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes Filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire ? Imaginez-vous donc, mes Sœurs, que vous êtes avec notre Seigneur JESUS-CHRIST : Considérez avec combien d'amour & d'humilité il vous a appris à faire cette prière ; & croiez-moi ne vous éloignez jamais si vous pouvez d'un ami si parfait & si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, & qu'il connoisse que vous desirez de tout vôtre cœur non seulement de ne le perdre point de vûe, mais de faire tout ce qui sera en vôtre puissance pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous : jamais il ne vous abandonnera : il vous assistera dans tous vos besoins ; & quelque part que vous alliez il vous tiendra toujours compagnie. Or croiez-vous que ce soit un bonheur & un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtes un tel ami ?

O mes Sœurs, vous qui ne sçauriez beaucoup discuter avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussi-tôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie à ce que je viens de dire. Je sçai par ma propre expérience que vous le pouvez : car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison, & j'avouë qu'elle est très-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, & nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquerons-le en plusieurs années. Car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé ? & qui nous empêche de l'y employer ? Je vous dis encore, que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser conti-

nullement à lui, de former plusieurs raisonnemens, & d'appliquer v^{otre} esprit à faire de grandes & de subtiles considerations : mais je vous demande seulement de le regarder. Car si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de v^{otre} ame attachez sur cet adorable Epoux de vos ames ? Quoi ? vous pouvez bien regarder des choses difformes, & vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ? Que si après l'avoir considéré vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne le plus regarder, quoi que cet Epoux celestial ne cesse jamais de tenir ses yeux arrêtez sur vous. Helas ! encore qu'il ait souffert de vous mille indignitez il ne laisse pas de vous regarder : & vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses exterieures pour les jeter quelquefois sur lui ? Considerez, comme le dit l'Epouse dans le Cantique, qu'il ne desire autre chose sinon que nous le regardions. Ainsi pourvû que vous le cherchiez vous le trouverez tel que vous le desirerez. Car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions n^{otre} vûe sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes pour bien vivre avec leurs maris doivent suivre tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lors qu'ils sont tristes, & de la joie quand ils sont gais, quoi qu'elles n'en aient point dans le cœur, (ce qui en passant vous doit faire remarquer, mes Sœurs, de quelle sujétion il a plû à Dieu de nous délivrer.) C'est-là véritablement & sans rien exagerer de quelle forte n^{otre} Seigneur traite avec nous : car il veut que nous soions les maîtresses : il s'assujétit à nos desirs, & se conforme à nos sentimens. Ainsi si vous êtes dans la joie considerez-le ressuscité : & alors quel contentement sera le v^{otre} de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de Majesté, tout resplendissant de lumiere, & tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maître d'un si grand Roiaume qu'il a conquis

quis seulement pour vous le donner. Pourrez-vous après cela croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le Sceptre à la main & la Couronne sur la tête ?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considerez-le allant au jardin, & jugez quelles doivent être les peines dont son ame étoit accablée, puis qu'encore qu'il fût non seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connoître sa tristesse & de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé & abandonné par ses amis, & dans une si grande solitude qu'il vous fera facile de vous consoler avec lui seule à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix sans que même en cet état on lui donne le temps de respirer. Car pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, & que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres : & quoi que ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes Filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre Epoux en cet état : Si ne vous contentant pas de le regarder vous prenez plaisir de vous entretenir avec lui, non par des discours étudiez, mais avec des paroles simples qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible : ce sera alors que vous pourrez lui dire : O Seigneur du monde & vrai Epoux de mon ame, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité ? ô mon Sauveur & mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile creature que je suis ? Car il me semble que je remarque à votre visage que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire, que les Anges vous laissent seul, & que votre Pere vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est

ainsi, & que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi ; qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, & de quoi me puis-je plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui me pourront arriver, & de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon Sauveur, je suis résolue de vous suivre en quelque part que vous alliez, & je passerai par tout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes Filles, la croix de vôtre divin Redempteur : & pourvû que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds : méprisez tout ce qu'ils vous diront : fermez les oreilles à leurs insolences : & quoi que vous bronchiez & que vous tombiez avec vôtre saint Epoux n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances : & quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, & quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si legeres en comparaison des siennes que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes Sœurs, comment cela se peut pratiquer, & me direz que si vous aviez pû voir des yeux du corps nôtre Sauveur lors qu'il étoit dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil sans les détourner jamais de dessus lui. N'aiez point je vous prie cette creance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir & le regarder au dedans de soi, ce qui se peut sans aucun peril & en y apportent seulement un peu de soin, auroit beaucoup moins pû se résoudre à demeurer avec la Magdelene au pied de la croix lors qu'il auroit eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été à vôtre avis les souffrances de la glorieuse Vierge & de cette bienheureuse Sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts & que de mauvais traitemens ces ministres du demon ne leur firent-ils point éprouver ?

Ce qu'elles endurent devoit sans doute être bien terrible : mais comme elles étoient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffoit une moindre. Ainsi, mes Sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pû supporter de si grands maux, puis que vous ne sçauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous y exerçant vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider choisissez entre les images de nôtre Seigneur celle qui vous donnera le plus de devotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui; & il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur & dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puis que vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles vous pourroient-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu? Ne le croiez pas, mes Sœurs. Et pour moi je ne sçaurois croire que cela puisse arriver pourvû que vous vous y exerciez. Car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous manquent, puis qu'en cessant de converser avec une personne elle nous devient comme étrangere, quand même elle nous seroit jointe de parenté, & nous ne sçavons que lui dire, parce que la parenté & l'amitié s'évanouissent lors que la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moien pour s'entretenir avec Dieu que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, & pour y accôûter l'ame peu à peu par de saints artifices & de saints attrails, sans la dégoûter ni l'intimider. Representez-vous que depuis plusieurs années vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, & que l'on ne sçauroit porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le peché nous a réduits. Nôtre ame est si accôûmée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire à toutes ses peines, qu'elle ne se connoît plus elle-même. Ainsi pour faire qu'elle veuille re-

tourner en sa maison, il faut user de mille artifices: car autrement, & si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrions jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourvû que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin Maître avec un tres-grand desir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, & ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Considérez attentivement toutes ses paroles. Les premières qu'il prononcera vous feront connoître l'extrême amour qu'il vous porte. Et que peut-il y avoir de plus doux & de plus agreable à un bon disciple que son maître l'aime?

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : Nôtre Pere qui êtes dans les cieux. Et combien il importe à celles qui veulent être les veritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Sur ces paroles: **N**ôtre Pere qui êtes dans les cieux. O Seigneur mon Dieu, qu'il paroît bien que vous êtes le Pere d'un tel Fils: & que vôtre Fils fait bien connoître qu'il est le Fils d'un tel Pere! Soiez beni eternellement. N'auroit-il donc pas suffi de nous accorder à la fin de nôtre oraison une faveur si excessive? Mais nous ne l'avons pas plutôt commencée que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il seroit à desirer que l'étonnement que nôtre esprit en auroit le rendant incapable de proferer la moindre parole, nôtre seule volonté fût toute occupée de vous. O mes Filles, que ce seroit bien ici le lieu de parler de la contemplation parfaite, & de faire que l'ame rentrât dans soi-même pour pouvoir mieux s'élever au dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint Fils quel est ce lieu où il dit que son Pere qui est dans les cieux fait sa demeure. Quittons la terre, mes Filles, Car
quelle

quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ?

O vrai Fils de Dieu & mon vrai Seigneur, comment dès la première parole que nous vous disons nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusques à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant & en faisant que des creatures aussi viles & aussi misérables que nous sommes vous aient pour frere ? Et comment nous donnez-vous au nom de votre Pere eternal tout ce qui se peut donner, en l'obligeant à nous reconnoître pour ses enfans ? Car vos paroles ne sçauroient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir : ce qui l'engage à d'étranges suites, puis qu'étant nôtre Pere il doit oublier toutes nos offenses, pourvû que nous retournions à lui comme fit l'Enfant prodigue : Il doit nous consoler dans nos peines : Il doit nous nourrir comme étant incomparablement le meilleur de tous les Peres, puis qu'il est infiniment parfait en tout : *Et enfin il nous doit rendre heritiers avec vous de son Royaume.*

Considérez, ô mon Sauveur, que pour ce qui est de vous, l'amour que vous nous portez est si extrême, que vous n'avez nul égard à vos interêts. Vous avez été sur la terre semblable à nous lors que vous vous êtes revêtu de chair en vous revêtant de nôtre nature, & ainsi vous avez quelque raison de vous interesser dans nos avantages. Mais considérez d'un autre côté que votre Pere eternal est dans le Ciel. C'est vous-mêmes qui le dites : & il est juste que vous preniez soin de ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous aiez bien voulu être deshonoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point à l'honneur de votre Pere, & ne l'engagez pas d'accorder des graces si excessives à des creatures aussi méchantes que nous sommes, & qui en feront si méconnoissantes. Certes vous avez bien montré, ô mon doux JESUS, que votre Pere & vous n'êtes qu'une même chose,
que

que vôtre volonté est toujours la sienne, & que la sienne est toujours la vôtre. Car comment pouvez-vous, mon Seigneur, faire voir plus clairement jusques où va l'amour que vous nous portez, qu'en ce qu'ayant caché au demon avec tant de soin que vous estiez le Fils de Dieu, rien n'a pû vous empêcher de nous accorder une aussi grande faveur que celle de nous le faire connoître ? Et quel autre que vous étoit capable de nous donner cette heureuse connoissance ? Ainsi je voi bien, mon Sauveur, que vous avez parlé pour vous & pour nous comme un fils qui est tres-cher à son Pere, & que vous êtes si puissant que l'on accomplit dans le Ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soiez à jamais beni, Seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner, que rien ne vous peut empêcher de donner sans cesse.

Que vous en semble, mes Filles, trouvez-vous que ce maître qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que nous affectionnant à lui nous soions capables d'apprendre ce qu'il nous enseigne, soit un bon maître ? Et croiez-vous que nous devions nous contenter de proferer seulement des lèvres cette parole de *Pere* sans en concevoir le sens pour être touchées jusques dans le fond de l'ame de l'excès d'un si grand amour ? Car y a-t-il quelque enfant qui étant persuadé de la bonté, de la grandeur & de la puissance de son Pere ne desirât pas de le connoître ? Que si toutes ces qualitez ne se rencontroient pas dans un Pere, je ne m'étonnerois pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils, puis que le monde est aujourd'hui si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son Pere, il tient à deshonneur de l'avoir pour Pere. Cet étrange abus ne s'étend pas graces à Dieu jusques à nous : & il ne permettra jamais s'il lui plaît que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer & non pas dans un monastere, si celle dont la naissance est la plus noble ne parloit moins de ses parens que ne font les autres, puis qu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré college des Apôtres ! S. Pierre qui n'étoit qu'un pauvre pêcheur y fut preferé à S. Barthelemi , quoi qu'il fût à ce que quelques-uns disent fils d'un Roi. Et nôtre Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il sçavoit ce qui se devoit passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Etant tous comme nous sommes formez de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet sont comme si l'on disputoit laquelle des deux diverses sortes de terre seroit la plus propre à faire des briques ou du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question ! Dieu nous garde, mes Sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne seroit qu'en riant. J'espere que sa divine Majesté nous accordera cette grace. Que si l'on apperçoit en quelqu'une de vous la moindre chose qui en approche, il faut aussi-tôt y remedier : Il faut que cette personne apprehended'être un Judas entre les Apôtres : Et il faut qu'on lui donne des penitences jusques à ce qu'elle comprenne qu'elle ne meritoit pas seulement d'être considerée comme une fort mauvaise terre.

O que vous avez un bon Pere, mes Filles, en celui que vous donne nôtre bon J E S U S ! Quel'on n'en connoisse donc point ici d'autre de qui l'on parle ; & travaillez à vous rendre telles que vous soiez dignes de recevoir des faveurs de lui, & de vous abandonner entièrement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas, pourvû que vous lui soiez bien obeissantes. Et qui seroient celles qui refuseroient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel Pere ? Helas ! que vous avez en cela de grands sujets de consolation ! Je vous les laisse à mediter afin de ne m'étendre pas davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées vous ne sçauriez en considerant un tel Fils & un tel Pere ne point trouver avec eux le S. Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflâmer vôtre volonté, & de l'attacher par les liens de son ardent & puissant amour, si l'extrême interêt que vous avez de l'y attacher vous-mêmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continuë à expliquer ces paroles de l'Oraison Dominicale : Nôtre Pere qui êtes dans les cieux. Et traite de l'oraison de recueillement.

Sur ces
paroles :
*Qui êtes
dans les
cieux.*

VOYONS maintenant ce qu'entend vôtre maître par ces paroles : *Qui êtes dans les cieux.* Car croiez-vous qu'il importe peu de sçavoir ce que c'est que le Ciel, & où il faut aller chercher vôtre tres-saint & divin Pere? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un tres-grand besoin non seulement de le croire, mais de tâcher de le connoître par experience, parce que c'est l'une des choses qui arrête le plus l'entendement, & fait que l'ame se recueille davantage en elle-même. Vous sçavez bien déjà que Dieu est par tout. Or comme par tout où est le Roi, là est la cour : ainsi par tout où est Dieu, là est le Ciel. Et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle Majesté se trouve.

Considérez ce que dit S. Augustin, qu'après avoir cherché Dieu de tous côtez il le trouva dans lui-même. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une ame qui est distraite de comprendre cette verité, & de connoître qu'elle n'a point besoin d'aller au Ciel afin de parler à son divin Pere pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas il ne laisse pas de nous entendre, & nous n'avons point besoin d'ailes pour nous élever vers lui. Il fustit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous mêmes, & de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité comme à nôtre Pere : à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines : à le supplier d'y apporter le remede ; & à reconnoître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans.

Gardez-

Gardez-vous bien, mes Filles, de ces fausses retenues que pratiquent certaines personnes qui croient faire en cela des actions d'humilité. Car si le Roi vous gratifioit de quelque faveur; y auroit-il de l'humilité à la refuser? Nullement: Mais il y en auroit au contraire à l'accepter & à vous réjouir de la recevoir, pourvû que vous reconnussiez en même temps que vous en êtes indignes. Certes ce seroit une plaisante humilité si le Roi du Ciel & de la terre venoit dans mon ame pour m'honorer de ses faveurs & s'entretenir avec moi, de ne daigner par humilité ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairoit de me donner: mais de le quitter & le laisser seul: & que quoi qu'il me pressât & me priât même de lui demander quelque chose, je voulusse par humilité demeurer dans mon indigence & dans ma misère; & qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller parce qu'il verroit que je ne pourrois me résoudre à profiter de ses graces.

Laissez-là, mes Sœurs, je vous prie ces belles humilitez. Traitez avec J E S U S- C H R I S T comme avec votre Pere, comme avec votre frere, comme avec votre Seigneur, & comme avec votre Epoux, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Car il vous apprendra lui-même de quelle sorte vous devez agir pour le contenter & pour lui plaire. Ne soiez pas si simples & si stupides que d'y manquer. Au contraire priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée; & demandez-lui que puis qu'il veut bien être votre Epoux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sçauriez trop considérer combien il vous importe de bien comprendre cette verité que nôtre Seigneur est au dedans de nous-mêmes, & que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.



Cette maniere d'oraison quoi que vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, & on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'ame y recueille toutes ses puissances, & entre dans

De l'oraison
de recueillement.

dans elle-même avec son Dieu, qui l'instruit & lui donne l'oraison de quietude beaucoup plus promptement par ce moien que par nul autre. Car étant là avec lui elle peut penser à sa passion ; & l'ayant present devant ses yeux l'offrir à son Pere sans que son esprit se lasse en l'allant chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le Calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer comme je viens de le dire dans ce petit Ciel de nôtre ame où elles trouvent celui qui en est le createur aussi-bien que de la terre, & qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, & à ne se mettre point en un lieu où leurs sens exterieures se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, & qu'avancant beaucoup en peu de temps elles boiront bien-tôt de l'eau de la celeste fontaine. C'est comme celui qui voiageant sur la mer avec un vent favorable arrive dans peu de jours où il veut aller : au lieu que ceux qui vont par terre en emploient beaucoup davantage. Car quoi qu'étant en cet état nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vû que nous n'avons pas encore tout à fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puis qu'en recueillant nos sens & nos pensées nous faisons pour la quitter tout ce qui est en nôtre pouvoir.

Que si ce recueillement est veritable on n'a pas peine à le connoître, parce qu'il opere un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne sçaurois vous le faire entendre. C'est que l'ame dans ces momens favorables que Dieu lui donne se trouvant libre & victorieuse, penetre le neant des choses du monde, s'élève vers le Ciel ; & à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est exterieur & s'en éloigne de telle sorte, que sans y faire reflexion les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, & ceux de l'esprit s'ouvrent & deviennent plus clair-voians pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux

yeux fermez durant la priere : ce qui est une coûtume excellente & utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que quand on y est accoûtumé il se faudroit faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisoit auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'ame comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps ; & que le laissant seul & affoibli, elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or quoi que d'abord on ne s'apperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'ame a plusieurs degrez differens, & que celui-ci ne produit pas cet effet ; toutefois si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant resister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine lui-même en ne s'y assujettissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours & nous y accoûtumons, nous connoîtrons clairement le profit que nous y aurons fait, puis qu'aussi-tôt que nous commencerons à prier, nous verrons que sans y rien contribuer de nôtre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que nôtre Seigneur veut que pour recompense de nôtre travail nôtre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, qu'aussi-tôt qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils lui obéissent & se recueillent avec elle. Que si après ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils lui aient été soumis, puis qu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître sans faire le mal qu'ils auroient pû faire, & que quand la volonté les rappelle ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étoient allez. Il arrive même que cela s'étant passé diverses fois de la sorte, nôtre Seigneur fait qu'ils s'arrêtent entierement sans plus empêcher l'ame d'entrer dans une contemplation parfaite. Tâchez, mes Filles, de bien concevoir ce que j'ai dit : & bien qu'il paroisse
assez

assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces ames vont donc comme si elles voyageoient sur la mer : & puis qu'il nous importe tant de n'aller pas lentement, parlons un peu des moïens de nous accoutumer à bien marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, & le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur ame, parce qu'elle en est si proche que pour peu que leur entendement le souffre, la moindre étincelle qui en réjallit est capable de l'embraser entierement, à cause qu'étant dégagée de toutes les choses exterieures & se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à s'allumer. Representez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique que toute la matiere en est d'or & de pierres precieuses, puis que pour tout dire en un mot il est digne de ce grand Monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais : car cela est vrai, puis que rien n'égale la beauté d'une ame enrichie de plusieurs vertus, qui de même que des pierres précieuses éclatent d'autant plus qu'elles sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le Roi des Rois est dans ce palais : qu'il daigne vous y recevoir ; qu'il est assis sur un superbe trône, & que ce trône est votre cœur.

Il vous semblera peut-être d'abord que cette comparaison dont je me sers pour vous faire comprendre ceci est extravagante. Mais elle vous pourra néanmoins être fort utile, parce que les femmes étant ignorantes, c'est un moïen propre à vous faire voir qu'il y a au dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paroît au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquaissent à considérer ce qui y est, puis que si l'on avoit soin de rappeler en sa memoire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il seroit impossible à mon avis de se tant appliquer aux choses du monde qui frappent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'être com-

comparées à celles qui sont dans nous-mêmes. Que pourroit faire davantage une bête brute que de suivre l'impetuosité de ses sens, & se jeter sur la proie qui lui agree afin de s'en rassasier? Et n'y a-t-il donc point de différence entre les bêtes & nous?

Quelques uns se moqueront peut-être de moi, & diront qu'il n'y a rien de plus évident: Et je veux bien qu'ils aient raison, quoi que j'avoue qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenois assez que j'avois une ame. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité me bouchant les yeux, je ne comprenois ni la dignité de cette ame, ni l'honneur que Dieu lui fait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors comme je fais maintenant qu'un si grand Monarque habitoit dans ce petit palais de mon ame, il me semble que je ne l'aurois pas si souvent laissé tout seul, & que quelquefois au moins je serois demeurée avec lui, & aurois pris plus de soin de nettoier ce palais qui étoit rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien si admirable que de penser que celui dont la grandeur pourroit remplir mille mondes ne dédaigne pas de se retirer dans un si petit espace? & que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la tres-sainte Vierge sa Mere? Comme il est le maître absolu & le souverain Seigneur de l'univers, il porte avec lui la liberté: & comme il nous aime uniquement il se proportionne à nous. Ainsi lors qu'une ame commence d'entrer dans ces saintes voies il ne se fait pas connoître à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'étant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande: mais il l'étend & l'agrandit peu à peu selon qu'il le juge nécessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les graces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté; & par ce mot de liberté j'entens le pouvoir qu'il a d'accroître & d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le lui donner avec une volonté pleine, déterminée, & sans réserve, afin qu'il puisse y mettre & en ôter tout ce qu'il lui plaira comme lui appartenant absolument.

C'est

C'est là ce que sa divine Majesté desire de nous : & puis qu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser ? Il ne veut point forcer nôtre volonté ; il reçoit ce qu'elle lui donne : mais il ne se donne entièrement à nous que lors que nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain & si important que je ne sçaurois trop le repeter. Ce Roi eternal n'agit pleinement dans nôtre ame que quand il la voit libre de tout & toute à lui. Pourroit-il en user autrement puis qu'il aime parfaitement l'ordre : & qu'ainsi si nous remplissons ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, & de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand Prince pourroit-il avec toute sa cour y venir loger ? Ne feroit-ce pas beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques momens au milieu de tant d'embarras ? Car pensez-vous, mes Filles, que ce Roi de gloire vienne seul ? N'entendez-vous pas que son fils après avoir dit *nôtre Pere*, ajoute aussi tôt, *qui êtes dans les cieux* ? Or ceux qui composent la cour d'un tel Prince n'ont garde de le laisser seul : ils l'accompagnent toujours, & le prient sans cesse en nôtre faveur, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme ici-bas, où lors qu'un Seigneur ou un Prelat honore quelqu'un de sa bien-veillance, soit qu'il en ait des raisons particulieres, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussi tôt d'envier & de haïr cette personne, quoi qu'elle n'en donne point de sujet ; & ainsi sa faveur lui coûte cher.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continuë dans ce Chapitre à traiter de l'Oraison de recueillement.

De l'oraison
de recueillement.
Suite.

AU nom de Dieu, mes Filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand bien le Superieur ne lui témoigneroit pas être satisfait d'elle, qu'elle s'assure que nôtre Seigneur non seulement l'agréera, mais l'en recompensera.

fera. Car sommes-nous venuës ici pour chercher des recompenses temporelles : & devons-nous pas élever sans cesse nôtre esprit vers des objets permanens & eternels, sans nous arrêter à ceux d'ici-bas qui sont si fragiles & si perissables qu'ils ne durent pas mêmes tant que nôtre vie ? Que s'il arrive que vôtre Supérieur soit plus satisfait aujourd'hui d'une de vos Sœurs que non pas de vous, il pourra l'être demain davantage de vous que non pas d'elle s'il connoît que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriveroit pas : que vous importe ? Ne donnez donc point de lieu à ces pensées, qui commençant quelquefois par peu de chose vous peuvent beaucoup inquieter. Au contraire repoussez-les en considérant que vôtre Roiaume n'est pas de ce monde, & combien promptement toutes choses passent.

Mais ce remede est assez foible & ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continue à vous humilier, & que vous soiez bien aises de l'être pour l'amour de vôtre Sauveur qui est avec vous. Faites reflexion sur vous-mêmes, & vous le trouverez comme je l'ai dit dans le fond de vôtre cœur où il ne manquera pas de vous donner des consolations intérieures d'autant plus grandes que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si plein de compassion qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées & injustement traitées, pourvû qu'elles mettent en lui seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David, qu'il n'abandonne point les affligez. Le croiez-vous ou ne le croiez-vous pas ? Si vous le croiez : de quoi donc vous tourmentez-vous ?

O mon Seigneur & mon Maître, si nous vous connoissons véritablement, qu'y auroit-il qui fût capable de nous donner de la peine, puis que vous êtes si liberal envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? Croiez-moi, mes cheres Amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette verité, parce que c'est le moien de connoître que toutes les consolations d'ici-bas ne sont que des mensonges & des chimeres, lors que pour

peu

peu que ce soit elles empêchent notre ame de se recueillir & de rentrer dans elle-même. Hélas ! mes Filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moi, puis qu'encore que personne ne soit plus obligée que je le suis à tâcher de le comprendre, je voi que je ne conçois que trop imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent, je voudrois pouvoir expliquer de quelle sorte l'ame se trouve en la compagnie du Roi des Rois & du Saint des Saints, & ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude lors qu'elle entre avec lui dans ce Paradis qui est au dedans d'elle-même, & ferme la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lors qu'elle le veut, parce que vous devez sçavoir, mes Filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qu'elle dépend de notre volonté, & qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons du tout rien, ni former seulement une bonne pensée par nous-mêmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de notre ame, mais un recueillement de ces puissances dans elle-même. Il y a divers moiens d'y parvenir comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il se faut des-occuper de toutes choses, afin de nous approcher intérieurement de Dieu ; & que même dans nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne seroit que pour un moment ; le souvenir d'avoir chez soi une telle compagnie étant d'une très-grande utilité.

Ce que je pretens donc que nous devons faire est seulement de considérer quel est celui à qui nous parlons, & de demeurer en sa présence sans tourner la tête d'un autre côté, ainsi qu'il me semble que ce seroit faire que de penser à mille choses vaines & inutiles dans le même temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien dans la vérité vous êtes proche de nous. Nous agissons comme si vous en estiez fort éloigné. Et combien grand

grand feroit cet éloignement s'il falloit que nous vous allaffions chercher jufques dans le Ciel ? Vôtres vifage, ô mon Sauveur, ne merite-t-il donc pas d'arrêter nos yeux pour le confiderer lors qu'il nous eft fi facile de le faire ? Il ne nous femble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder : & nous fermons les yeux de peur de vous voir lors que vous nous regardez : Ainfi comment fçaurons-nous fi vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardieffe de vous dire ?

Je voudrois donc feulement, mes Filles, vous faire comprendre que pour nous accoutumer par un moyen tres-facile à arrêter nôtre efprit afin qu'il fçache ce qu'il dit & à qui il le dit, il eft befoin de recueillir dans nous-mêmes ces fens extérieurs & de leur donner de quoi s'occuper n'y aiant point de doute que le Ciel ne fe trouve au dedans de nous puis que le createur du Ciel y habite. Ainfi nous nous accoutumerons à concevoir qu'il n'eft pas befoin pour lui parler de crier à haute voix, & il nous fera affez connoître qu'il eft veritablement dans nôtre ame.

En nous conduifant de la forte nous prierons vocalement fans peine & dans un tres-grand repos, & après nous être contraintes durant quelque temps à nous tenir proches de nôtre Seigneur il nous entendra par fignes comme l'on dit d'ordinaire, & au lieu de reciter comme auparavant diverfes fois le *Pater* il nous fera connoître dès la premiere qu'il nous a ouïs. Car il prend tant de plaifir à nous foulager, que quoi que durant toute une heure nous ne difions qu'une fois cette fainte & toute divine priere, pourvû qu'il voie que nous n'ignorons pas que nous fommes avec lui; combien il fe plaît d'être avec nous; ce que c'eft que nous lui demandons; & la joie qu'il a de nous l'accorder: il ne fe foucie nullement que nous nous rompions la tête en lui faifant de longs difcours. Je le prie de tout mon cœur de vouloir donner cette inftruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confeffe n'avoir jamais fçû ce que c'eft

que de prier avec satisfaction jufques à ce qu'il m'ait appris d'en ufer en cette maniere. Je me fuis toujours fi bien trouvée de me recueillir ainfi en moi-même, que c'eft ce qui m'a fait étendre beaucoup fur ce fujet.

Pour conclufion je dis, que celui qui defire de former cette habitude, car c'en eft une qui dépend de nous, ne doit point fe laffier de s'accoutûmer à le rendre peu à peu maître de foi-même, en rappelant fcs fens au dedans de lui : ce qui n'eft pas une perte pour fon ame mais un grand gain, puis qu'en retranchant l'ufage extérieur de fcs fens elle les fait fervir à fon recueillement intérieur, en forte que fi nous parlons nous tâchions de nous fouvenir que nous avons dans le fond de nôtre cœur avec qui parler : fi nous entendons parler quelqu'un, nous nous fouvenions que nous devons écouter parler celui qui nous parle de plus près : & qu'enfin nous confiderions toujours que nous pouvons fi nous voulons ne nous féparer jamais de cette divine compagnie, & être fâchez d'avoir laiffé feul durant fi long-temps ce Pere celefte dont nous pouvons attendre tout nôtre fecours.

Que l'ame s'il fe peut pratique ceci plufieurs fois le jour, finon qu'elle le pratique au moins quelquefois; & en s'y accoutûmant elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Dieu ne lui aura pas plutôt fait cette grace qu'elle ne voudroit pas la changer contre tous les trefoirs de la terre. Au nom de Dieu, mes Filles, puis que rien ne s'acquiert fans peine, ne plaignez pas le temps & l'application que vous y emploierez : & je vous affûre qu'avec l'affiftance de nôtre Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, & peut-être dans fix mois. Voiez combien peu confiderable eft ce travail en comparaifon de l'avantage d'établir ce folide fondement, afin que fi Dieu vous veut élever à de grandes chofes il vous y trouve difpofées en vous trouvant fi proches de lui. Je prie la toute-puiffante Majefté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de fa prefence.

CHAPITRE XXX.

Comme il importe de sçavoir ce que l'on demande par ces paroles du Pater : Que vôtre nom soit santifié. Application de ces paroles à l'oraison de quietude que la Sainte commence d'expliquer, & montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quietude.

CONSIDERONS maintenant, mes Filles, com- Sur ces
me nôtre divin Maître passé plus outre : comme il paroles:
commence à demander quelque chose pour nous à son Que vô-
Pere : & qu'est-ce qu'il lui demande ? Car il est à propos tre Nom
que nous le sçachions. Qui est celui pour mal-habile soit sanc-
qu'il soit, qui aiant quelque chose à demander à une tifié.
personne considerable ne pense point auparavant à ce
qu'il doit lui demander : au besoin qu'il en a ; & à la
maniere dont il devra lui parler afin de ne le pas impor-
tuner & ne lui être point desagréable ; principalement
s'il s'agit d'une chose de consequence telle qu'est celle
que nôtre Sauveur nous apprend à demander ? & ceci
me semble tres-considerable.

Nepouviez-vous pas, ô mon Dieu, commencer &
finir vôtre oraison par une seule paro'le en disant : Don-
nez-nous, mon Pere, ce qui nous est necessaire, puis
qu'il semble qu'il n'étoit pas besoin d'en dire davantage
à celui qui comprend si parfaitement toutes choses. O
sagesse éternelle, il est vrai que cela auroit été suffisant
entre vôtre Pere & vous : & c'est ainsi que vous le pria-
stes dans le jardin, en lui faisant voir d'abord vôtre
crainte & vôtre desir, & vous soumettant aussi-tôt après
à sa volonté. Mais comme vous sçavez, mon Dieu, que
nous ne sommes pas si soumis à vôtre Pere éternel que
vous l'estiez, il étoit besoin de marquer en particulier
ce que vous lui demandiez pour nous, afin que nous
puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le de-
mander. Car nôtre libre arbitre ne se portant qu'à ce
qui lui est le plus agréable, nous ne voudrions point re-

cevoir ce que Dieu nous donne s'il n'étoit conforme à nôtre desir ; parce qu'encore qu'il fût le meilleur, néanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, & comme on dit, n'ayant pas nôtre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que nôtre foi est si endormie pour croire une éternité de biens & de maux, & que nous comprenons si peu cette infaillible certitude ou de récompense ou de supplices ? Il est bon, mes Filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison Dominicale, afin que si le Pere éternel vous l'accorde vous ne le refusiez pas : & vous devez toujours fort considérer si ce que vous lui demandez vous est utile, parce que s'il ne l'étoit pas, vous vous devriez bien garder de le desirer. Mais ne craignez point de demander continuellement à son adorable Majesté la lumière qui vous est nécessaire, puis que nous sommes aveugles, & avons un tel dégoût de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, & une mort non seulement redoutable, mais éternelle.

Or pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'établir en nous son Roiaume, nôtre Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, & que votre regne nous arrive.* Voiez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de nôtre Maître. C'est ici que je considère & qu'il importe de considérer ce que nous demandons en demandant ce Roiaume. Comme nôtre Sauveur connoît que dans nôtre extrême impuissance nous sommes incapables de sanctifier de louer, & de glorifier dignement ce nom adorable du Pere éternel, si la suprême Majesté ne nous en donne le moyen en nous donnant ici son Roiaume, il a voulu dans des demandes qu'il lui a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or pour vous faire entendre ce que c'est que nous demandons ; combien il nous importe de pressier pour l'obtenir ; & qu'il n'y a rien que nous ne devions nous
effor-

efforcer de faire pour contenter celui qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en êtes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considérations : Car nôtre bon Maître vous le permettra, pourvû que vous vous soumettiez entierement à la creance de l'Eglise, ainsi que je le fais toujours, & que pour cette raison je ne vous donnerai point ceci à lire qu'après qu'il aura été vû par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc, que le grand bonheur entre tant d'autres dont on jouït dans le Roiaume du Ciel, est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soi-même le repos & la gloire, on y est dans la joie de voir tous les autres comblez de joie, dans une paix perpetuelle de voir que tous loïent, benissent, & sanctifient le nom de Dieu : de voir que tous l'aiment, & de ce que personne ne l'offense. Ainsi les ames ne sont occupées que de son amour, & ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connoissent parfaitement. Que si nous le connoissions mieux ici-bas que nous ne le connoissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons ; & l'aimerions de la sorte que je viens de dire, quoi que non pas en un si haut degré de perfection, ni si constamment.



Ne vous semble-t-il point, mes Sœurs, que je veuille le dire que pour faire cette demande & pour bien prier vocalement nous devrions être des Anges ? Certes nôtre divin Maître le voudroit, puis qu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, & qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles. Car pourquoi seroit-il impossible que même dans l'exil de cette vie une ame pût avec l'assistance de Dieu arriver jusques à ce point quoi que ce ne puisse être si parfaitement que lors qu'elle sera délivrée de la prison de ce corps, parce que nous voguons encore sur la mer du monde, & n'avons pas achevé nôtre voiage ? Mais il y a des intervalles dans lesquels les ames étant

De l'occasion
de
Quiétude.

lassées de marcher nôtre Seigneur met leurs puissances dans un calme & dans une quietude où il leur fait comprendre clairement, & goûter comme par avance ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participans de son Roiaume eternal, & à ceux à qui il le donne dès cette vie en la maniere qu'on le voit dans la priere qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'esperance qu'ils ont d'être un jour eternellement rassasiés de ce qu'ils ne goûtent ici-bas que durant quelques momens.

Que si je n'apprehendois de vous donner sujet de croire que je veux vous parler ici de la contemplation, cette demande me fourniroit une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation, que ceux qui y sont habitez nomment oraison de quietude. Mais comme j'ai entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imaginerez peut-être que je ne dois pas ici les joindre ensemble, quoi que je n'en demeure pas d'accord, parce que je sçai le contraire. Car je connois plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale telle que je vous l'ai représentée, à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle sorte cela se fait. Et c'est pour cette raison, mes Filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale.

Je sçai une personne qui n'ayant jamais pû faire d'autre oraison que la vocale, possédoit toutes les autres : & quand elle vouloit prier d'une autre maniere, son esprit s'égaroit de telle sorte qu'elle ne se pouvoit souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisoit. Elle recitoit quelques *Pater*, en l'honneur du sang que nôtre Seigneur a répandu dans les divers mysteres de sa Passion : & elle s'y occupoit de telle sorte qu'elle y passoit quelquefois deux ou trois heures. Elle me vint trouver un jour fort affligée de ce que ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation, elle se trou-

Pouvoit reduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles elles étoient: & je trouvai qu'en disant continuellement le *Pater*, elle entroit dans une si haute contemplation que nôtre Seigneur l'élevoit jusques à l'union divine, & ses actions le faisoient bien voir: car elle vivoit fort saintement. Ainsi je louai nôtre Seigneur, & portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant tres-veritable, ne croiez pas, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, que vous ne puissiez vous-mêmes le devenir, pourveu que vous recitiez vos oraisons vocales avec l'attention & la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXI.

De l'oraison de quietude qui est la pure contemplation.

Avis sur ce sujet. Difference qui se trouve entre cette oraison & l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique. Puis revient à l'oraison de quietude.

JE veux donc, mes Filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de quietude selon ce que j'en ai entendu parler, & que nôtre Seigneur me l'a fait comprendre afin peut-être que je vous en instruisse. C'est à mon avis dans cette oraison qu'il commence à nous faire connaître que nos demandes lui sont agreables, & qu'il veut dès ici-bas nous faire entrer dans la possession de son Roiaume, afin que nous le louions, que nous le sanctifions, & que nous travaillions de tout nôtre pouvoir à faire que les autres le louent & le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne sçaurions par nous-mêmes l'acquérir quelque soin que nous y apportions. Car c'est mettre nôtre ame dans la paix & dans la calme, ou pour mieux dire, c'est sentir que nôtre Seigneur l'y met par sa divine presence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultez & ses puissances, comme nous voions dans l'Evangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Simeon le juste.

De l'oraison de quietude, qui est la pure contemplation.

Lorsque l'ame est en cet état elle comprend par une

maniere fort differente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, qu'elle est déjà proche de son Dieu, & que pour peu qu'elle s'en approche davantage elle deviendra par le moien de l'union une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela, ni avec les yeux du corps, ni avec les yeux de l'ame, non plus que Saint Simeon ne voioit le divin *JESUS* que sous les apparences d'un simple enfant, & qu'à en juger par la maniere dont il étoit couvert & enveloppé, & par le petit nombre de personnes qui le suivoient, il n'eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du Pere éternel. Mais de même que cet adorable Enfant lui fit connoître qui il étoit, l'ame connoît avec qui elle est, quoi qu'elle ne pas si clairement, puis qu'elle ne comprend point encore de quelle sorte elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce Roiaume : qu'elle y est proche de son Roi ; & qu'il a résolu de le lui donner : mais son respect est si grand qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme un évanouissement intérieur & extérieur tout ensemble, durant lequel le corps voudroit demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui étant presque arrivé où il veut aller se repose pour y arriver encore plutôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de plaisir, celui dont l'ame jouit n'est pas moindre. Sa joie de se voir proche de cette fontaine celeste est si grande, qu'avant même que d'en boire elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer : toutes ses puissances sont si satisfaites qu'elles ne voudroient jamais sortir de cette heureuse tranquillité ; & tout ce qui s'offre alors à elles ne peut que les importuner, parce qu'il leur semble qu'il les détourne de l'amour qu'elles ont pour Dieu. Car en cet état la seule volonté est captive, & là rien n'empêche ces deux autres puissances, l'entendement & la memoire de penser auprès de qui elles sont. Mais quant à elle, si elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'enten-

L'entendement voudroit ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ni la memoire s'occuper que de lui seul. Ils connoissent que c'est l'unique chose necessaire, & que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudroient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur feroit perdre la tranquillité dont ils jouissent ; & ainsi ils n'osent se remuer : à peine peuvent-ils parler, & une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si proches de leur Roi, qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront & seront entendus de lui. Ils voient qu'ils sont auprès de lui dans son palais, & connoissent qu'il commence à les mettre en possession de son Roiaume,

Se trouvant en cet état ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joie. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, & voudroient ne le voir jamais, ni en entendre parler ; mais voir & entendre seulement leur Dieu. Rien ne les peine ni ne leur paroît capable de les peiner. Et enfin tandis que ce plaisir dure, ces ames sont si plongées & si abîmées en Dieu qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à desirer : & diroient volontiers avec Saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois dans cette oraison de quietude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'experience. Mais ceux qui auront passé par là la comprendront bien, & n'auront pas peu de consolation de sçavoir quelle elle est. Pour moi je croi que Dieu joint même souvent une telle faveur à cette autre. Voici ce que c'est. Lors que cette quietude est grande & qu'elle dure long-temps, il me semble que si la volonté n'étoit attachée & comme liée, elle ne pourroit conserver la paix dont elle jouit, ainsi qu'elle la conserve lors que l'on se trouve durant un jour ou deux en cet état, sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voient clairement qu'elles ne sont pas occupées toutes entieres à ce qu'elles font ; mais que le principal leur manque, qui est la vo-

lonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, & laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps. Mais quant aux choses du monde, elles ne sont si incapables, qu'elles paroissent comme engourdies, & quelquefois toutes interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il lui plaît de l'accorder, parce que la vie active & contemplative se trouvent jointes, & que dans cet heureux temps nôtre Seigneur met tout en œuvre. Car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est à dire à la contemplation, sans sçavoir de quelle sorte elle s'y occupe : & l'entendement & la mémoire travaillent à leur ouvrage, c'est à dire à l'action, à l'imitation de Marthe, qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Magdelene.

Je sçai une personne que nôtre Seigneur mettoit souvent en cet état : & parce qu'elle ne comprenoit point comment cela se pouvoit faire, elle le demanda à un grand contemplatif. Il lui répondit qu'elle ne devoit point s'en étonner, & qu'il lui en arrivoit autant : ce qui me donne sujet de croire, que puis que l'ame est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quietude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté s'y trouve unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur. Et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que nôtre Seigneur par sa seule bonté a favorisé de cette grace, il me semble qu'il ne fera pas mal à propos que je leur donne quelque avis sur ce sujet.

Le premier est que lors qu'elles jouissent de cette consolation sans sçavoir de quelle sorte elle leur est arrivée, mais connoissant seulement qu'elles n'y ont rien ni contribué ni pû contribuer elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état : ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une rêverie. Car comme nous ne sçaurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de venir, nous ne sçaurions non plus ni nous procurer une si grande

grande faveur qu'est cette oraison, ni empêcher qu'elle ne se passe. C'est une chose entièrement surnaturelle ; nous n'y avons aucune part , & nous sommes si incapables de l'acquiescer par nos propres forces , que le moyen d'en jouir plus long-temps est de reconnoître qu'étant tres-indignes de la meriter nous ne sçaurions ni l'avancer ni la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de grandes. Et ces actions de graces ne consistent pas en la quantité de paroles , mais à imiter le Publicain en n'osant pas seulement lever les yeux vers le Ciel.

La retraite peut alors être fort utile pour laisser la place entierement libre à nôtre Seigneur, afin que sa souveraine Majesté dispose en la maniere qu'il lui plaira d'une creature qui est toute à lui. Et le plus qu'on doit faire alors est de proferer de temps en temps quelques paroles de tendresse, qui excitent nôtre amour ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, & que ce même souffle éteindroit si elle étoit allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit être doux pour empêcher que la quantité de paroles que fourniroit l'entendement n'occupe la volonté.

Voici un second avis, mes Filles, que je vous prie de bien remarquer ; c'est que durant cette oraison de quietude vous vous trouverez souvent en état de ne pouvoir vous servir ni de l'entendement ni de la memoire. Et il arrive qu'au même temps que la volonté est dans une tres-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble & si fort effarouché, que ne sçachant où il est & se croiant être dans une maison étrangere, il va comme d'un lieu en un autre pour en trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui ait l'esprit fait de la sorte. C'est donc à moi que je parle : & cela me tourmente si fort, que je voudrois quelquefois donner ma vie pour remedier à cette inconstance & variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arrête, & que comme étant dans sa maison, & s'y trouvant bien il accompagne la volonté. Que si la mémoire s'y joint encore, & qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert; c'est un bonheur inconcevable, & comme un triomphe qui remplit l'ame de contentement & de gloire: de même que dans le mariage quand le mari & la femme sont si parfaitement unis que l'un ne veut que ce que l'autre desire; au lieu que l'un des deux ne sçauroit être de mauvaise humeur sans que l'autre soit dans une souffrance perpétuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité & dans cette quietude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement ou de la pensée ou de l'imagination, car je ne sçai lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle feroit d'un fou & d'un insensé, parce qu'elle ne pourroit s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner & l'inquierer: d'où il arriveroit que non seulement elle ne tireroit pas par ce moien un plus grand profit de son oraison; mais que tous ses efforts ne serviroient qu'à lui faire perdre ce que Dieu lui auroit donné sans qu'elle y eût rien contribué.

Voici une comparaïson que nôtre Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui à mon avis explique cela fort clairement: c'est pourquoi je vous prie de la bien considérer. L'ame en cet état ressemble à un enfant qui tette encore, à qui sa Mere pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remuë seulement les lèvres. Car il arrive de même dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribué rien par son travail, parce que nôtre Seigneur veut que sans y avoir pensé elle connoisse qu'elle est avec lui; qu'elle se contente de sucer le lait dont il lui remplit la bouche; qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de sçavoir que c'est à lui à qui elle en est obligée; qu'elle se
réjouisse

réjouisse d'en jouir sans vouloir connoître ni en quelle manière elle en jouit, ni quelle est cette chose dont elle jouit, & qu'elle entre ainsi dans un heureux oubli de soi-même par la confiance que celui auprès duquel elle est si heureuse de se trouver, pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrêtoit à contester avec l'entendement pour le rendre malgré lui participant de son bonheur en le tirant par force après elle, il arriveroit de nécessité que ne pouvant avoir en même temps une forte attention à diverses choses, elle laisseroit répandre ce lait, & se trouveroit ainsi privée de cette divine nourriture.



Or il y a cette différence entre l'oraison de quietude & celle où l'ame est entierement unie à Dieu, qu'en cette dernière l'ame ne reçoit pas cette divine nourriture, comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac : mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-même sans sçavoir de quelle sorte nôtre Seigneur l'y a mise : au lieu que dans la première il semble que Dieu veut que l'ame travaille un peu, quoi qu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'apperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination : ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celui qui les a créées les suspend alors, & que le plaisir dont il les fait jouir est si grand qu'elles en sont toutes occupées, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela se fait.

Difference
de l'oraison
de quietude
& de celle
d'union.

Quand l'ame se trouve dans cette oraison d'union elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement également grand & tranquille : mais elle ne sçauroit dire proprement en quoi il consiste. Ce qu'elle sçait de certitude est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent ici-bas, & que la joie de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre n'en sçauroient produire un semblable. La raison selon ce que j'en puis juger,

juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'exterieur & comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celui-ci est dans l'interieur & dans le centre même de la volonté.



De l'oraison
de quiétude.

Lors donc qu'une ame est dans un état si sublime d'oraison, ce qui est, comme je l'ai dit, entierement surnaturel : s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, & demeurer dans son repos, puis qu'après qu'il aura couru de tous côtez elle le fera revenir à elle, comme en étant la maîtresse & l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que si elle vouloit l'arrêter par force, elle-même se priveroit de la force que lui donne cette divine nourriture ; & ainsi tous deux y perdroient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la même chose arrive ici, & ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres je ne m'étonne pas que ceci leur paroisse obscur, & qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en aient d'experience je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, & qu'ils rendront grâces à nôtre Seigneur de la lumière qu'il lui a plu de me donner pour le leur faire connoître. Pour conclusion j'estime que lors que l'ame est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée & si parfaite, elle a sujet de croire que le Pere eternal lui a accordé sa demande en lui donnant ici bas son Roiaume.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons ! ô heureuse maniere de demander ! Cela me fait desirer, mes Sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes celestes du *Pater noster*, & les autres oraisons vocales. Car après

que

que Dieu nous aura fait cette faveur nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lors que le Createur de toutes choses entre dans une ame il en bannit l'amour de toutes les creatures. Je ne prétens pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entierement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde. Mais je souhaite qu'ils reconnoissent au moins ce qui leur manque pour l'être, qu'ils s'humilient, & qu'ils s'efforcent d'en venir là, puis qu'autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une ame ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, & qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son Roiaume elle tourne encore ses pensées & ses affections vers la terre, non seulement il ne lui déclarera point les secrets & ne lui montrera point les merveilles de ce Roiaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur; & quand il la lui accordera ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe. Je croi voir toutefois, & pense sçavoir que cela se passe de la sorte: & c'est à mon avis pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur; & qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la confideroit déjà comme étant à lui, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment veritablement, afin de leur faire de plus grandes graces qu'il n'en avoit accordé à celles-ci, quoi qu'il ne retire pas entierement tout ce qu'il leur avoit donné, pourveu qu'elles vivent toujours en pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ai été, dont nôtre Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connoître la vanité de toutes les choses du monde, & enfin leur donne son

Roiau.

Roiaume en les mettant dans cette oraison de quietude, lesquelles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la haste, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont resolu de reciter chaque jour, qu'encore que nôtre Seigneur, comme je viens de le dire, mette son Roiaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir; mais s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devroient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes Filles, ne vous conduisez pas de la sorte: mais veillez sur vous lors qu'il lui plaira de vous accorder une telle grace. Considérez que ce seroit perdre par vôtre faute un très-grand tresor, & que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois, & comme en courant sans entendre ce que vous dites. Celui à qui vous adressez vos demandes est proche de vous: il ne manquera pas de vous écouter; & vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous louerez & que vous sanctifierez veritablement son nom, parce qu'étant alors dans sa familiarité, & comme l'un de ses domestiques, vous le louerez & le glorifierez avec plus d'affection & d'ardeur: & aiant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connoître toujours de plus en plus. Cet avis est si important que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considerer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du Pater: Votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. La Sainte reparle sur ce sujet de la contemplation parfaite qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi Ravissement.

Sur ces
paroles
du Pa-
ter: *Votre
volonté
soit faite
&c.*

APRE's que nôtre bon Maître a demandé pour nous à son Pere, & nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous

nous ſçaurions deſirer en cette vie : & après nous avoir honorez d'une ſi extrême faveur que de nous tenir pour ſes freres : voions ce qu'il veut que nous donnions à ſon Pere : ce qu'il lui offre pour nous ; & ce qu'il demande de nous : puis qu'il eſt bien juſte que nous reconnoiſſions par quelques ſervices des bienfaits ſi extraordinaires.

O mon doux JESUS, qu'il eſt vrai que ce que vous offrez à vôtre Pere de nôtre part, auſſi bien que ce que vous lui demandez pour nous eſt grand, quoi que ſi nous conſiderons la choſe en elle-même elle n'eſt rien en comparaiſon de ce que nous devons à un ſi grand Roi. Mais il eſt certain, mon Dieu, que puis que vous nous avez donné vôtre Roiaume, vous ne nous laiſſez pas dénuéz de tout lors que nous donnons tout ce qui eſt en nôtre pouvoir en vous diſant auſſi-bien de cœur que de bouche : Que vôtre volonté ſoit faite en la terre comme au Ciel.

Pour nous donner moiſen, mon Sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous vousavez agi ſelon vôtre divine ſageſſe, en faiſant auparavant en nôtre nom la demande precedente : car ſans cela comment nous ſeroit-il poſſible de ſatisfaire à nôtre promeſſe ? Mais vôtre Pere eternal nous donnant ici-bas le Roiaume que vous lui demandez pour nous, nous pourrons tenir la parole que vous lui donnez en nôtre nom, puis qu'en convertiſſant la terre de mon cœur en un Ciel, il ne ſera pas impoſſible que ſa volonté ſ'y accompliſſe. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne vois pas de quelle forte cela ſe pourroit, veu que ce que je vous offre eſt ſi grand, & que la terre de mon cœur eſt ſi ſèche & ſi ſterile.

Je ne ſçauois penſer à ceci ſans avoir quelque envie de rire de certaines perſonnes qui ne peuvent ſe reſoudre à demander à Dieu de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. En quoi je n'entens point parler de ceux qui n'oſent par humilité lui faire cette priere à cauſe qu'ils ne croient pas avoir
aſſez

assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour lui capable de les porter à desirer de le lui témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils lui demandent. Mais je voudrois bien sçavoir de ceux qui n'osent lui faire cette priere, tant ils apprehendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent ? Que cela seroit mal, mes Filles. Car considérez qu'alors JESUS-CHRIST est nôtre Ambassadeur envers son Pere, puis qu'il a voulu se rendre entremetteur entre lui & nous, & que cette intercession lui coûtât si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir ce qu'il promettoit en nôtre nom ? Et ne vaudroit-il pas mieux ne le point promettre ?

Mais, mes Filles, voici encore une autre raison qui n'est pas moins forte. C'est que quoi que nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le Ciel & sur la terre. Suivez donc mon avis & me croiez, en faisant comme l'on dit d'ordinaire de nécessité vertu.

O mon Seigneur & mon Maître, quelle consolation pour moi de ce que vous n'avez pas voulu que l'accomplissement de vôtre sainte volonté dépendît d'une volonté aussi déréglée & aussi corrompue qu'est la mienne ? Car de quelle sorte en aurois-je usé ? Maintenant je vous donne de tout mon cœur ma volonté : Mais je n'ose dire que ce soit sans que mon intérêt s'y rencontre, puis que j'ai reconnu par tant de diverses expériences l'avantage que je reçois de la soumettre entièrement à la vôtre. O mes cheres Filles, que d'un côté le profit est grand lors que nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du Pater : & que de l'autre le dommage est grand lors que nous manquons de l'accomplir !

Aupa-

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux vous dire jusqu'où s'étend ce que vous offrez & ce que vous promettez à Dieu par ces paroles, afin qu'il ne vous reste plus de lieu de vous excuser en disant que vous avez été trompées, & que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines Religieuses qui se contentent de promettre, & qui n'accomplissant pas ce qu'elles promettent croient en être quittes en disant, qu'elles ne sçavoient pas bien ce qu'elles avoient promis. J'avouë que cela pourroit être, puis qu'autant qu'il est facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant quand il en faut venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir comme l'on doit cette promesse: car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi si elles ont crû qu'il n'y avoit point de difference entre l'un & l'autre, il paroît qu'elles n'entendoient pas ce qu'elles disoient. Faites-le donc comprendre, mes Sœurs, par de longues épreuves à celles qui feront profession dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il fuffise de promettre sans être obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos Supérieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connoissent notre foiblesse. Quelquefois même ils traitent les forts & les foibles d'une même sorte: Mais il n'en est pas ici de même; Car notre Seigneur connoissant ce que chacune de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou au moins vous en faire souvenir. Ne croiez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs & des honneurs, ni toutes ces autres choses qui font la félicité de la terre. Il vous aime trop, & estime trop le présent que vous lui faites pour vous en si mal récompenser. Mais il vous veut donner son Roiaume, & vous le donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle sorte il se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que sa volonté soit faite en la terre comme

me au Ciel ? demandez-le à son divin Fils : car il lui fit cette même priere dans le jardin : & comme il la lui faisoit de toute la plénitude de sa volonté, voiez s'il ne la lui accorda pas en permettant qu'il fût comblé de travaux, de persecutions, d'outrages & de douleurs jusqu'à perdre la vie en souffrant la mort sur une Croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes Filles, connoître quelle est sa volonté, qu'en voiant de quelle sorte il a traité celui qu'il aimoit le mieux ? Ce sont là les présents & les faveurs qu'il fait en ce monde : & il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime le plus il en donne plus : & à ceux qu'il aime moins, il en donne moins, réglant cela selon le courage qu'il connoît être en chacun de nous, & selon l'amour qu'il voit que nous lui portons. Il sçait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de lui : & que celui qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu. Car je tiens pour certain que nôtre amour étant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes ou de petites croix selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes Sœurs, si vous aimez Dieu véritablement, il faut que les assurances que vous lui en donnez soient véritables ; & non pas de simples paroles de civilité & de compliment. C'est pourquoi efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine Majesté que vous enduriez. Car si vous en usiez d'une autre sorte, ce seroit comme offrir un diamant, & en priant instamment de le recevoir le retirer lors qu'on avanceroit la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il se faut moquer de celui qui a tant été moqué pour l'amour de nous : & quand il n'y auroit que ces moqueries qu'il a souffertes, seroit-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles autant de fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est à dire tres-souvent ? Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, qui est nôtre volonté ; puis qu'il est certain que c'est lui-même qui nous l'a donnée afin que nous la lui donnions.

C'est

C'est beaucoup pour les personnes du monde que d'avoir un véritable desir d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à nous, mes Filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre & tenir, entre les paroles & les actions, puis que c'est en cela que nous témoignons que nous sommes véritablement Religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non seulement offert ce diamant, mais l'avoir même mis au doigt de celui à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce seroit être si avarés après avoir été si liberales, qu'il vaudroit mieux en quelque sorte que nous eussions été plus retenues à le donner, puis que tous mes avis dans ce livre, ne tendent qu'à ce seul point de nous abandonner entièrement à notre Createur; de n'avoir autre volonté que sa volonté, & de nous détacher des creatures: qui sont toutes choses dont vous sçavez assez quelle est l'importance.

J'ajouterais que ce qui porte notre divin Maître à se servir ici de ces paroles, c'est qu'il sçait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Pere, puis qu'en les accomplissant elles nous menent par un chemin tres-facile à la divine fontaine dont j'ai parlé, qui est la contemplation parfaite, & nous fait boire de cette eau vive qui en découle: ce que nous ne sçaurions jamais espérer si nous ne donnons entièrement à notre Seigneur notre volonté pour en disposer comme il lui plaira.

C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez désiré que je vous parlasse, & à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne contribuons rien. Nous n'y travaillons point: nous n'y agissons point: & toute autre chose ne pouvant que nous détourner & nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire: *Votre volonté soit faite: accomplissez-la en moi Seigneur selon votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des travaux, donnez-moi la force de les supporter, & je les attendrai avec confiance: Et si vous voulez que ce soit par des persecutions, par des maladies, par des affronts, & par les miseres*

seres que cause la pauvreté, me voici en votre présence, mon Dieu & mon Pere, & je ne tournerai point la tête en arriere. Car comment le pourrois-je, puis que votre divin Fils vous offrant ma volonté dans cette sainte priere où il vous offre celle de tous les hommes, il est bien juste que je tienné la parole qu'il vous a donnée en mon nom, pourvu que de votre côté vous me fassiez la grace de me donner ce Roiaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin mon Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté comme d'une chose qui est toute à vous.



De l'o-
raison
de Ra-
visse-
ment.

O mes Filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don ! Il est tel que pourvu que nous l'offrions de tout nôtre cœur, il peut faire que le Tres-haut s'unisse à nôtre bassesse, nous transforme en lui, & rende ainsi le Createur & la creature une même chose. Voiez donc je vous prie si vous serez bien recompensées ; & quelle est la bonté de ce divin Maître, qui sçachant par quel moien l'on peut se rendre agreable à son Pere, nous apprend ce que nous avons à faire pour lui plaire & pour gagner cette affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à lui rendre nos devoirs, & faisons connoître par nos actions que les assurances que nous en lui en donnons ne sont pas feintes ; plus il nous approche de lui & nous détache de toutes les choses de la terre & de nous-mêmes, afin de nous rendre capables de recevoir de grandes & de si cheres faveurs. Car cette preuve de l'amour que nous lui portons lui est si agreable, qu'il ne cesse point de nous recompenser en cette vie, & nous reduit à ne sçavoir plus que lui demander, sans que néanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi ne se contentant pas de nous avoir rendus une même chose avec lui en nous unissant à lui, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connoissons nôtre bonheur, de ce que nous voions, quoi qu'obscurément, quelles sont les felicitéz qu'il nous re-
serve

serve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentimens extérieurs s'évanouissent de telle sorte qu'il n'y a plus rien que lui seul qui nous occupe.

C'est-là ce que l'on appelle ravissement: & c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette ame, & de traiter si familièrement avec elle, que non seulement il lui rend sa volonté, mais il lui donne la sienne; & passe jusques à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant lui-même ce qu'elle desire, comme elle accomplit ce qu'il lui ordonne, & en le faisant d'une manière beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît, & parce que sa volonté est immuable.

Quand à la pauvre ame, quoi qu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut: Elle ne peut pas même vouloir, sans que Dieu lui donne cette volonté: Et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, & plus elle lui est redevable. Il arrive même souvent que voulant paier quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente & s'afflige de se voir sujette à tant d'engagemens, d'embarras & de liens que la prison de ce corps traîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puis qu'encore que nous faisons tout ce qui dépend de nous, comment seroit-il possible que nous pussions paier quelque chose de ce que nous lui devons? Car nous n'avons, comme je l'ai dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçu de lui: ainsi après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes; nous ne devons penser qu'à accomplir parfaitement ce que nous pouvons par sa grace, qui est de lui consacrer toute nôtre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarasser une ame qu'il a mise en cet état, & lui nuire plutôt que de lui servir.

Comprenez bien je vous prie, mes Sœurs, que je ne dis ceci que pour les ames que nôtre Seigneur a voulu unir à lui par une union & une contemplation parfaite. Car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose:

non pas une humilité acquise par l'entendement : mais une humilité précédante de la claire lumière de la vérité, qui nous donne en un moment cette connoissance de nôtre neant, & de grandeur infinie de Dieu que nôtre imagination ne pourroit avec beaucoup de travail acquérir en beaucoup de temps.

J'ajoute ici un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins & par vos efforts. Vous y travailleriez en vain ; & la devotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidiroit : N'employez donc pour ce sujet que la simplicité & l'humilité, qui peuvent seules vous y servir en disant : *Vôtre volonté soit faite.*

CHAPITRE XXXIII.

*Du besoin que nous avons que nôtre Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles :
Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

Sur ces
paroles :
*Donnez-
nous au-
jourd'hui
le pain,
&c.*

NÔTRE Seigneur, comme je l'ai dit, sachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en nôtre nom, parce que nôtre lâcheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de nôtre foiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Pere ce pain celeste, afin que l'ayant reçu nous ne manquions pas de lui donner nôtre volonté, parce qu'il scait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y résoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la lui donner qu'en ce point consiste tout nôtre bonheur. Car si on dit à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres & les empêcher de mourir de faim, il alleguera mille raisons pour interpreter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il n'en demeurera jamais d'accord. Et si l'on re-
présente

présente à un Religieux qui aime la liberté & la bonne chere, qu'il est obligé de donner un bon exemple puis que ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite ; mais qu'il le lui a promis & l'a juré, & que la volonté de Dieu est qu'il observe sa regle, laquelle il transgresseroit en donnant du scandale quoi qu'il ne la violât pas entierement ; joint qu'ayant fait vœu de pauvreté il doit sincerement la pratiquer, puis qu'il est sans doute que Dieu demande cela de lui : non seulement ce Religieux ne changera pas ; mais à peine s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le desir. Que seroit-ce donc si notre Seigneur ne nous en avoit pas lui-même montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son Pere ? Certes il y en auroit tres-peu qui accomplissent cette parole qu'il lui a dite pour nous : *Votre volonté soit faite.* Mais connoissant notre besoin, son extrême amour lui fit faire en son nom & au nom de tous ses freres cette demande à son Pere : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

Au nom de Dieu, mes Sœurs, considerons attentivement ce que notre saint & bon Maître demande par ces paroles, puis qu'il ne nous importe pas moins que de la vie de notre âme de ne les dire pas en courant, & de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons esperer de recevoir, si nous le donnons de tout notre cœur. Il me semble maintenant, autant que je le puis comprendre, que JESUS-CHRIST connoissant ce qu'il donnoit en notre nom, combien il nous importe de le donner ; & la peine que nous avons à nous y resoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses & passageres fait que nous avons si peu d'amour pour lui, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'étoit une faveur si extraordinaire & si importante, il voulut que ce fût son Pere qui nous l'accordât. Car bien qu'ils ne soient tous deux

qu'une même chose, & que n'ayant qu'une même volonté il ne put douter que son Pere n'agreât & ne ratifiât dans le Ciel tout ce qu'il feroit sur la terre : néanmoins son humilité entant qu'homme fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusques à lui demander la permission de se donner à nous, quoi qu'il sçût qu'il l'aimoit tant qu'il prenoit en lui ses délices. Il n'ignoroit pas qu'en lui faisant cette demande il lui demandoit plus qu'il n'avoit fait en toutes les autres, parce qu'il sçavoit que les hommes non seulement lui feroient souffrir la mort ; mais que cette mort seroit accompagnée de mille affronts & de mille outrages.

O mon Seigneur & mon Maître, quel autre Pere nous aiant donné son fils, & un tel fils, pourroit après avoir vû que nous l'aurions si maltraité, se résoudre à consentir qu'il demeure encore parmi nous pour y recevoir de nouveaux mépris & de nouvelles indignitez ? Certes, mon Sauveur, le vôtre seul en étoit capable : & ainsi il paroît que vous sçaviez bien à qui vous faisiez cette demande. O mon Dieu, mon Dieu, quel est cet excès de l'amour du Fils : & quel est cet excès de l'amour du Pere ?

Je ne m'étonne pas tant néanmoins de ce que fait JESUS-CHRIST nôtre cher Maître, puis qu'étant aussi fidelle qu'il est, & aiant dit à son Pere : *Que votre volonté soit faite*, il n'avoit garde de manquer à l'accomplir. Je sçai qu'étant tout parfait il est exempt de nos défauts ; & que connoissant qu'il accomplissoit cette volonté en nous aimant autant que lui-même, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plénitude, quoi qu'il lui en dût coûter la vie.

Mais quant à vous, ô Pere éternel, comment est-il possible que vous y aiez consenti ? Comment est-il possible qu'après avoir permis une fois que votre Fils fût exposé à la fureur de ces ames barbares & dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'après avoir vû de quelle sorte ces misérables l'ont traité vous permettiez qu'il reçoive à tous momens des injures

injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les heretiques lui font aujourd'hui dans ce tres-saint & tres-auguste Sacrement ? Ne voiez-vous pas de quelle sorte ces sacrileges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irreverences & tous les outrages qu'ils lui font ? Grand Dieu, comment écoutez-vous donc cette demande de vôtre Fils, & comment pouvez-vous la lui accorder ? Ne vous arrêtez pas à ce que lui inspire la violence de son amour, puis que dans le dessein qu'il a d'accomplir vôtre volonté & de nous procurer une faveur si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages & mille injures. C'est à vous, mon Createur, d'y prendre garde. Car quant à lui il ferme les yeux à tout, pour pouvoir être nôtre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui regarde ses intérêts, & n'ouvre la bouche qu'en nôtre faveur. Ne se trouvera-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour cet innocent Agneau que l'on ne sçauroit assez aimer ? Je remarque qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il repete les mêmes parotes. Car après vous avoir prié de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : Donnez-le nous aujourd'hui, Seigneur, qui est comme s'il disoit, qu'après nous l'avoir donné une fois vous continuiez durant chaque jour à nous le donner jusques à la fin du monde.

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrissè le cœur, mes Filles, & redouble vôtre amour pour vôtre divin Epoux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave ? & ne voiez-vous pas au contraire que la bonté de J E S U S est telle qu'il semble qu'il se glorifie de l'être ?

O Pere eternal, qui peut concevoir quel est le merite d'une si profonde humilité, & quel tresor peut être assez grand pour acheter vôtre divin Fils ? Quant à ce qui est de le vendre, nous n'en ignorons pas le prix, puis qu'il a été vendu pour trente deniers. Mais pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir quelque prix qui soit assez grand ? Comme participant de nôtre nature il té-

moigne en cette occasion qu'il ne met nulle difference entre lui & nous : & comme maitre de sa volonte il vous represente , que puis qu'il peut faire ce qu'il veut , il peut se donner à nous. C'est pourquoi il vous demande & nous permet de vous demander avec lui notre pain , qui n'est autre que lui-même , pour témoigner par là qu'il nous considere comme n'étant qu'une même chose avec lui , afin que joignant ainsi chaque jour son oraison à notre oraison , la nôtre obtienne de vous les demandes que nous vous ferons.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'explication de ces paroles du Pater : Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour. Des effets que la sainte Eucharistie qui est le veritable pain des ames , opere en ceux qui la reçoivent dignement.

Sur ces
mêmes
paroles :
du Pater
Donnez-
nous au-
jourd'hui
le pain, &
&c.

OR d'autant que ces mots de chaque jour dont JESUS-CHRIST se sert dans cette demande qu'il fait à son Pere , montrent ce me semble qu'il la lui fait pour toujours , j'ai consideré en moi-même, d'où vient qu'après les avoir dits il ajoute en parlant de ce pain : *Donnez-le nous aujourd'hui*, & je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit. Que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise je n'aurai point de peine à en demeurer d'accord , puis que c'en est toujours une assez grande de me mesler de dire mes sentimens sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connoître que nous ne le possederons pas seulement en la terre , mais que nous le possederons aussi dans le Ciel , si nous sçavons profiter du bonheur d'être ici-bas en sa compagnie , puis qu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir , nous aider & nous animer , afin comme je l'ai dit , que la volonte de son Pere s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'hui* , montre à mon avis la dureté du monde , qui à parler veritablement ne doit être con-

considérée que comme un seul jour principalement pour ces malheureux qui se damnent, puis qu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des tenebres éternelles. Or ce n'est pas la faute de nôtre Seigneur s'ils se laissent vaincre. Car il les encourage sans cesse jusques à la fin du combat, sans qu'ils puissent ni s'excuser ni se plaindre du Pere éternel de leur avoir ravi ce pain celeste lors qu'ils en avoient le plus de besoin. C'est ce qui fait dire par JESUS-CHRIST à son Pere, que puis qu'il ne doit être avec les hommes que durant un jour, il le prie de lui permettre de le passer avec ceux qui sont à lui, quoi que cela l'expose au mépris & aux irreverences des méchans; & que puis qu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne lui peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis, & la peine de ses ennemis. Ainsi il ne lui demande ici ce pain sacré que pour un jour, parce que nous l'ayant une fois donné il nous l'a donné pour toujours.

Le Pere éternel, comme je l'ai dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous scaurions desirer se trouve, sans que nôtre ame puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule faute, puis que quelque goût & quelque consolation qu'elle cherche dans ce tres-saint Sacrement elle l'y trouvera sans doute, & qu'il n'y aura plus ni peines ni persecutions qu'il ne lui soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son Sauveur a souffertes.

Joignez, mes Filles, vos prieres à celles que vôtre saint Epoux fait à son Pere, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, & que vous ne soiez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans lui. Représentez-lui que c'est bien assez que pour temperer vôtre joie il veuille demeurer caché sous les accidens du pain & du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les ames

qui n'aimant que lui dans le monde ne peuvent trouver qu'en lui seul leur consolation. Mais priez-le sur tout qu'il ne vous abandonne jamais, & vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain materiel & terrêtre, vous étant abandonnées sincèrement & sans reserve ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entens durant l'oraison puis que vous y êtes occupées à des choses plus importantes, & qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner de quoi vivre. Mais alors même ce doit être sans vous en trop soucier, & sans y attacher jamais vos pensées. Car quoi que ce soit bien fait de vous procurer par vôtre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, & il faut que l'ame se repose. Laissez ce soin à vôtre divin Epoux : il veille sans cesse sur vos besoins ; & vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous mêmes, en ne vous abandonnant pas comme vous l'avez promis à la volonté de Dieu. Certes, mes Filles, si je tombois maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierois point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir & de soutenir ma vie ; mais je le prierois plutôt de me laisser mourir de faim. Car pour quoi vouloir prolonger nôtre vie si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jours vers une mort éternelle ? Assurez-vous donc que si vous vous donnez véritablement à Dieu comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous êtes à son égard comme un serviteur qui s'engageant à servir un maître se resout de le contenter en tout : & il est à vôtre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur tandis qu'il demeure à son service : toutefois avec cette difference, que l'obligation de ce maître cesse lors qu'il devient si pauvre qu'il n'a pas de quoi se nourrir & nourrir son serviteur :

Au

Au lieu qu'ici cela ne peut jamais arriver, puis qu'en prenant Dieu pour vôtre maître vous avez un maître qui est infiniment riche. Or quelle apparence y auroit-il qu'un serviteur demandât tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puis qu'il sçait qu'étant obligé de la lui donner il n'a garde d'y manquer? Son maître ne pourroit-il pas avec raison lui dire, que si au lieu de s'occuper à le contenter & à le servir il emploioit tout son soin en une chose aussi superflüe que de lui demander de quoi vivre, il ne lui seroit pas possible de se bien acquitter de son devoir? Ainsi, mes Sœurs, demande qui voudra ce pain terrestre. Mais quant à nous prions le Pere eternel de nous rendre dignes de lui demander nôtre pain celeste. Demandons-lui, que puis que les yeux de nôtre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de nôtre ame, & lui fasse connoître qu'il est la nourriture qui soutient la vie, & la nourriture de toutes la plus délicieuse.



Mais doutez-vous, mes Sœurs, que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi nôtre corps? Non seulement elle le nourrit, mais elle sert de remede à ses maladies. Je sçai que cela est veritable. Car je connois une personne sujette à de grandes infirmités, qui étant souvent travaillée de douleurs pressantes, lors qu'elle alloit à la sainte Table s'en trouvoit si entierement délivrée après avoir communiqué, qu'il sembloit qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivoit d'ordinaire: & ces maux n'étoient point des maux cachez mais fort évidens, & qui à mon avis ne se pouvoient feindre. Or parce que les merveilles que ce pain sacré opere en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connües, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pû ignorer, & que je sçai être fort veritables. Nôtre Seigneur lui avoit donné une foi si vive, que lors qu'elle entendoit dire à quelqu'un qu'il auroit souhaité d'être venu au monde dans le temps

Des effets de l'Eucharistie, qui est le pain des ames,

que JESUS-CHRIST nôtre Sauveur & tout nôtre bien conversoit avec les hommes, elle en rioit en elle-même, parce que croiant jouir aussi veritablement de sa presence dans la tres-sainte Eucharistie qu'elle auroit pû faire alors, elle ne comprenoit pas qu'on pût desirer davantage.

Je sçai aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoi quelle ne fût pas fort parfaite, elle croioit aussi certainement lors qu'elle communioit que nôtre Seigneur entroit chez-elle, comme si elle l'eût vû de ses propres yeux, & s'efforçoit d'exciter sa foi, afin qu'étant tres-persuadée que ce Roi de gloire venoit dans son ame, quoi qu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle se desoccupât de toutes les choses exterieures autant qu'il lui étoit possible pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchoit de recueillir en elle-même tous ses sens pour leur faire connoître en quelque sorte le bien qu'elle possédoit, ou pour mieux dire afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connoître. Ainsi elle se consideroit comme étant aux pieds de JESUS-CHRIST, où elle pleuroit avec la Magdelene de même que si elle l'eût vû des yeux du corps dans la maison du Pharisien : & quoi qu'elle ne sentit pas une grande devotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle étoit tres-heureuse d'être là, elle s'y entretenoit avec son Epoux. Car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler & renoncer à la lumiere de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple representation de nôtre pensée, comme quand nous considerons nôtre Seigneur en la croix & en d'autres misteres de sa passion où nous nous representons ce qui s'est passé ; mais c'est une chose presente, & une verité indubitable, qui fait que nous n'avons point besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher JESUS-CHRIST, puis que nous sçavons qu'il demeure en nous jusques à ce que les accidens du pain soient consumez par la chaleur naturelle. Ne ferions-nous donc pas bien imprudentes, si nous perdions par
nôtre

notre negligence une occasion si favorable de nous approcher de lui ?

Que si lors qu'il étoit dans le monde le seul attouchement de ses habits guerissoit les maladies, pouvons-nous douter que pourvu que nous aions une foi vive il fera des miracles en notre faveur lors qu'il sera au milieu de nous, & qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes ? Cette suprême Majesté est trop libérale pour ne paier pas ses hôtes libéralement quand ils le reçoivent avec l'honneur & le respect qui lui est dû. Si vous avez peine, mes Filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devions désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il étoit autrefois sur la terre revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le Ciel tout resplendissant de gloire. Car qui seroit celle de nous qui dans une aussi grande foiblesse qu'est la nôtre seroit capable de soutenir ses regards : & comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge & qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle ? Une pecheresse telle que je suis envisageant une si grande Majesté auroit-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensée ? Mais sous les accidens du pain il se rabaisse & fait que j'ose traiter avec lui. De même que quand un Roi se déguise il semble que nous aions droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie & de respect qu'auparavant, & qu'il soit obligé de le souffrir puis qu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oseroit avec tant d'indignité, de tiédeur & de défauts s'approcher de JESUS-CHRIST ? O qu'il paroît bien que nous ne sçavons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, & que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne sçaurions le désirer ; ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connoît en devoir faire un bon usage. Car encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de

le voir, puis qu'il se montre à leur ame par de grands sentimens interieurs, & en d'autres manieres differentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes Filles, & pour vous enrichir de ses graces ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considererez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la pieté, & où votre divin Sauveur ait plus agreable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors, & de vous tenir près de lui : Et à moins que l'obeissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre ame demeure toute entiere en la presence de son Seigneur, parce qu'étant son veritable maître il ne manquera pas de l'instruire, quoi qu'il le fasse d'une maniere qu'elle même ne comprend pas. Mais si en détournant aussi-tôt vos pensées de lui, vous manquez au respect que vous devez à ce Roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais, mes Sœurs, combien ce temps d'après la sainte communion nous est favorable pour être instruites par notre Maître : pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles interieures ; pour baiser ses pieds sacrez en reconnoissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions ; & pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour lui demander en un autre temps la même chose nous nous presentons devant une de ses images, il me semble que lors que nous l'avons lui-même présent en nous, ce seroit une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en seroit une sans doute, si aiant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, & cette personne nous venant voir, nous la quitions sans lui rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais sçavez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, & que j'y prens un tres-grand plaisir ? c'est quand notre Seigneur s'éloigne de nous, & nous fait connoître son absence par les secheresses où il nous laisse,

se. Alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer ; que je désirerois de ne pouvoir jamais tourner les yeux sans le voir. Car sur quel objet plus saint & plus agreable pouvons-nous arrêter nôtre vûë que sur celui qui a tant d'amour pour nous, & qui est le principe & la source de tous les biens ? O que malheureux sont ces heretiques qui ont perdu par leur faute cette consolation & tant d'autres !

Puis donc qu'après avoir reçu la tres-sainte Eucharistie vous avez au dedans de vous JESUS-CHRIST même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'ame, afin de le regarder dans le milieu de vôtre cœur. Car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore, & je voudrois le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communie, & vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin Epoux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manieres connoître à vous à proportion du desir que vous aurez de le connoître : & ce desir pourra être tel qu'il se découvrira entierement à vôtre ame.

Mais si aussi-tôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner nôtre respect nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire ? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de nous obliger à le regarder, & qu'il se fasse en suite connoître à nous ? Non certes puis que lors qu'il se fit voir aux hommes à découvert & leur dit clairement qui il étoit, ils le traitèrent si mal, & un si petit nombre creut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sçachions que c'est lui-même qui est present dans cet adorable Sacrement. Mais il ne se découvre & il ne fait part de sa grandeur & de ses tresors qu'à ceux qu'il sçait le desirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses veritables amis. Ainsi celui-là l'importune en vain de se faire connoître à lui qui

n'est pas si heureux que d'être son ami, & de s'approcher de lui pour le recevoir après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes lors qu'elles vont à la sainte Table une fois l'année ont tant d'impatience d'avoir satisfait au commandement de l'Eglise, qu'ils chassent JESUS-CHRIST hors d'eux-mêmes aussi tôt qu'il y est entré; ou pour mieux dire, les affaires, les occupations, & les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte qu'il semble que nôtre Seigneur ne sortira jamais assez tôt à leur gré de la maison de leur ame.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continuë à parler de l'Oraison de recüeillement. Et puis adresse sa parole au Pere eternal.

De l'O-
raison
de re-
cûille-
ment.

QUOI qu'en traitant de l'Oraison de recüeillement j'aie déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu, je n'ai pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajoûter, mes Filles, que lors que vous entendrez la Messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recüeillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'ame, parce que nous preparant de la sorte à recevoir ses graces, il ne manque jamais de nous les donner & de se communiquer à nous en diverses manieres qui nous sont incomprehensibles. Car comme si durant l'hiver entrant dans une chambre où il y auroit un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous en tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empêcheroit pas que nous ne sentissions moins de froid que s'il n'y avoit point de feu. Il en arrive ainsi dans la maniere dont nous nous approchons de JESUS-CHRIST en la sainte commu-

communio. Mais avec cette difference, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur : au lieu que si l'ame est bien disposée, c'est à dire si elle a un veritable desir de perdre sa froideur, & de s'unir à JESUS-CHRIST comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, & qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprès de lui, elle se sentira toute échauffée durant plusieurs heures : & une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or il nous importe tant, mes Filles, d'entrer dans cette disposition que vous ne devez pas vous étonner si je le repete plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencemens cela ne vous réussisse pas ne vous en mettez point en peine. Car il se pourra faire que le demon sçachant quel est le dommage qu'il en recevroit, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de devotion à pratiquer d'autres exercices de pieté, & vous mettra dans un tel serrement de cœur que vous ne sçaurez de quel côté vous tourner. Mais gardez-vous bien si vous me croiez de discontinuer, puis que rien ne peut mieux faire connoître à notre Seigneur que vous l'aimez veritablement.

Souvenez-vous qu'il y a peu d'ames qui l'accompagnent, & qui le suivent dans les travaux; & que si nous en souffrons quelques-uns pour lui il nous en sçaura bien recompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connoisse que nous desirons de le voir ? Et puis qu'il n'y a rien qu'il ne souffre & qu'il ne veuille souffrir pour trouver une ame qui le recoive & le retienne chez elle avec joie, faites que ce soit la vôtre. Car s'il ne s'en trouvoit aucune qui se tint honorée de sa presence, son Pere eternal n'auroit-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurât avec nous ? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, & tant de bonté pour ceux qui le servent, que connoissant les sentimens de son cher Fils il ne veut pas l'empêcher d'accomplir
un

un ouvrage si digne de sa bonté, & dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

Dieu tout-puissant qui êtes dedans les cieux, il est sans doute que ne pouvant refuser à votre Fils une chose qui nous est si avantageuse vous lui accordez sa demande. Mais après qu'il a voulu avec tant d'affection vous parler pour nous, ne se trouvera-t-il point, comme je l'ai dit, quelques personnes qui veulent aussi vous parler pour lui ? Soions ces personnes, mes Filles : & quoi qu'étant si misérables ce seroit être bien hardies de l'entreprendre, ne laissons pas pour obeir à nôtre Sauveur qui nous commande de nous adresser à son Pere de lui demander que puis que son Fils n'a rien oublié de ce qu'il pouvoit faire pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans cet auguste sacrifice afin que nous puissions le lui offrir non pas une seule fois mais plusieurs, il empêche qu'il n'y soit plus traité si indignement, & qu'il arrête le cours d'un mal si étrange, en faisant cesser les crimes de ces malheureux heretiques qui abattent les Eglises où cette adorable Hostie repose, massacrent les Prêtres, & abolissent les Sacremens. S'est-il jamais, mon Dieu, rien vu de semblable ? Faites donc finir le monde, ou remediez à ces sacrileges. Il n'y a point de cœur qui les puisse supporter, non pas même le nôtre, quelque mauvaises & quelque imparfaites que nous soions. Je vous conjure donc, ô Pere éternel, de ne point souffrir ces desordres. Arrêtez ce feu qui croît toujours puis que si vous le voulez vous le pouvez. Considérez que votre divin Fils est encore au monde, & qu'il est bien juste que le respect qu'on lui doit fasse cesser des actions si abominables. Car comment son incomparable pureté peut-elle souffrir qu'on les commette dans l'Eglise, qui est la maison toute pure & toute sainte qu'il a choisie pour sa demeure ? Que si vous ne voulez, ô mon Dieu, faire cela pour l'amour de nous qui ne le meritons pas, faites-le pour l'amour de lui. Car nous n'oserions vous supplier qu'il cesse d'être avec nous, puis
qu'il

qu'il a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout ce jour, c'est à dire durant toute la durée du monde, sans quoi que seroit-ce de nous ? Tout ne periroit-il pas, puis que ce précieux gage est la seule chose qui soit capable de vous appaiser ? Remediez donc Seigneur à un si grand mal. Il ne peut être arrêté que par un puissant remede : & ce remede ne peut venir que de vous, Seigneur, qui ne manquez jamais de reconnoître ce que l'on fait pour l'amour de vous. Que je serois heureuse si je vous avois rendu tant de services qu'ayant quelque droit de vous importuner, je pûsse vous demander pour récompense une si grande faveur ! Mais hélas ! je suis bien éloignée d'être en cet état, puis que ce sont peut-être mes pechez qui vous ayant irrité on attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc faire, mon Createur, sinon de vous presenter ce tres-sacré pain : vous le donner après l'avoir reçu de vous ; & vous conjurer par les merites de vôtre Fils de m'accorder cette grace qu'il a meritée en tant de manieres ? Ne differez pas d'avantage, ô Dieu tout-puissant, à calmer cette tempête : ne souffrez pas que le vaisseau de vôtre Eglise soit toujours agité de tant d'orages ; & sauvez-nous ; car nous perissons.

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater : Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monasteres.

NOTRE divin Maître voiant que cette viande ce-
 leste nous rend toutes choses si faciles, que pour-
 veu que nos pechez n'y apportent point d'obstacle nous
 pouvons executer ce que nous avons dit à son Pere que
 sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoûte : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.* *Sur ces paroles du Pater : Et pardonnez-nous nos offenses.*
 Sur ces paroles du Pater : Et pardonnez-nous nos offenses, je vous prie, mes

Sœurs,

Sœurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons; afin de nous faire entendre que celui qui vient de demander au Pere eternel un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son Fils, & qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auroient pû commettre contre lui. C'est pourquoi il dit : *comme nous pardonnons*, pour faire voir que celui qui a une fois proferé cette parole : *que vôtre volonté soit faite*, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a receuës; ou au moins en avoir fait une ferme resolution dans son cœur.

Considérez comme les Saints se réjouissoient de souffrir des persecutions & des injures, parce qu'elles leur donnoient moien d'offrir quelque chose à Dieu en même temps qu'ils lui-demandoient tant de choses. Mais que fera une pauvre pecheresse telle que je suis, ayant eu si peu de sujets de pardonner, & ayant tant de besoin qu'on lui pardonne? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, & qui ne comprennent pas de quelle conséquence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en vôtre nom d'y faire une reflexion serieuse, & de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affrons, puis qu'en verité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfans font avec de la paille.

O mon Dieu, mon Dieu, si nous scävions bien ce que c'est que le point d'honneur, & en quoi en consiste la perte! Je ne parle pas à vous, mes Sœurs, en disant ceci, puis que vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette verité : Mais je parle à moi-même du temps que je faisois cas de l'honneur sans scävoir ce que c'étoit, & que je me laissois ainsi emporter au torrent de la coûtume. Helas! quelles étoient les choses qui me donnoient alors de la peine? Que j'en ai de honte maintenant; quoi que je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtoient le plus à ces points d'honneur. Il paroît bien que je ne considérois pas quel est l'honneur veritable, puis que je ne tenois compte de
l'hon-

L'honneur qui étant avantageux à nôtre ame merite seul d'être recherché. O que celui qui disoit que l'honneur & le profit ne se rencontrent point ensemble avoit grande raison de parler ainsi ! Car bien que peut-être il ne l'entendît pas de la sorte qu'il se doit entendre, il est vrai néanmoins au pied de la lettre, que ce qui est utile à nôtre ame ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siecle. *Beni soiez-vous, mon Seigneur, de nous en avoir retirées ; & faites-nous s'il vous plaît la grace d'en être toujours aussi éloignées que nous le sommes maintenant.* Car Dieu nous garde de ces monasteres où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais confidez, mes Sœurs, que le demon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soions, puis que même dans les monasteres il invente des points d'honneur, & y établit des loix selon lesquelles on monte ou on descend par les differens degrez des charges ainsi que les gens du monde, & où l'on met son honneur dans des choses si basses & si frivoles que je n'y sçaurois penser sans étonnement. Que les sçavans se conduisent si bon leur semble selon les regles établies entre eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la Theologie croiroit sans doute se rabaisler en montrant la Philosophie, parce que ce point d'honneur veut que l'on monte, & non pas que l'on descende. Et quand même on lui ordonneroit de le faire par obeïssance, il ne laisseroit pas d'estimer qu'on lui feroit tort, & ne seroit pas seul de cet avis : D'autres soutiendroient aussi que ce seroit lui faire injure : En quoi le demon se joignant à eux, il leur inspireroit des raisons pour montrer que cela est fondé dans la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les Religieuses, celle qui a été Prieure ne doit plus à ce que l'on prétend être employée à des offices moins considerables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne ; car on est exact à se sou-

venir

venir de toutes ces choses : & on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire sous prétexte que nos Constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer ? Je sçai que nos Constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder l'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant l'égard qu'on doit avoir à celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre & bien réglé. Mais devons-nous être plus soigneuses & plus exactes à observer nos Constitutions en ce qui regarde nôtre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement ? Ne mettons donc pas je vous prie nôtre perfection à les observer en ceci. C'est aux autres à y prendre garde, & non pas à nous : mais le mal est que quoi qu'on ne monte pas au Ciel par ce chemin, nôtre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble & nôtre maître & nôtre modèle ? Oui sans doute. Or en quoi donc, mon divin Maître, avez-vous établi vôtre honneur ? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusques à la mort ? Non certes : mais au contraire cet abaissement a été la cause & la source de l'honneur de tous les hommes. Helas ! mes Filles, je vous demande au nom de Dieu de considérer que si nous prenons ce chemin nous n'arriverons jamais où nous prétendons d'aller, puis que nous nous égarerons dès l'entrée : & je prie de tout mon cœur nôtre Seigneur que nulle ame ne se perde par ce détestable point d'honneur sans sçavoir en quoi il consiste. Quoi ! pour avoir pardonné des choses qui n'étoient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, & nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné ? Portez la lumière, Seigneur, dans les tenebres de nôtre ignorance : faites-nous connoître que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; que nous nous présentons à vous les mains

maines vuides, & pardonnez-nous nos fautes par vôtre bonté & par vôtre miséricorde.

Il faut que JESUS-CHRIST ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les unes aux autres, puis que pour obliger son Pere à nous pardonner il auroit pû lui représenter d'autres considérations que celle là. Il auroit pû lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons de fort grandes penitences : ou parce que nous prions beaucoup : ou parce que nous jeûnons tres-exactement : ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous : ou parce que nous vous aimons de tout nôtre cœur : ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour vôtre service, & d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire, parce que nous pardonnons. Dont la raison est peut-être, que sçachant combien nous sommes attachez à ce miserable honneur, & qu'il n'y a rien à quoi nous aions plus de peine à nous refoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de nôtre part à Dieu son Pere qui lui soit plus agreable.

Prenez donc garde, mes Sœurs, que ces paroles, *nous pardonnons*, font voir, ainsi que je l'ai dit, que nôtre Seigneur parle comme d'une chose déjà faite; & remarquez bien aussi que lors que dans quelque une des occasions dont j'ai parlé, une ame au sortir de cette oraison qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme resolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne faussement le nom d'injures, mais de veritables injures, quelque grandes qu'elles puissent être; elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une ame que Dieu a élevée jusques à lui par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme étant au dessous d'elle, se soucie aussi peu d'être estimée que mesestimée: ou pour mieux dire, l'honneur lui cause plus de peine que le deshonneur; & elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie. Car comme Dieu l'a fait entrer dès ici-bas dans une veritable possession

de

de son Roiaume, elle ne cherche aucune fatisfaction dans le monde, parce que connoissant par sa propre experience l'avantage que ce lui est de souffrir pour lui, elle sçait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir regner avec plus de gloire : Et il n'arrive gueres que Dieu fasse des graces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joie de grands travaux pour l'amour de lui. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que nôtre Seigneur veut qu'ils soient proportionnez aux graces dont il les favorise.

Sçachez donc, mes Filles, que comme ces ames ont une parfaite connoissance du neant du monde, elles ne s'arrêtent gueres dans ce qu'elles sçavent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plutôt à le sentir, que la raison vient à leur secours, & dissipe leur peine par la joie de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de lui en un jour plus de graces & de faveurs qu'elles n'auroient pû en esperer en dix ans par les travaux qu'elles auroient soufferts par leur propre choix.

Je sçai que cela est fort ordinaire : car j'ai communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or & les pierreries, parce qu'ils sçavent que c'est le vrai moien de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoi que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien aises que l'on sçache leurs pechez, & prennent même plaisir à les dire quand elles voient que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont tres-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce Roiaume qui est eternal. Que si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lors que cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette consideration elles ont peines à souffrir qu'on les estime davan-
tage

tage qu'elles ne pensent le devoir être : & elles prennent même plaisir à desabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudroient. Ce qui procède à mon avis de ce que ceux à qui Dieu fait la grace de donner cette humilité & cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mêmes qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitemens, & ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, & à qui nôtre Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris & des injures quoi qu'on en ressente de la peine, j'estime que celui à qui Dieu fait la grace d'arriver jusques à l'union obtient en peu de temps ce bonheur ; & que s'il ne l'obtient pas, & ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenoit pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu n'est qu'une illusion du diable qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que lors que Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces à une ame elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ai parlé : mais je dis que s'il continuë à la favoriser de ses dons elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi je ne sçaurois croire que Dieu étant comme il est non seulement misericordieux, mais la miséricorde même, une ame qui s'approche si fort de lui, & connoît par ce moien son neant & le grand nombre de pechez qu'il lui a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure même, & de se reconcilier avec celui qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, & qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne sçauroit manquer ce me semble à se réjouir de rencontrer des occasions de lui donner quelques marques du sien pour lui.

Je dis donc encore, que selon la connoissance que j'ai de plusieurs personnes que Dieu par une grace particuliere eleve à des choses surnaturelles en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ai parlé, quoi que l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections & d'autres fautes, toutefois pour ce qui regarde le pardon des offenses je n'ai jamais vû qu'elles y aient manqué ni ne croi pas qu'elles le puissent si ces faveurs viennent veritablement de Dieu. C'est pourquoi plus elles sont grandes, & plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets : & si elles n'en produisent aucun, beaucoup apprehender & croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puis qu'il ne s'approche jamais d'une ame sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connoît avec le temps par les avantages & les bons effets qui en demeurent dans l'ame : Et ainsi comme nôtre divin Sauveur sçait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprés à son Pere : *ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'oraison du Pater, & des avantages qui se rencontrent dans cette sainte priere.

ON ne sçauroit trop rendre graces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cette priere Evangelique qui nous a été enseignée par un maître si De l'ex-
excellence de l'o-
raison
du Pater. sçavant & si admirable. Ainsi, mes Filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne sçauois voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation & toute la perfection, qu'il semble que sans avoir besoin d'aucun livre il nous suffit de bien étudier cette priere si sainte, puis que nôtre Seigneur nous y a enseigné dans les quatre premieres demandes tous les differens degrez de l'oraison & de la contemplation de puis

puis les commencemens jusqu'à l'oraison mentale, à l'oraison de quietude, & à celle d'union. Tellement que si j'en étois capable je pourrois en bâtissant sur un fondement si solide faire tout un grand traité de l'oraison. Mais dans la cinquième demande nôtre Seigneur commence à nous faire connoître quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lors qu'elles procedent veritablement de lui ainsi que je l'ai déjà dit.

Considerant d'où pouvoit venir ce que JESUS-CHRIST n'a pas expliqué plus particulierement des choses si obscures & si élevées pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette priere devant être generale pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pût en la disant demander ce qui seroit nécessaire pour sa consolation & pour ses besoins: & qu'ainsi les contemplatifs & ceux qui se donnent à Dieu sans reserve méprisant les choses périssables, lui demandent seulement les faveurs du Ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas: Et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde lui demandent le pain & les autres choses conformes à leur état qu'ils peuvent justement lui demander pour eux, & pour leurs familles. Mais quant à ce qui est de donner nôtre volonté à Dieu, & pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoi tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus ou du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, & pardonnent parfaitement: au lieu que nous autres, mes Sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car nôtre Seigneur est si bon qu'il reçoit tout en paiement: & il semble qu'il ait fait en nôtre nom comme un pacte avec son Pere en lui disant: Seigneur, faites s'il vous plaît cela: & mes freres feront ceci.

Or nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son côté: Car y eut-il jamais un si bon paieur, & si liberal? Il pourroit même arriver que disant une
seule

seule fois cette oraison avec une intention tres-sincere de tenir ce que nous lui promettons, elle suffiroit pour le porter à nous combler de ses graces, parce qu'il aime tant la verité, & prend tant de plaisir que l'on traite avec lui sincerement, que lors que nous agissons de la sorte il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Mais comme ce Maître admirable sçait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ai parlé recoivent de son Pere eternel des faveurs qui les elevent à un tres-haut degré de bonheur : comme il sçait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir tiennent le monde sous leurs pieds, & ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opere dans leurs ames les assurent qu'il est satisfait d'eux : Et enfin comme il sçait qu'étant saintement enivrez de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieroient aisément qu'il y a un autre monde & qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des perils qui les environnent.

O eternelle Sageſſe ! ô incomparable Maître ! Quel bonheur, croiez-vous, mes Filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement tres sage, mais qu'il apprehende tant pour nous qu'il détourne tous les perils qui nous menacent ? C'est le plus grand bien qu'une ame sainte puisse desirer dans le monde, & je ne sçauois assez l'exprimer par mes paroles, puis que cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre.

Nôtre Seigneur aiant donc vû combien il importe à ces ames de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toujours sur leurs gardes, & que plus elles sont élevées, plus elles ont besoin du secours de son Pere eternel ; puis qu'en tombant elles tomberoient de plus haut : Et voulant d'ailleurs les délivrer des pieges où elles s'engageroient sans y penser, il lui fait pour elles ces deux dernieres demandes si nécessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Sur ces paroles du Pater: Et ne nous laissez pas succomber à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrez de leurs peines. Divers moïens dont le demon se sert pour tenter les personnes Religieuses. Et de l'humilité, de la patience, & de la pauvreté.

PUIS que nous faisons ces demandes nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moi, mes Sœurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrez de leurs peines, de leurs tentations & de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation & les faveurs qu'ils y reçoivent procedent de son esprit, & qu'ainfi au lieu d'apprehender ces travaux, ils les desirerent, ils les demandent, & ils les aiment. Enquoi ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils esperent d'y faire fortune, & que dans la paix n'ayant que leur solde ils ne sçauroient s'enrichir.

Derniere [demande du Pater. Que les parfaits ne desirerent point d'être délivrez de leurs peines,

Croiez-moi, mes Filles, les soldats de JESUS-CHRIST qui sont les contemplatifs, ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles & découverts & n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils sçavent que leurs forces étant impuissantes contre celles de Dieu qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils apprehendent avec raison, & dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachez, ces demons qui combattent en trahison & avec finesse, qui se transforment en des Anges de lumiere, qui nous font tomber dans leurs embûches, sans que nous nous en appercevions, & qui ne se laissent connoître qu'après avoir beu le sang de nôtre ame & ravi ce que nous avons de vertu.



Artifi-
ces du
demon
pour
tent
er les Re-
ligieu-
ses.

Nous devons souvent, mes Filles, demander à Dieu dans cette sainte priere qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, & qu'il ne permette pas qu'étant trompées par leurs artifices nous succombions à la tentation; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner; & qu'il dissipe les tenebres dont ils nous offusquent pour nous empêcher de voir sa lumiere. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable Maître nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son Pere; & vous devez remarquer, que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manieres. Car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs & ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu. Au contraire c'est en quelque sorte à mon avis le moindre mal qu'ils nous puissent faire: & il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que dans l'ignorance que cela procede du demon, & dans la creance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage; que se reconnoissant indigne de ces graces on en remercie sans cesse Dieu; qu'on s'estime plus obligé de le servir, & qu'on s'efforce de l'engager par une humble reconnoissance à ajoûter de nouvelles faveurs aux premieres.



Del'hu-
milité.

Travaillez continuellement, mes Sœurs, pour acquérir l'humilité: Reconnoissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, & ne les recherchez point. Par ce moien le diable au lieu de gagner des ames en perd beaucoup à mon avis de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, & Dieu tire nôtre bien du mal qu'il nous vouloit faire. Car le Seigneur est fidelle en ses promesses; & voiant que nôtre intention dans l'oraison est de le contenter & de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que nôtre ennemi n'affoiblisse nôtre humilité par quelques pen-
sées

féés de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre : & ne craignez pas, mes Filles, qu'il permette que vous receviez long-temps de consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand prejudice que le demon nous pourroit faire sans que nous nous en apperceussions seroit de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs & les consolations dont j'ai parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées sinon que ces faveurs que nous croions recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur : ici il nous semble au contraire que c'est nous qui lui donnons & qui le servons, & qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette creance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité, & porte à negliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi s'estimant être en assurance on tombe sans s'en appercevoir dans un piege d'où l'on ne sçauroit se retirer. Car encore que ce ne soit pas un visible peché mortel capable de precipiter l'ame dans l'enfer, il l'affoiblit de telle sorte qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ai commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est tres-perilleuse : & j'en ai tant d'experience que je puis hardiment vous en parler, quoi que ce ne soit pas si bien que je voudrois. Quel remede donc y a-t-il, mes Sœurs ? Je n'en trouve point de meilleur que celui que nôtre divin maître nous enseigne, qui est de prier dans cette oraison son Pere eternal de ne permettre pas que nous succombions à la tentation. J'y en ajouterai un autre : C'est que s'il nous semble que nôtre Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considerer comme un bien que nous avons reçu de lui & qu'il peut à toute heure nous ôter ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes Filles ? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée ;

& lorsque j'en viens à l'épreuve je trouve en effet que je la suis. D'autres fois je me trouve si attachée, & à des choses dont je me ferois peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connois plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur qu'il me semble que s'il s'offroit des occasions de servir Dieu rien ne seroit capable de m'étonner : & en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais le lendemain je me voi dans une telle lâcheté que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui si j'y rencontrois la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que quoi que l'on pût dire à mon prejudice & quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirois sans aucune peine ; & j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étois pas trompée, puis que j'en avois même de la joie. Et en d'autres temps les moindres paroles m'affligent si fort que je voudrois être hors du monde, tant tout ce que j'y voi me déplaît. En tout cela je ne suis pas seule : car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, & je sçai qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il est ainsi, mes Sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son ame est enrichie des vertus, puis que dans le temps où l'on en a le plus de besoin on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnoissons au contraire que nous sommes pauvres, & ne nous endettons pas sans avoir de quoi paier en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de nôtre ame est dans les mains de Dieu & non dans les nôtres ; & nous ne sçavons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de nôtre pauvreté & de nôtre misere sans nous rien donner. Que sçavons-nous si lors que les autres nous tiennent pour bonnes & que nous croions l'être, il continuera à nous faire part de ses graces : ou s'il ne voudra pas les retirer comme étant un bien que nous ne possédons que par emprunt ; ce qui nous rendroit dignes d'être moquées de tout le monde, & particulièrement de ceux

ceux qui nous auroient eu en quelque estime ? Il est vrai que pourvû que nous le servions avec humilité il nous secourt enfin dans nos besoins : Mais si cette vertu ne nous accompagne & ne nous suit pas à pas il nous abandonnera, & nous fera en cela même une grande miséricorde, puis que ce châtiment nous apprendra que nous ne sçaurions trop estimer cette vertu, & que nous n'avons quoi que ce soit que ce qu'il nous donne par sa grace.



Voici un autre avis que je vous donne. Le demon nous De la
persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme patience,
par exemple la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer; parce que nous faisons souvent des actes du desir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, & parce qu'il nous semble que ce desir est véritable. Ainsi nous demeurons fort satisfaites à cause que le demon nous aide à nous confirmer dans cette creance. Mais gardez-vous bien je vous prie de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connoître, si ce n'est de nom; & de vous persuader que Dieu vous les a données jusques à ce que vous le sçachiez par experience. Car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira & qui ne vous plaira pas, toute cette patience prétendue s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, & efforcez-vous de continuer à souffrir avec grande courage, puis que ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains.



Voici un autre artifice du demon. Il vous représente De la
que vous êtes pauvre, & il a en cela quelque raison; soit pauvre,
parce que vous avez fait vœu de pauvreté comme tous les Religieux, ou parce que vous desirez dans votre cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes
I 3 qui

qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le Religieux s'estime pauvre comme ayant fait vœu de l'être ; & l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il desireroit l'être : voici ce que tous deux disent : Je ne desirerois rien : & je possède quelque chose, c'est parce que je ne sçaurois m'en passer : car je dois vivre pour servir Dieu qui veut que nous aions soin de la santé de nôtre corps, & mille choses semblables que cet Ange de tenebres transformé en Ange de lumière inspire, & qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, & que par ce moien tout est fait. Mais cela ne se pouvant connoître que par les effets il faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le séculier est vraiment pauvre : car s'il a trop d'inquietude pour le bien il le fera bientôt voir ; soit en desirant plus de revenu que la nécessité n'en demande ; soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin ; soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le paier. Car il n'en aura pas moins d'inquietude que si autrement il n'avoit pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que faute de soin son bien ne se perde. Mais je ne pretens pas qu'il l'abandonne : je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réussit, à la bonne heure. Sinon, qu'il prenne patience : Car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin il ne s'en inquiète point, parce qu'il croit ne pouvoir jamais manquer du nécessaire ; & que quand même il lui manqueroit il ne s'en soucieroit pas beaucoup. Il considère cela comme l'accessoire, & non pas comme le principal ; & ses pensées s'élevant plus haut il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des Religieux ou des Religieuses qui
sont

sont pauvres, ou qui au moins le doivent être puis qu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre; mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière; & ils veulent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne seroit que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie ils aient de quoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Helas pechereffe que je suis! Est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lors que nous lui avons promis de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qui puisse nous en arriver? Si nous avions tant de prévoiance pour l'avenir, n'auroit-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pu posséder sans distraction & sans trouble? Or quoi que cela se puisse faire sans péché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu & nous efforcions de l'acquérir: au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà, & demeurerions dans cette fausse persuasion: ce qui seroit encore pis.



Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que Del'hu:
nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi milité.
que ce puisse être: Mais s'il arrive qu'on nous blesse en
la moindre chose, on voit aussi-tôt & par nos sentimens
& par nos actions que nous ne sommes point du tout
humiles. Que si au contraire il s'offre quelque chose qui
soit honorable & avantageux, on ne le rejette non plus
que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent

point ce qui leur est profitable; Et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots de la bouche: Je ne desirer rien: Je ne me soucie de rien; comme en effet on le pense ainsi; qu'à force de le dire on se confirme de telle sorte dans cette créance qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puis que chacun sçait que lors que nôtre Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses vertus propres, & croit celles des autres incomparablement plus grandes & plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, & particulièrement aux fausses humilités, aux penitences indiscrettes, & à la confiance de nous mêmes qu'il nous inspire.

De la
fausse
humili-
té.

GARDEZ-VOUS aussi, mes Filles, de certaines humilités accompagnées d'inquietude que le démon nous met dans l'esprit en nous représentant la grandeur de nos pechez: car il trouble par là les âmes en plusieurs manières, jusques à faire qu'elles se retirent de la communion, & discontinuent de faire oraison en particulier comme s'en jugeant indignes: & ainsi lors qu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie elles emploient à considérer si elles y sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devroient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusques à une si grande extrémité qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites Dieu les a tellement abandonnées qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes
leurs

leurs actions quelque bonnes qu'elles soient leur paroissent pleines de peril: tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles: & elles tombent dans une telle défiance qu'elles perdent entierement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez je vous prie, mes Filles, mais avec grand soin, ce que je vai maintenant vous dire & que je sçai par experience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites & si mauvaises pourra dans un temps être une humilité & une vertu, & dans un autre temps une tres-forte tentation. L'humilité quelque grande qu'elle soit n'inquiete point l'ame, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir, & de douceur. Car quoi que l'on se voie être une grande pechereffe; que l'on connoisse clairement qu'on est digne de l'enfer; que l'on avouë de mériter d'être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, & que l'on n'ose presque implorer la misericorde de Dieu: néanmoins si cette humilité est veritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur & de satisfaction que l'on ne voudroit pas ne l'avoir point. Non seulement comme je l'ai dit elle n'inquiete ni ne trouble pas l'ame; mais elle lui donne une plus grande liberté & une plus grande paix, & la rend plus capable de servir Dieu: au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente & lui est presque insupportable. Je croi que le demon pretend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, & en même temps nous faire s'il lui étoit possible perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lors que vous ferez en cet état, détournez le plus que vous pourrez vòtre pensée de la vûe de vòtre misere, & portez-la à considerer combien grande est la misericorde de Dieu; quel est l'amour qu'il nous porte, & ce qu'il lui a plû de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce

qu'elle ne vous laissera point en repos, & ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous appercevoir que c'est une tentation.



Des penitences indiscrètes. Le demon se sert du même artifice lors que pour nous donner sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des penitences indiscrètes. Que si quand cela arrive vous manquez à le découvrir à votre Confesseur ou à votre Supérieure : ou si lors qu'ils vous disent de cesser de faire ces penitences vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obeir quelque peine que cela vous donne, puis que c'est en quoi consiste la plus grande perfection.



Qu'il faut toujours se défier de soi-même. Ce dangereux ennemi nous attaque par une autre tentation tres-perilleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes precedentes ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le connoissons trop pour en faire cas : que nous sçavons que tout passe ; & que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencemens c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les ames à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pecher, & est cause qu'elles tombent : Et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la premiere. Car le demon voiant que ces personnes sont capables de servir aux autres, & par conséquent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de nôtre Seigneur, & quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soiez toujours dans la crainte, puis que vous pouvez retomber encore ; & suiez avec soin les occasions qui seroient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours autant qu'il vous sera possible

ble ces graces & ses faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir lumiere & conduite, sans lui rien cacher de tout ce qui vous arrive. Et quelque élevée que votre contemplation puisse être, aiez toujours soin de la commencer & de la finir par la connoissance de vous-même. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toujours de la sorte quand bien vous ne le voudriez pas & que je ne vous donneroie point cet avis, parce qu'elle est toujours accompagnée d'humilité & augmente nôtre lumiere pour nous faire connoître le peu que nous sommes. Je n'en dirai pas ici davantage: vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, & je ne vous en ai parlé qu'à cause de l'expérience que j'en ai, & des peines où quelquefois je me suis veüe. Car enfin quoi que l'on puisse vous dire pour vous assurer vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entiere assurance.

Que pouvons-nous donc faire, ô mon Dieu, sinon de recourir à vous, & vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de nôtre salut nous fassent tomber dans les pieges qu'ils nous dressent? Lors que leurs efforts nous sont connus nous pouvons avec vôtre assistance les repousser: Mais quant à leurs trahisons, qui pourra les découvrir si vous ne les lui faites connoître? Nous avons, mon Dieu, sans cesse besoin de vous appeller à nôtre aide: Dites-nous donc quelque chose, Seigneur, pour nous rassurer & pour nous instruire. Vous savez qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin: & il y en aura encore moins si l'on ne peut y marcher sans être dans des apprehensions continuelles.

C'est une chose étrange que les hommes ne considérant pas que le demon tente & trompe encore plus les ames qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchent par ce chemin & dont la vie avoit paru sainte tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui étant hors de chemin sont trompez par cet esprit malheureux, & vivent dans des

pechez & des defordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne sçauroit douter qui ne soit tres-mauvaise. Mais ils ont raison, puis qu'entre ceux qui recitent le *Pater noster* en la maniere que j'ai dit il y en a si peu qui soient trompez par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extrêmement rare. Car il est ordinaire aux hommes de ne remarquer point ce qu'ils voient à tout moment, & de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais : joint que les demons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils sçavent qu'une seule ame arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela dis-je est si étonnant que je ne m'étonne pas qu'on s'en étonne, puis que si ce n'est par leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres, que ceux qui regardent le combat des Taureaux de dessus un échauffaut en ont sur ceux qui étant au milieu de la place sont exposez aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir ouï faire sur ce sujet, & qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes Sœurs, de marcher par ce chemin, ou pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison : Car il y en a plusieurs; les uns se trouvant bien d'aller par l'un, & les autres par un autre. Croiez-moi, c'est une voie extrêmement sûre : & vous serez beaucoup plutôt délivrées des tentations lors que vous vous approcherez de nôtre Seigneur par l'oraison, que quand vous serez éloignées de lui. Priez-le donc de vous la donner, & demandez-la lui en disant comme vous faites tant de fois le jour le *Pater noster*.



CHAPITRE XL.

Que l'amour & la crainte de Dieu ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, & le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

O Mon cher Maître, donnez-nous quelque moien de nous garantir des embusches de nos ennemis dans une guerre si périlleuse. Celui que sa divine Majesté nous donne, mes Filles, & dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour & la crainte. L'amour nous pressera de marcher : & la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne tomber pas dans un chemin où tant de choses nous peuvent faire broncher, ainsi que font presque tout ceux où l'on marche dans cette vie : Ce sera là le vrai moien de ne pouvoir être trompées.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connoître que vous possédez ces grandes vertus, & vous aurez raison de le demander, puis qu'il est certain que vous ne sçauriez en être entièrement assurées. Car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu vous le seriez aussi d'être en grace. Il y en a néanmoins, mes Filles, des marques si évidentes qu'il semble que les aveugles mêmes les peuvent voir : Elles ne sont ni secrètes ni cachées ; mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sçauriez ne les point entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, & d'autant plus connoître, que plus ils demeurent dans le silence & dans le secret. Cet amour & cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes d'où l'on fait la guerre au monde & au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, loient tout ce qui est bon, se joignent

toûjours avec les bons , les soutiennent, les défendent, & n'aiment que la verité & les choses dignes d'être aimées.

Car croiez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanitez, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde ? Croiez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie, & de l'envie ? Helas comment cela se pourroit-il faire, puis que toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment : puis qu'ils brûlent de desir de se rendre dignes d'être aimez de luy ; & puis qu'il donneroient leur vie avec joie s'ils croient par ce moien lui pouvoir plaire davantage ? Lors que l'amour que l'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher. Voiez-en des exemples dans saint Paul & dans sainte Magdelene. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour ; & l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrez differens, & se fait connoître plus ou moins selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit : il ne se fait connoître que peu. S'il est grand : il se fait beaucoup connoître. Mais par tout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toûjours connoître. S'il est grand, par de grands effets : S'il est petit, par des petits.

Pour revenir à ce que je disois touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompez par les illusions du demon, il est certain qu'il n'y a jamais en eux peu d'amour. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est tres-grand ; & ainsi se fait connoître en une infinité de manieres. C'est un grand feu qui ne scauroit manquer à jeter beaucoup de lumiere : & à moins que cela ces contemplatifs doivent marcher avec une grande déiance d'eux-mêmes : croire qu'ils ont sujet de craindre : travailler à en découvrir la cause : recourir à l'oraison : pratiquer l'humilité, & prier Dieu de ne permettre pas qu'ils succombent à la tentation. Car je voi beaucoup de sujet d'apprehender que nous ne soions tentez lors que nous ne sentons

sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais pourveu que vous marchiez toujours dans l'humilité : que vous vous efforciez de connoître la vérité de ce qui se passe dans vous : que vous vous teniez soumises à vostre Confesseur ; & que vous lui ouvriez vôtrecœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidelle, qu'il ne vous manquera point : & que vôtrecœur étant éloigné de toute malice & tout orgueil, quelques fraieurs que le demon vous puisse causer & quelques pieges qu'il vous puisse tendre, il vous donnera la vie par les mêmes moïens qu'il vouloit vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé, & qu'il soit accompagné de la crainte dont je vai parler, réjouissez-vous & soiez tranquilles nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le demon s'efforcera de vous troubler, & qu'il fera que les autres vous donneront afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voiant qu'il ne peut plus esperer de vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte, & à ceux qui auroient pû tirer beaucoup d'avantage de la creance qu'ils auroient que Dieu par son infini pouvoir fait ces faveurs si extraordinaires à une miserable creature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes misericordes nous persuade que cela est impossible.

Or pensez-vous qu'il importe peu au demon de nous jeter dans ces craintes ? Il fait ainsi deux maux tout ensemble : L'un que ceux qui en entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison de peur d'être aussi trompez : L'autre qu'il y en auroit sans cela beaucoup davantage qui s'approcheroient de Dieu par le desir d'être tout à lui, voiant comme je l'ai dit, qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pecheurs. Ceci est si véritable que je connois quelques ames qui étant encouragées par cette consideration ont commencé de s'occuper à l'oraison, & ont reçu en peu de temps
de

de si grandes faveurs de Dieu qu'elles sont devenuës véritablement contemplatives. Ainsi, mes Sœurs, lors que vous en verrez quelqu'une entre vous à qui nôtre Seigneur fera de semblables graces, remerciez l'en extrêmement; mais ne vous imaginez pas néanmoins qu'elle soit en assurance. Au contraire assistez-la encore davantage par vos prières, puis que nul ne peut être assuré durant qu'il est encore engagé dans les perils d'une mer agitée d'autant de tempêtes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas peine à connoître cet amour lors qu'il sera veritable: Et je ne comprends pas comment il pourroit demeurer caché. Car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux creatures, & qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoi que j'aie honte d'user de cette comparaison puis que l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un neant il ne merite pas de porter le nom d'amour) comment pourroit-on cacher un amour aussi violent qu'est celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, & enfin un amour dont le fondement & la recompense est l'amour d'un Dieu, qui pour faire que nous ne puissions douter qu'il ne nous aime nous l'a témoigné par tant de travaux & de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, & par la perte même de sa propre vie?

Helas mon Sauveur! Que celui qui a éprouvé ces deux amours en discerne bien la difference! Je supplie vôtre divine Majesté de nous la faire connoître avant que nous sortions de cette vie. Car quelle consolation ne nous fera-ce point à l'heure de nôtre mort de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses? Nous lay porterons alors sans crainte le cedula où ce que nous lui devons sera écrit: & nous ne considererons pas le ciel comme une terre étrangere, mais comme nôtre veritable patrie, puis qu'elle

qu'elle a pour Roi celui que nous avons tant aimé, & qui nous a tant aimées; cet amour aiant cet avantage sur tous les amours du monde, que pourveu que nous aimions nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.



Considérez, mes Filles, combien est grand le bonheur d'avoir cet amour, & quel malheur c'est de ne l'avoir pas, puis que ne l'ayant point on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemis de toute sorte de bien & si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc reduite cette pauvre ame lors qu'au sortir des travaux & des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares & impitoyables; & qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines, elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer, où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts? Quel terrible & épouvantable lieu! Quel déplorable & infortuné séjour! Que si les personnes qui aiment leurs aîsés, & qui sont celles qui courent le plus de fortune de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas durant une seule nuit une mauvaise hôtellerie; quelle sera à vôtre avis la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne desirons donc point, mes Filles, de vivre à nôtre aise: nous sommes fort bien comme nous sommes: les incommoditez de la vie présente se peuvent comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louïons Dieu de ce que nous souffrons; & efforçons-nous de faire penitencé tandis que nous sommes en ce monde.

Quel sera à la mort le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait penitence de tous ses pechez, puis qu'il se pourra faire que n'allant point en purgatoire il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, & qu'ainsi étant affranchi de toutes sortes de craintes il jouira d'une entière paix. Ne seroit-ce pas, mes Sœurs, une grande lâcheté, de n'aspirer point à ce bonheur.

heur, puis qu'il n'est pas impossible de l'acquérir ? Au moins demandons à Dieu que si nôtre ame en quittant ce corps doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers, où nous esperions qu'elle finira, & où nous ne craignons point que nôtre divin Epoux cesse de nousaimer, ni qu'il nous prive de sa grace. Prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en appercevoir & sans le connoître.

CHAPITRE XLI.

Continuation du discours de la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les pechez veniels dont il y a de deux sortes. Que lors qu'on est affermy dans la crainte de Dieu on doit agir avec une sainte liberté, & se rendre agreable à ceux avec qui l'on a à vivre : ce qui est utile en plusieurs manieres.

QUE je me suis étenduë sur ce sujet ! Mais non pas tant neanmoins que je l'aurois désiré. Car qu'y a-t-il de plus agreable que de parler d'un tel amour ; & que sera-ce donc que de l'avoir ? O Seigneur, mon Dieu donnez-le moy s'il vous plaist : faites-moy la grace de ne point sortir de cette vie jusques à ce que je n'y desire plus quoi que ce soit, & qu'hormis vous je sois incapable de rien aimer. Faites même, s'il vous plaît, que je n'use jamais de ce terme d'aimer sinon pour vous seul, puis qu'excepté vous rien n'étant solide, on ne pourroit rien bâtir sur un tel fondement qui ne tombât aussi-tôt par terre.

Je ne sçai pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire : Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ay fait : ou : Cet autre ne m'aime point. En verité je ne sçauois m'empêcher d'en rire : Car qu'est-ce donc qu'il vous doit pour vous le paier ? Et sur quoi vous fondez-vous pour pretendre qu'il vous aime ? Cela doit au contraire vous faire connoître quel est le monde, puis que cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de

de vôtre tourment & de vôtre inquietude , lors que Dieu vous aiant touché le cœur vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ces basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfans.



Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, ^{De la crainte de Dieu,} quoi que j'aie un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ai tant de connoissance, & que je voudrois vous faire connoître pour vous en délivrer entierement. Mais il faut que je le laisse parce qu'il me feroit sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en apperçoit facilement ; & ceux qui traitent avec lui n'ont pas peine à le remarquer. Vous devez sçavoir néanmoins que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui nôtre Seigneur, comme je l'ai dit, fait de tres-grandes graces en fort peu de temps, & qu'il élève à une oraison si sublime qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais à moins de cette effusion de graces qui enrichit d'abord une ame de tant de vertus, cette crainte ne croît que peu à peu, & s'augmente chaque jour. On ne laisse pas néanmoins de le remarquer bien-tôt par les signes qu'en donnent ces ames, soit en renonçant au peché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies, & autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusques à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite ici, comme elle ne sçauroit dissimuler son amour pour Dieu, elle ne sçauroit non plus cacher sa crainte, non pas même en l'exterieur. Ainsi quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujours veillante sur ses actions, & nôtre Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voulût pour quoi que ce fût commettre seulement un peché veniel de propos deliberté : car quant aux mortelles elle les apprehende comme le feu.

Ce sont là, mes Sœurs, les illusions que je desire que
nous

nous apprehendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser, mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puis que pourvû que nôtre conscience soit pure, elles ne sçauroient nous nuire que fort peu ; ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je desire qui ne vous abandonne jamais, comme étant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est, mes Filles, que de n'avoir point offensé Dieu ! Les demons qui sont ses esclaves, demeurent par ce moien enchaînez à nôtre égard. Car il faut que toutes ses creatures luy obeissent de gré ou de force : mais avec cette difference que ce que les demons font par contrainte nous le faisons d'une pleine volonté. Tellement que pour vû qu'il soit satisfait de nous, il y aura toujours une barriere entre eux & nous qui malgré toutes leurs tentations & tous leurs pieges les empêchera de nous nuire.



Des pe-
chez
veniels

Cet avis est si important que je vous prie de le graver dans vôtre cœur, & vous en souvenir toujours jusques à ce que vous vous sentiez être dans une si ferme resolution de ne point offenser Dieu que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un peché mortel, & que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de veniels lors que vous vous en appercevrez. Car quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut être capable de s'en garantir ? Or il y a deux sortes d'aver-tance si l'on peut user de ce terme : l'une accompagnée de reflexions ; & l'autre qui est si soudaine que le peché veniel est presque plutôt commis que l'on ne s'en est apperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette premiere aver-tance quelque legeres qu'elles paroissent. J'avouë ne comprendre pas comment nous pouvons être assez hardies pour offenser un si grand Seigneur quoi qu'en des choses legeres, & sçachant comme nous le sçavons que rien n'est petit de ce qui
peut

pent être desagréable à une si haute Majesté qui a sans cesse les yeux arrêtez sur nous. Car ce peché ne peut ce me semble être qu'un peché premedité, puisque c'est comme qui diroit : Seigneur, bien que cela vous déplaît je ne laisserai pas de le faire. Je sçay que vous le voiez, & ne puis douter que vous ne le vouliez pas; mais j'aime mieux suivre mon desir que non pas vôtre volonté. Quoi ! l'on osera faire passer cela pour une chose de neant ? Je suis d'un sentiment bien contraire : car je trouve que c'est non seulement une faute ; mais une tres-grande faute.

Je vous conjure donc, mes Sœurs, si vous desirez d'acquiescer cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, & qui vous importe de tout, de repasser souvent dans vôtre esprit pour l'enraciner dans vos ames quel peché c'est de l'offenser. Mais jusques à ce que vous l'aiez acquiesce marchez toujours avec une extrême circonspection : évitez toutes les occasions & toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu : prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à vôtre propre volonté : ne dites rien qui ne puisse edifier ceux qui vous écoutent ; & fuiez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans nôtre ame qu'elle y soit comme gravée, & si nous avons un veritable amour de Dieu nous pourrions bien-tôt l'acquiescer. Que si nous reconnoissons en nous une ferme resolution de ne vouloir pour rien du monde offenser un si grand Maître : encore que nous tombions quelquefois nous ne devons pas nous décourager ; mais tâcher d'en demander aussi-tôt pardon à Dieu, & reconnoître que nous sommes si foibles & avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes, que lors nous sommes les plus resolués à faire le bien c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces & ne l'établir qu'en Dieu seul.



Ainsi quand nous avons sujet de croire que nous Agir a:
som-vec une

sainte
liberté.

sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'apprehension & de contrainte, parce que nôtre Seigneur nous assistera, & que nous nous accoutumerons à ne le point offenser. Il faut au contraire agir avec une sainte liberté lors qu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette véritable crainte de Dieu auroient été pour vous un poisson qui auroit contribué à tuer vôtre ame, pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, & à le remercier de vous avoir délivrées d'un peril qui vous est si visible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur foiblesse, vous les ferez diminuer peu à peu par la retenue que leur donnera vôtre présence, & leur respect pour vôtre vertu.

Je ne sçaurois me lasser de rendre grâces à nôtre Seigneur, en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine Majesté. Je m'imagine que c'est de même que lors que nous avons un ami on n'ose quoi qu'il soit absent rien dire à son préjudice en nôtre présence, parce que l'on sçait qu'il est nôtre ami. Ainsi lors que l'on connoît qu'une personne pour basse & pour vile qu'elle soit en elle-même est en grace, & par conséquent aimée de Dieu, on la respecte & l'on a peine à se résoudre de lui donner un déplaisir aussi sensible que celui qu'elle recevrait de voir offenser son Seigneur. Je n'en sçai point d'autre raison; mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte, mes Filles, à fuir la gêne & la contrainte, parce que l'ame qui s'y laisse aller se trouve par là indisposée à toute sorte de bien, & tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle & aux autres. Que si demeurant gênée de la sorte elle ne tombe pas dans ces scrupules; quoi qu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété, parce que cette contrainte est si ennemie de nôtre nature qu'elle nous intimide

mide & nous effraie. Ainsi quoi que ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'apprehension de tomber dans ces gênes & ces contraintes où elles vous voient leur fera perdre l'envie qu'elles avoient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produiroit aussi un autre mal, c'est que voiant les autres marcher par un différent chemin en traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut: quoi que cette maniere d'agir soit plus parfaite, vous imagineriez qu'il y auroit de l'imperfection, & condamneriez comme un défaut & un excès la joie toute sainte que ces personnes feroient paroître dans ces rencontres: ce qui est tres-perilleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, & qui par conséquent ne sçavons pas discerner ce qui se peut faire sans peché: Outre que c'est être dans une tentation continuelle & fort dangereuse parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est tres mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voie. A quoi l'on peut ajoûter un autre inconvénient, qui est que dans certaines occasions où vôtre devoir vous obligeroit de parler, cette crainte scrupuleuse d'exceder en quelque chose vous en retiendrait, ou vous feroit peut-être dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes Filles, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre qu'elles demeurent satisfaites de vôtre conversation; qu'elles desireront de pouvoir imiter vôtre maniere d'agir, & que la vertu leur paroisse si belle & si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur elle leur donne du respect & de l'amour.

Cet avis est tres-important aux Religieuses. Plus elles sont saintes, & plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur, & de la bonté envers leurs Sœurs. C'est pourquoi lors que leurs discours ne sont pas tels que
vous

vous le desireriez : quoi que cela vous donne beaucoup de peine , gardez-vous bien de le témoigner , & de vous éloigner d'elles. Par ce moien elles vous aimeront , & vous leur ferez utiles : ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter , mais principalement à nos Sœurs.



Contre
les scrupules.

Tâchez, mes Filles, de bien comprendre cette importante verité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez ; & qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit , parce que cela pourroit vous empêcher de faire beaucoup de bien. Aiez seulement , comme je l'ai dit , l'intention droite, & une volonté déterminée de ne point offenser Dieu , sans laisser accabler vôt're ame par des scrupules : puis qu'au lieu de devenir saintes par ce moien vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le demon vous pousseroit insensiblement , sans , je le repete encore ; que vous fussiez utiles ni aux autres ni à vous-mêmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pû être.

Vous voiez donc comme par le moien de ces deux choses l'amour & la crainte de Dieu, nous pouvons marcher sans inquietude dans ce chemin ; mais non pas sans prendre garde à nous , puisque la crainte doit toujours aller la premiere. Car il est impossible d'être en cette vie dans une entiere assurance : & cette assurance nous feroit même tres-dangereuse , ainsi que nôtre divin Maître nous l'enseigne , puis qu'il finit son oraison à son Pere par ces paroles qu'il sçavoit nous devoir être tres-utiles, *mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLII.

Sur les dernieres paroles du Pater : Mais délivrez-nous du mal.

CE fut ce me semble avec beaucoup de raison que le Seigneur de nos ames fit cette priere à son Pere : *Et délivrez-nous du mal.* C'est à dire , délivrez-nous des

des perils & des travaux de cette vie; puis que nous courons sans cesse fortune de tomber. Et que pour lui il fit assez voir combien il étoit las de vivre lors qu'il dit dans la cene à ses Apôtres: *J'ai désiré de tout mon cœur de faire cette cene avec vous.* Car cette cene étant la dernière qu'il devoit faire, il paroît assez par là combien la mort qu'il alloit souffrir lui étoit agreable. Et maintenant ceux qui sont âgés de cent ans, non seulement ne se lassent point de vivre, mais voudroient bien ne mourir jamais. Il est vrai, je l'avouë, que nous ne passions pas nôtre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux, & de si grandes souffrances que nôtre divin Redempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a esté sinon une mort continuelle, puis que le cruel supplice que les Juifs devoient lui faire souffrir, & qu'il avoit toujours devant les yeux, étoit le moindre de ses tourmens? Sa grande douleur étoit de voir son Pere offensé en tant de manieres, & tant d'ames se perdre malheureusement. Que si ce seroit un tres-grand sujet d'affliction à une personne qui auroit de la charité: de quelle sorte la charité sans bornes de nôtre Seigneur n'en étoit-elle point touchée? Ainsi n'avoit-il pas grande raison de prier son Pere de le délivrer de tant de peines pour le faire jouir d'un repos éternel dans son Roiaume dont il étoit le véritable heritier? C'est pourquoy il ajoûte ces paroles: *Ainsi soit-il.* Ce qui étant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par là que son intention est de demander pour nous à son Pere de nous délivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette priere en ma faveur, puis que je ne m'acquitte point de ce que je lui dois, & que peut-être je m'endette chaque jour de plus en plus. *Mais ce qui m'est insupportable, Seigneur, est de ne pouvoir sçavoir assurément si je vous aime, & si mes desirs vous sont agreables.*

O mon Createur & mon Maître, délivrez-moi donc de tout mal: ayez la bonté de me conduire en ce bien-

heureux séjour où toutes sortes de biens abondent. Car que peuvent attendre ici-bas ceux à qui vous avez donné quelque connoissance du néant du monde & qui ont une foi vive de la félicité que le Pere éternel leur réserve dans le ciel ?

Cette demande faite avec une pleine volonté, & un desir ardent de jouir de Dieu sert d'une grande marque aux contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possèdent un si grand bien ne sçauroient prendre trop de soin de le conserver. Il est vrai que je desire comme eux de mourir ; mais non pas pour la même raison qu'eux : & je le dis afin qu'on connoisse la différence qu'il y a entre eux & moi. Car aiant si mal vécu jusques à cette heure je crains de vivre plus long-temps, & suis lassé de tant de travaux.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en jouir pleinement ; & que s'ennuiant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empêchent de posséder un si grand bien, ils desireront de se voir dans cette bienheureuse patrie où le Soleil de justice les éclairera éternellement. Cette pensée leur fait paroître tout ce qui est ici-bas comme couvert de tenebres ; & je m'étonne qu'ils y puissent vivre. Car comment peut être content celui à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la félicité de son royaume, où l'on ne vit plus par sa propre volonté, mais par celle de ce grand & de ce souverain Monarque ?

O combien excellente doit être cette autre vie, puis qu'on n'y peut jamais desirer la mort par l'esperance d'être plus heureux ! & combien est différente la soumission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu, & celle que les Saints y ont en l'autre ! Il veut que nous aimions la vérité, & nous aimons le mensonge. Il veut que nous aimions ce qui est éternel ; & nous aimons ce qui est fragile & périssable. Il veut que nous aimions les choses grandes & élevées : & nous aimons les choses petites & basses. Il veut que nous aimions ce qui est

certain : & nous aimons ce qui est douteux & incertain.

Certes, mes Filles, tout n'est que folie & que vanité, excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal : Et quoi que nôtre desir ne soit pas accompagné d'une grande perfection, ne laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoi craindre de demander beaucoup, puis que celui à qui nous demandons est tout-puissant ? Et n'y auroit-il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un Empereur ? Afin donc de ne nous point tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu, soumettons-nous entierement à sa volonté, après lui avoir donné la nôtre : & attendons avec patience tout ce qu'il lui plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toujours accomplie en moi, & que son nom soit à jamais sanctifié dans le Ciel & sur la terre. Ainsi soit-il.

Voiez, mes Sœurs, de quelle sorte nôtre Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant & à moi le chemin dont j'avois commencé à vous parler, & en me faisant connoître quelle est la grandeur & l'excellence de ce que nous demandons lors que nous faisons cette sainte & admirable priere. Qu'il soit beni eternellement, puis qu'il est vrai qu'il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que cette divine oraison enfermât d'aussi grands secrets que ceux que vous avez remarquez, & qu'elle enseignât tout le chemin que l'ame doit faire depuis son premier commencement jusques à s'abîmer en Dieu-même, & boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive, qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est il vrai qu'après avoir achevé de parler de cette priere je ne scaurois passer plus avant. Et je pense, mes Sœurs, que Dieu a voulu par là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle enferme. Elle est telle que les personnes mêmes qui ne savent pas lire pourroient s'ils l'entendoient bien y trouver tant d'avantage, qu'ils en tireroient tout ensemble & beaucoup d'instruction, & un grand soulagement dans leurs peines.

Apprenons donc, mes Filles, à nous humilier en considérant avec quelle humilité nôtre bon Maître nous enseigne ; & priez-le de me pardonner la hardiesse que j'ai prise de parler de choses si relevées, puis que la seule obéissance me l'a fait faire. Sa divine Majesté sçait que j'en étois incapable si elle ne m'eût appris ce que j'avois à vous dire. Remerciez-la, mes Sœurs, de cette grace qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous avez désiré cela de moi, & voulu être instruites par une personne aussi misérable que je suis. Si le Pere Présenté Dominique Bagnez mon Confesseur, à qui je donnerai cet écrit avant que vous le voyiez, juge qu'il vous puisse être utile & qu'il vous le mette entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté, puisque j'ai obéi à ce que vous m'avez ordonné : & je me tiendrai tres-bien païée de la peine que j'ai prise de l'écrire : je dis de l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devois dire. Benissons & louons à jamais nôtre Seigneur de qui seul procede tout le bien que nous pensons, que nous disons, & que nous faisons. Ainsi soit-il.



MEDITATIONS

SUR

LE PATER.

POUR S'EN SERVIR DURANT LES
sept jours de la semaine.

Avant-propos de la Sainte.



CELUI qui nous a donné l'être connoissant parfaitement ses creatures, sçait que la capacité de nôtre ame étant infinie elle desire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenir. Ainsi nous voions dans le sixième Chapitre du Levitique, que pour empêcher que le feu de l'Autel ne s'éteignît, Dieu commande aux Prêtres d'y mettre tous les jours de nouveau bois : comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la devotion ne se refroidisse & ne s'éteigne point en nous, nous devons chaque jour l'entretenir & l'animer par de nouvelles & de vives considerations. Et quoi qu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est néanmoins une conduite de la providence divine, qui fait que nôtre ame suivant son inclination naturelle s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans se pouvoir contenter à moins que de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons d'entretenir dans nos ames, il a besoin de beaucoup de bois, & il faut tous les jours y en mettre

de nouveau; parce que la chaleur de nôtre volonté est si agissante qu'elle le consume entierement, & que quelque quantité qu'il y en ait elle trouve toujours que c'est peu, jusques à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici bas, devienne dans le Ciel sa divine & son éternelle nourriture.

Or puis qu'on peut dire que l'Oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'ame ne s'attiedisse par la repetition si frequente de cette sainte priere, il ne seroit pas mal à propos de chercher quelques moiens pour faire qu'en la residant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir nôtre esprit, & nôtre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine en partageant les sept demandes qui y sont contenuës selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne; & en donnant en chacun de ces jours à Dieu un nom particulier qui comprenne tout ce que nous desirons, & espérons d'obtenir de lui par cette demande.

On sçait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de Pere, Roi, Epoux, Pasteur, Redempteur, Medecin, & Juge. Ainsi chacun réveillera son attention, & s'excitera de plus en plus à l'aimer en disant. Le Lundi : *Nôtre Pere qui êtes dans les cieux, que vôtre nom soit sanctifié.* Le Mardi : *Nôtre Roi, que vôtre regne arrive.* Le Mercredi : *Epoux de mon ame, que vôtre volonté soit faite.* Le Jeudi : *Nôtre Pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Le Vendredi : *Nôtre Redempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.* Le Samedi : *Nôtre Medecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Et le Dimanche : *Nôtre Juge, délivrez-nous du mal.*

PREMIERE DEMANDE.

POUR LE LUNDI.

Nôtre Pere qui êtes dans les cieux.

QUOI que le nom de Pere soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, & qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder : ce n'est pas néanmoins contrevenir à son ordre & à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puis qu'outre qu'ils lui appartiennent tous si justement ils servent à exciter nôtre devotion, à mettre comme de nouveau bois pour accroître le feu qui brûle sur l'Autel de nôtre cœur, & à fortifier nôtre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa Majesté, & si avantageux à nôtre bassesse.

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant tout le jour du Lundi par la Meditation de ce seul nom de Pere & par cette premiere demande : considérez que vous avez pour Pere un Dieu en trois personnes, unique en essence, Auteur de toutes les creatures, le seul être sans principe, & le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, & qui soutient & conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes Fils de ce Pere, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes : Qui est si sage, qu'il les pourroit gouverner tous comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune creature depuis le plus grand des Seraphins jusques au plus petit ver de terre : Et qui est si bon qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoi qu'elles lui soient toutes également inutiles.

Considérez-vous vous-même particulièrement en qualité d'hommes, & dites : Quelle obligation n'ai je

point à l'extrême bonté de ce Pere, qui a voulu non seulement me donner l'être, mais m'honorer de qualité de son fils, en me creant plutôt que d'autres hommes qui auroient été meilleurs que moi ? Pesez ensuite jusques à quel point ce Pere merite d'être aimé & d'être servi, lui qui par sa seule bonté a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, & vous créer vous-même pour le servir & le posséder eternellement.

Alors vous demanderez à Dieu pour tous les hommes la lumière qui leur est nécessaire pour le connoître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnoissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus; & qu'il les rende tous si vertueux & si saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image; & qu'ainsi le nom de Pere que nous lui donnons soit sanctifié & glorifié sur la terre, par des enfans qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Pere ce Dieu eternal qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre des pechez des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Pere si indignement traité par ses enfans : & ferez en même temps touché de joie qu'il y en ait d'autres en qui reluit la sainteté de leur Pere. Vous ne verrez aucun peché ni aucun mauvais exemple qui ne vous attriste. Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console : Et vous rendrez graces à Dieu d'avoir créé tant de saints Martirs, de saints Confesseurs, & de saintes Vierges, qui ont fait connoître par des marques si illustres qu'ils étoient enfans de cet adorable Pere.

Après rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis en particulier tant d'offenses contre lui : d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, & d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devoit seul inspirer dans le cœur de tous les hommes une magnanimité vraiment royale & toute divine. C'est ici où

VOUS

vous considererez le sentiment naturel des Peres qui aiment leurs enfans, quoi qu'ils soient difformes : qui prennent soin d'eux, quoi qu'ils soient ingrats : qui les souffrent, quoi qu'ils soient vicieux : qui leur pardonnent aussi-tôt qu'ils rentrent dans leur devoir ; & qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde & pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, & ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentimens & ces inclinations des Peres qui se trouvent en Dieu d'une maniere infiniment plus parfaite & plus avantageuse pour nous, attendrissent l'ame, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous & pour les autres, & nous apprennent à ne mépriser personne, lors que nous voions que chacun a pour Pere le Pere de tous les hommes & de tous les Anges.

Le jour que vous ferez cette premiere demande vous y rapporterez toutes choses. Ainsi lors que vous verrez des images de J E S U S- C H R I S T, vous direz : celui-ci est mon Pere. Lors que vous regarderez le Ciel, vous direz : c'est là la maison de mon Pere. Lors que vous entendrez la lecture, vous direz : c'est là une lettre que m'écrit mon Pere. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, & de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : tout ceci vient de la main de mon Pere. Vous direz de ce qui vous donne peine, de ce qui vous attriste, & des tentations qui vous arrivent : tout cela vient de la main de mon Pere qui veut m'exercer par ce moien, & me faire acquérir une plus riche Couronne. Et enfin vous direz de toutes choses avec grande affection : *Votre saint nom soit sanctifié.*

Par ces considerations & cette presence de Dieu l'ame s'efforce de paroître fille de celui qui l'honore de cette qualité : Elle lui rend graces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus : Elle ressent une singuliere joie de se voir fille de Dieu, heritiere de son Roiaume, Sœur de J E S U S- C H R I S T, & sa coheritiere dans l'heritage

eternel. Et lors qu'elle considere que ce Roiaume lui appartient elle desire que tous les hommes soient saints, afin d'augmenter encore sa felicité puis qu'elle sera d'autant plus grande que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considerer & de bien peser cette parole de JESUS-CHRIST en la croix : *Mon Pere pardonnez-leur : car ils ne sçavent ce qu'ils font*, parce qu'elle marque excellemment jusques à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensé, & nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans nôtre esprit l'Histoire de l'Enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que nulle autre l'excès de la bonté paternelle envers un fils, qui après s'être perdu est retrouvé & rétabli dans son rang & sa dignité premiere.

SECONDE DEMANDE.

Pour le MARDI.

Vôtre regne nous arrive.

APRE'S avoir fait l'examen à quelque heure de la nuit en la même sorte que celui du Lundi, l'ame parlera à Dieu comme à son Pere : & après lui avoir demandé pardon de sa negligence & de sa tiedeur à procurer sa gloire & la sanctification de son nom, elle se preparera pour le lendemain qui est le Mardi, à traiter comme son Roi celui qu'elle avoit traité le jour precedent comme son Pere. Ainsi lors qu'elle s'éveillera elle le saluera avec ces paroles : *Nôtre Roi, regnez dans nous.*

Cette demande s'accorde tres-bien avec la precedente, puis que les enfans doivent posseder le Roiaume de leur Pere. Ainsi l'ame doit dire à Dieu : Comme le demon, le monde, & la chair regnent sur la terre, mon Roi, regnez dans nous, & détruisez en nous le Roiaume de l'avarice, de l'orgueil, & de la volupté. Cette demande se peut entendre en deux manieres. L'une, de
deman-

demander à nôtre Seigneur qu'il nous donne le Roiaume du Ciel dont la poſſeſſion nous appartient puis que nous avons l'honneur d'être ſes enfans : Et l'autre de lui demander qu'il regne en nous, & que nous ſoions ſon Roiaume.

D'habiles Theologiens m'ont appris, que ces deux explications ſont Catholiques & conformes à l'Ecriture Sainte : puis qu'au regard de la premiere, JESUS-CHRIST a dit : *Venez vous que mon Pere a benis : & poſſedez le Roiaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la ſeconde, Saint Jean écrit, que les Saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetez par vôtre ſang, & nous avez rendus le Roiaume de vôtre Pere & de nôtre Dieu.* Il ſe rencontre une choſe admirable dans ces diverſes expoſitions, c'eſt que lors que Dieu nous parle, il dit qu'il eſt nôtre Roiaume : & lors que nous parlons à lui, nous le beniſſons en lui diſant que nous ſommes ſon Roiaume : comme ſi Dieu & l'homme ſe rendoient des témoignages reciproques d'une déference, & ſi je l'oſe dire, d'une civilité toute ſpirituelle & toute divine.

Je ne ſçai lequel des deux nous eſt le plus honorable : ou que Dieu ſe glorifie de nous avoir pour ſon Roiaume, & qu'étant ce qu'il eſt, ſa ſuprême Majesté trouve de la ſatiſfaction à nous poſſeder : ou de ce qu'il veut bien être lui-même nôtre Roiaume, & ſe voir poſſédé par nous. J'aime toutefois mieux pour cette heure que nous ſoions ſon Roiaume, puis qu'il ſ'enſuit de là qu'il eſt nôtre Roi. Il dit à ſainte Catherine de Sienne : *Penſez ſeulement à moi, & je penſerai à vous.* Et à une certaine Mere : *N'aiez ſoin que de ce qui me regarde : & j'aurai ſoin de ce qui vous touche.*

Ne penſons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaiſir de regner en nous : & il aura ſoin de faire que nous regnerons en lui. Ce Roiaume eſt celui dont nôtre Seigneur a dit en ſon Evangile : *Cherchez premierement & avant toutes choſes le Roiaume de Dieu : & ne vous mettez point en peine du reſte. Vôtre Pere ce-*

leste en prendra le soin. Et c'est de ce même Roiaume que Saint Paul a dit, qu'il est la joie & la paix dans le Saint Esprit.

Considerons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le Roi & qui se glorifient d'être son Roiaume : combien ils doivent être parez de vertus, retenus dans leurs paroles, genereux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patiens dans leurs travaux, sinceres dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvemens, éloignez de contention, exemts d'envie, & portez à desirer le bien de tout le monde.

Considerons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur Roi : & élevons nos pensées vers le Roi du Ciel pour connoître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre, & ce que nous disons quand nous lui demandons que son Roiaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines loix que nous sommes tenus de garder : nous devons tous travailler pour le bien commun du Roiaume chacun communiquant reciproquement à l'autre ce qui lui manque : & nous sommes tous obligez d'employer nos biens & nos vies pour nôtre Roi, avec un desir sincere de lui plaire. Quand on nous fait tort nous recourons à lui pour lui demander justice : & dans nos necessitez nous cherchons du remede en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables & sans jalousie, le Soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, & le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur, & le matelot, & ceux-mêmes qui ne l'ont jamais vû s'efforcent de le servir & desirent de le voir. Et quand durant l'excessive chaleur de l'Août le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son Roi est alors dans le repos & se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulierement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plutôt favorisé du Roi qu'on le respecte, & que chacun desire de
contri-

contribuer à la paix & au repos de l'état, & à ce que sa Majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un Roiaume bien gouverné nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu est que ces saintes loix soient bien observées; que tous ses sujets le servent fidèlement & qu'ils jouissent d'un heureuse paix & d'une agreable tranquillité. Nous trouverons que nous lui demandons, que nos ames dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son Roiaume, se maintiennent dans un ordre si parfait qu'il y regne veritablement: Que toutes nos puissances lui soient soumises: Que notre entendement demeure ferme dans la foi: Que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines loix, quand il nous en devroit coûter la vie: Que nos affections soient si conformes à ses saintes volontez qu'elles ne lui résistent jamais: Que nos passions & nos desirs soient si tranquilles qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandemens de la charité: Que nous soions si éloignez de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissons de voir qu'il regne dans la terre & dans le Ciel: Que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministeres les plus bas & les plus communs: Que nous nous tenions trop heureux & trop bien recompensez, pourvû qu'il nous emploie à quoi que ce soit dans son Roiaume. Et enfin que nous ne souhaitions autre chose ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi & obeï de tous comme le maître & le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera, & tout ce que l'on entendra en ce jour se doit rapporter à Dieu comme à notre Roi, ainsi que le jour precedent nous lui avons tout rapporté comme à notre Pere. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate ensuite des accusations faites contre notre Redempteur l'exposa aux yeux du

du peuple n'ayant pour Couronne qu'une Couronne d'épines , pour Sceptre qu'un Roseau , & pour manteau Roial qu'une vieille robe d'écarlate , & leur dit : *Voici le Roi des Juifs*. Alors au lieu des blasphêmes & des affronts dont il fut outragé par les Soldats & par les Juifs lors qu'ils le virent en cet état , adorons-le avec un profond respect , & faisons des actes d'humilité accompagnés d'un ardent desir que les honneurs & toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction , & une Couronne d'épines.

TROISIEME DEMANDE.

Pour le MERCREDI.

Que votre volonté soit faite.

PAR ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite* , nous témoignons le desir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant : car nous ajoutons ; *qu'elle soit accomplie en la terre comme au Ciel* , c'est à dire avec amour & charité. Cette demande s'accorde tres-bien avec les deux précédentes , puis qu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfans accomplir parfaitement la volonté de leur Pere ; & les sujets celle de leur Roi , qui se rencontre être aussi le tres-doux & le tres-aimable Epoux de nos ames. Car considérant ce nom avec attention & les effets de tendresse & d'amitié qui l'accompagnent , on ne scauroit manquer à sentir des desirs incroyables d'accomplir la volonté de ce Souverain qui étant le Roi de gloire , la splendeur du Pere , un abîme de richesses éternelles , un ocean de perfections & de beautez , tres-puissant , tres-sage , & parfaitement aimable , desire néanmoins d'être aimé de nous , & de nous aimer d'un amour aussi passionné & aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'Epoux.

Sa divine Majesté aime tant ce nom , que lorsqu'elle convie Jerusalem à faire penitence de ce qu'en l'abandonnant

donnant elle avoit commis un adultere spirituel, il la prie de retourner à lui, & de l'appeller son Pere & son Epoux, afin que ces deux noms qui lui sont si favorables lui donnent de la confiance, & l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or comme ce nom d'Epoux marque tous les gages que l'on peut desirer, & toutes les preuves que l'on peut donner d'un amour si parfait que de deux volonteés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections, & tout le cœur. C'est pourquoi lorsque Dieu eut fait dans le desert comme un traité & des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda & lui ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son ame, de tout son entendement, de toute sa volonté, & de toute sa force. Or voiez je vous prie quelle doit être la sagesse & la modestie tant interieure qu'exterieure d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand Roi.

Considérez combien doivent être precieuses les piergeries, & combien riches les ornemens dont cet Epoux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre vôtre ame digne de les meriter : & assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre & sans ornemens, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agreables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette Majesté souveraine : & elle éprouvera, que par un effet de sa bonté infinie, elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever & de la recevoir entre ses bras, ainsi que fit autrefois le Roi Assuere à la Reine Esther.

Vous pourrez aussi considerer le peu que l'ame apporte pour sa dot à JESUS-CHRIST dans ce mariage spirituel : & au contraire la grandeur des biens que lui apporte ce divin Epoux, qui lors que nos ames étoient esclaves du diable les rachetées de son Pere eternal au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut avec tres-grande raison le nommer selon la parole de l'Ecriture, *un Epoux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le Baptême, où JESUS-CHRIST

CHRIST nous donne la foi, les autres vertus, & les autres graces, qui sont les riches ornemens qu'il emploie pour parer nos ames. Et comme par cet heureux mariage tous les biens de cet incomparable Epoux deviennent les nôtres, tous nos travaux & tous nos tourmens deviennent les siens; la grandeur de son amour aiant voulu par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens & prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui considerant cela attentivement pourra sans un extrême déplaisir voir les offenses qui lui sont faites, & ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus? Qui pourra voir un tel Epoux attaché à la Colonne, cloüé sur la Croix, & mis au sepulcre, sans que la compassion & la douleur lui déchirent les entrailles? Et au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux, & triomphant, sans en ressentir une extrême joie?

Il sera fort utile en ce jour de le considerer dans le jardin arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Pere eternel, & lui disant avec une entiere resignation: *Que vôtre volonté soit faite: & non pas la mienne.* Il faut faire en ce même jour des actions de grande mortification en resistant à sa propre volonté, & renouveler les trois vœux de Religion avec une tres-grande joie de les avoir faits & d'avoir confirmé en les faisant ce mariage spirituel & divin qu'on avoit contracté avec cet adorable Epoux dans le Sacrement du Baptême. Et quant aux personnes seculieres, ils renouvelleront aussi les bonnes resolutions qu'ils ont tant de fois faites, & les paroles qu'ils ont tant de fois données à ce souverain Epoux de leurs ames de lui être pour jamais fidelles.



QUATRIÈME DEMANDE.

Pour le JEUDI.

Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.

LA quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande faite le Jeudi convient fort bien avec ce nom de Pasteur , puis qu'il est du devoir d'un Pasteur de Paître son troupeau en lui donnant en chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de Pere , de Roi , & d'Epoux s'accordent aussi fort bien avec celui de pasteur , puis qu'étant comme nous sommes ses enfans , ses sujets , & ses épouses , nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute Majesté , & à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfans. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain : mais nous disons qu'il nous le donne. Nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger ; mais nous le lui demandons comme le nôtre , parce qu'étant nôtre Pere , & nous ses enfans , les biens de nôtre Pere sont les nôtres.

Je ne sçaurois me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles soit une chose temporelle pour conserver la vie de nôtre corps. J'estime au contraire que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de nôtre ame , puis que des sept demandes contenues dans cette sainte prière , les trois premières qui sont la sanctification du nom de Dieu , son Roiaume , & sa volonté , le regardent : & qu'entre les dernières qui nous regardent il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose. Car dans les trois autres nous lui demandons de nous pardonner nos pechez , de nous empêcher de succomber à la tentation , & de nous délivrer du mal. Or quelle apparence y auroit-il que ne le priant de nous donner qu'une seule chose,

chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, & qui concerne seulement le corps? Joint que les enfans d'un tel Pere auroient mauvaise grace de ne lui demander que des choses si basses & si communes qu'il les donne à tous les hommes & aux moindres des creatures, sans qu'elles les lui demandent: vû même qu'il nous a avertis de demander & de rechercher avant toutes choses ce qui regarde son Roiaume & l'interêt de nos ames, en nous assurant que quant au reste il en prendroit soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit dans S. Matthieu: *Donnez-nous aujourd'hui nôtre pain supersubstantiel*. Nous le prions donc par cette demande de nous donner le pain de la doctrine Evangelique, les vertus, la tres-sainte Eucharistie; & enfin tout ce qui peut entretenir & fortifier la vie spirituelle de nos ames.

Ainsi après avoir considéré Dieu en qualité de Pere, de Roi, & d'Epoux par excellence, considérons-le comme un Pasteur, qui outre les conditions des autres Pasteurs en a de beaucoup plus avantageuses, qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Evangile lors qu'il dit: *Je suis le bon Pasteur qui expose ma vie pour mes brebis*. Aussi voions-nous par éminence en JESUS-CHRIST toutes les conditions de ces illustres Pasteurs Jacob & David dont parle l'Ecriture Sainte, qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune il luttoit contre les ours & les lions, & les mettoit en pieces pour arracher un Agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chevres n'étoient stériles: Que jamais il ne mangea aucun Agneau ni aucun Mouton de sa bergerie: Qu'il paioit à son maître tous ceux qui étoient dévorés par les loups, ou dérobez par les larrons: Qu'il souffroit la chaleur du jour, & la froideur de la nuit; & qu'il ne se reposoit point durant l'un, ni ne dormoit point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban son maître un fidelle compte de ses troupeaux.

Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de meditation, en appliquant ces conditions à nôtre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion

lion de l'enfer, & l'a contraint de rendre la proie qu'il étoit prêt de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vû de stériles ? Quel soin n'a-t-il point de les garder ? Et comment auroit-il pû refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puis qu'il a bien voulu pour les sauver sacrifier sa propre vie ? Il a païé de son sang celles que le loup infernal avoit ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent : Il leur donne même ses propres biens : Et il les aime d'un amour si tendre, que voulant sauver celle qui étoit morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas épouvanter les autres par l'éclat de sa Majesté & de sa gloire.

Qui pourroit exprimer l'excellence des pasturages de la doctrine celeste dont il les nourrit, l'efficace des vertus avec lesquelles il les fortifie, & la force des Sacremens par lesquels il les soutient ? Si une brebis s'écarte des autres, il tâche de la ramener comme par le son & par le doux souffle de ses saintes inspirations : & si elle ne veut pas revenir, il lui envoie quelque disgrâce, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur, sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur & fait marcher celles qui sont fortes & courageuses : Il attend celles qui sont foibles : Il pansé celles qui sont malades ; & porte sur ses épaules celles qui ne sçauroient du tout marcher, tant il a de compassion de leur infirmité & de leur foiblesse. Lors que ces brebis saintes & spirituelles après avoir mangé se reposent & ruminent ce qu'elles ont retenu de la doctrine Evangelique, il se sied au milieu d'elles & les empêche de s'endormir, en faisant par la douceur de ses consolations comme une musique qui charme leurs ames, de même que le Pasteur avec le son de son flageolet réjouit & réveille ses brebis. Durant l'hiver il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux : Il a soin de les préserver des herbes mauvaises & venimeuses en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines
de

de peril : Il les mene par ses bons avis dans les forêts & dans les prairies où elles n'ont rien à craindre : Et quoi qu'elles marchent tantôt dans des sablons mouvans où le vent eleve destourbillons de poussiere, & tantôt dans des lieux aspres & raboteux, toutelois pour ce qui est de l'eau, il les mene toujours à celle qui est la plus pure & la plus douce, parce que cette eau signifie la doctrine de l'Evangile, qui doit toujours être claire & veritable.

Saint Jean vit ce divin Pasteur comme un Agneau, qui étant au milieu de ses brebis & les menant, les conduisoit à travers les jardins les plus frais & les plus délicieux à des fontaines d'eau vive. O que c'est une chose agreable & pleine de consolation que de voir en la personne de JESUS-CHRIST le Pasteur devenu Agneau: Il est Pasteur, parce qu'il nous nourrit : & il est Agneau, parce qu'il est nôtre nourriture. Il est Pasteur, parce qu'il nous conserve : & il est Agneau, parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est Pasteur, parce qu'il donne sa vie à ses brebis : & il est Agneau, parce qu'il l'a receuë de l'une d'entre elles. Ainsi quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour, & un pain supersubstantiel, c'est comme si nous lui demandions que lui qui est nôtre Pasteur devienne lui-même nôtre nourriture.

Ce souverain Roi prend plaisir qu'on le considere en l'état qu'il se presenta un jour à l'une de ses servantes. Il étoit habillé en Pasteur avec une contenance douce & agreable, & s'appuioit sur sa Croix comme sur une houlette, appellant quelques-unes de ses brebis avec la voix, & charmant les autres par un son doux & harmonieux. Mais je trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considerer ce Sauveur attaché sur une Croix comme un Agneau exposé au feu de ses souffrances pour devenir par ce moien nôtre nourriture, nôtre consolation & nos délices. Car qu'y a-t-il de plus agreable que de le considerer dans ces differens états ? Comme Pasteur il porte sur ses épaules la brebis perdue : Comme Agneau il porte sa Croix : Comme Pasteur, il nous recoit dans ses entrailles,

trailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies : & comme Agneau il entre & s'enferme lui-même au dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proches de leur Pasteur sont grasses & belles, & comme sa présence les tient assurées. Tâchons de même de ne nous éloigner jamais du nôtre, puis que les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, & qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le Pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent de leur place jusques à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille : & que s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leur beellemen continuel, il leur témoigne par de nouvelles caresses combien il les aime.

Que l'ame s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité & de tenebres où il ne se rencontre point de chemins, & qu'elle y est environnée de loups, d'ours & de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du Ciel ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son Pasteur. Nous nous trouvons souvent ainsi dans les tenebres environnés d'ambition, d'amour propre, & de tant d'ennemis visibles & invisibles, qu'il ne nous reste autre remède que de recourir à ce divin Pasteur qui est seul capable de nous garantir de tant de perils.

Il faut considérer en ce jour le mystère du très-saint Sacrement, & l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Pere. C'est pourquoi David pour relever cette incomparable faveur dit, que *le Seigneur nous nourrit de la moëlle des os de Dieu même.*

Aussi nous pouvons dire, que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que dans le mystère de l'Incarnation il a seulement déifié son ame & son corps en les unissant à sa personne. Mais en cet admirable Sacrement il veut déifier tous les hommes. Or comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle

celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le Baptême engendrez de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute celeste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfans.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce Sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir & de l'y manger, sous peine de mort si l'on ne l'y reçoit pas. Et quoi qu'il sceût que plusieurs l'y recevraient & l'y mangeraient en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que surmontant tous obstacles pour pouvoir jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour instituer cet adorable Sacrement, & consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnoit à la mort pour nous. Et quoi que sa chair & son sang soient dans chacune des especes Sacramentales, il a voulu qu'on les consacrat séparément, afin de faire voir par cette division qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, & qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Eglise.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, & l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette maniere est inconcevable. Car sçachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une & de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme ? Il a pris notre chair mortelle, & l'a jointe à soi & à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui, lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que notre Seigneur veut que nous aions devant les yeux, & que nous considérons lors que nous communions. C'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées : c'est à quoi il desire que nous tendions, & c'est la reconnoissance qu'il demande de nous quand il nous ordonne en communiant de nous souve-

car qu'il est mort pour nous. Or il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puis qu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée ; veut que nous le lui demandions en chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur & aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent & le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu desirant de communier tous les jours, nôtre Seigneur lui montra un globe de Cristal parfaitement beau, & lui dit : *Lors que vous serez comme ce Cristal vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit toutefois à l'heure même. On peut considerer ce jour du Jeudi cette parole qu'il dit en la Croix : *J'ai soif*, & le breuvage si amer qu'on lui presenta, & comparer la douceur avec laquelle il rassâse nôtre faim & nôtre soif à l'amertume que nous lui présentons dans la soif & l'ardent desir qu'il a de nôtre salut.

CINQUIEME DEMANDE.

Pour le VENDREDI.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.

LA cinquième demande qui porte : *Pardonnons-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé*, étant jointe au titre de Redempteur, convient fort bien au Vendredi, puis que selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu en répandant pour nous son sang sur la Croix devint nôtre Redempteur, & fut la redemption de nos pechez. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable auquel nous estions assujettis. C'est lui qui nous a acquis le Roiaume que nous devons esperer en qualité d'enfans de Dieu. C'est lui qui nous fait être son Roiaume. Et enfin c'est lui par qui nous avons été racheté, c'est à dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos pechez, puis qu'il est le prix de nôtre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande precedente : & tous les maux dont nous pouvons être délivrez le sont dans les trois deman-

demandes qui suivent dont voici la premiere: Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons comme étant nôtre Dieu, soit par nôtre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez, soit en violant vôtre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes ainsi que nous les remettons à ceux qui vous doivent lors que nous leur pardonnons les offenses qu'il nous ont faites.

Mais parce qu'il pourroit sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu seroit fort limité s'il étoit conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensé, il faut sçavoir que cela se peut entendre en deux manieres. La premiere, que toutes les fois que nous faisons cette priere, c'est en la compagnie de JESUS-CHRIST, qui est toujours auprès de nous quand nous prions: & que c'est en son nom que nous demandons & que nous disons, *Nôtre Pere*. Or cela étant, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puis qu'il ne se peut rien ajoûter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre maniere dont cela se peut entendre à la lettre & à la rigueur est, en demandant à Dieu de nous pardonner en la même sorte que nous pardonnons. Car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi nous nous déclarons à nous-mêmes par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu; & que si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, & avoüer que nous ne meritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit: *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, & qu'il refuse en même temps de pardonner à son frere?* Dieu ne remettra point les pechez: mais au contraire se vengera de celui qui desire de se venger. La matiere de cette demande s'étend tres-loin & embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est à dire les offenses que commettent les hommes sont innombrables, la redemption est tres-abondante, & le prix du pardon

pardon est infini, puis que ce prix est la mort & la passion de JESUS-CHRIST.

Alors on doit rappeler en sa memoire ses propres pechez & ceux de tout le reste des hommes : se représenter quel est le poids d'un peché mortel, puis qu'étant commis contre un Dieu il ne sçauroit être racheté ni païé que par un Dieu ; & combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offences qui sont si grandes, soit que l'on considere ou sa bonté envers nous qui est inconcevable, où sa Majesté qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est nous devons l'aimer, le craindre, & le respecter souverainement. Mais au lieu de satisfaire à ce devoir nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice par tant de pechez que nous avons commis contre lui. Ainsi lors que nous lui demandons qu'il nous pardonne nos pechez, nous lui demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes. Et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout nôtre bonheur, & qu'il d'éploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est lui-même nôtre Redempteur & nôtre rançon.

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la passion de nôtre Seigneur, puis qu'elle est toute entière l'ouvrage de nôtre redemption laquelle personne n'ignore, & dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellens livres que nous avons. Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos, & qui est fort agreable à sa divine Majesté, ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes. Il lui apparut crucifié, & lui dit : *Arrachez ces trois clous avec lesquels tous les hommes me tiennent ici attaché, qui sont leur manquement d'amour pour mon infinie bonté & pour ma beauté souveraine, l'ingratitude qui leur fait oublier tous mes bienfaits, & la dureté de leur cœur à recevoir mes inspirations. Et quand vous aurez arraché ces trois clous, je ne laisserai pas d'être encore attaché sur cette Croix avec trois autres, qui sont, mon amour infini pour vous, ma reconnoissance envers mon*

Pere des biens qu'il vous fait pour l'amour de moi, & la tendresse de cœur avec laquelle je suis toujours prêt de vous pardonner.

On doit durant ce jour demeurer dans un grand silence, pratiquer quelques austeritez & quelques mortifications extraordinaires, & prier les Saints pour qui nous avons une particuliere devotion, afin qu'ils nous aident par leurs prieres à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en peché mortel, pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, & pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir.

SIXIEME DEMANDE.

Pour le SAMEDI.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

COMME nos ennemis sont si forts & si opiniâtres qu'ils nous pressent & nous persecutent toujours. Et comme nôtre foiblesse est si grande que nous sommes à toute heure prêts de tomber si le Tout-puissant ne nous soutient, nous avons necessairement besoin d'implorer sans cesse son secours, afin qu'il ne permette pas que nous soions vaincus par les tentations presentes, ou que nous retombions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soions point tentez : mais que l'étant, nous ne soions pas vaincus ; parce que c'est dans les tentations que se rencontre sa gloire & nôtre Couronne lors que nôtre volonté les surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive : que c'est par nôtre foiblesse que nous y succombons ; & que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considerons ici, qu'il n'est que trop veritable que nous sommes tous foibles, malades, & pleins d'ulceres ;
tant

tant parce que nous avons herité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous les avons encore augmentez par nos propres fautes & par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusques à la tête selon l'expression d'un Prophete: Presentons-nous en cet état devant ce Medecin celeste pour lui demander de ne nous laisser pas succomber à la tentation; mais de nous soutenir par sa main tout-puissante.

Ce nom de Medecin est tres agreable à sa divine Majesté: & c'est l'une des fonctions qu'il a la plus exercée lors qu'il est venu dans le monde, guerissant les maladies corporelles les plus incurables, & les maladies spirituelles les plus enveillies, lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit: *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de Medecin.* Et il a bien fait voir qu'il a agi comme Medecin envers les hommes lors qu'il s'est comparé au Samaritain, qui appliqua de l'huile & du vin sur les plaies de celui que les voleurs avoient blessé, dépouillé, & laissé à demi-mort. Les qualitez de Medecin & de Redempteur sont en sa divine Majesté une même chose: Mais avec cette difference, que la qualité de Redempteur, comme dit Saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos pechez passiez: & celle de Medecin consiste à guerir nos plaies & nos maladies presentes, & à nous preserver des pechez où nôtre foiblesse pourroit nous faire tomber à l'avenir.

Considerons quelle est la maniere d'agir des Medecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient querir: Et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils representent la maladie plus grande qu'elle n'est, & l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage. Ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, & les riches en personne. Et ils ne font ni pour les uns ni pour les autres les remedes qu'ils ordonnent; mais il les faut avoir d'ailleurs & souvent fort chèrement, quoi que la guerison soit tres-incertaine.

O celeste Medecin, vous ne ressemblez que de nom à ces Medecins de la terre. Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient : & visitez encore plus volontiers les pauvres que non pas les riches. Il n'y en a un seul que vous ne traitiez vous même, sans desirer autre chose d'eux sinon qu'ils reconnoissent qu'ils sont malades, & qu'ils ne sçauroient se passer de vous. Non seulement vous n'exagerez pas la grandeur du mal & la difficulté de la guérison : mais quelque dangereuses que soient leurs maladies vous la leur faites voir facile, & leur promettez la santé, pour peu qu'ils gemissent pour l'obtenir. Vous n'avez du dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie soit capable d'en donner. Vous allez chercher dans les Hospitaux les plus incurables & les plus pauvres. Vous vous paieez vous même de ce que vous faites pour eux : & vous prenez dans vous-même tous les remedes que vous leur donnez. Mais quels remedes, ô mon Dieu ! des remedes composez du sang & de l'eau qui sont sortis de votre côté : du sang pour guerir toutes nos plaies : de l'eau pour laver toutes nos souillures, sans qu'il nous reste plus ni aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucunes marques de toutes nos taches.

Il y avoit dans le Paradis terrestre une source si abondante qu'elle formoit en se divisant quatre grands fleuves qui arrosoient toute la terre. Et nous voions de la source de l'amour qui brûloit dans le cœur divin de notre Sauveur sortir par ses pieds sacrés, par ses mains, & par son côté, cinq ruisseaux de sang capables de fermer toutes nos plaies, & de nous guerir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de Medecin, ou pour n'avoir pas eu moiën d'acheter les remedes necessaires à leurs maux ? Ici cela n'est point à craindre puis que le Medecin s'invite lui-même à les venir voir ; qu'il porte avec soi des remedes pour toutes sortes de maladies, & que quelque cher qu'ils lui coûtent, non seulement il les donne gratuitement

ment à tous ceux qui les lui demandent ; mais il prie qu'on les lui demande. Que si ces remèdes lui ont tant coûté, & lui ont été si pénibles, ç'a été pour nous les rendre d'autant plus faciles. Car pour ce qui est de lui il les a achetés de son propre sang : au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort pour trouver la vie en le regardant : comme autrefois en figure de ce grand mystère Moïse aiant mis sur un bois élevé le Serpent d'airain, ceux qui avoient été mordus par les Serpens vivans étoient guéris par le Serpent mort. Enfin c'est tout dire que de dire, qu'un si grand Medecin nous veut guérir. Et puis que nous sommes assurés que ces remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, & de les répandre en quelque sorte en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies & toutes nos maladies. Nous devons avoir particulièrement cette confiance en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le Medecin suprême qui desiré passionnément de nous guérir.

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit, la corruption de notre volonté si remplie de la bonne opinion d'elle-même, l'oubli des bienfaits de Dieu, la facilité de notre langue à dire des impertinences, l'inconstance de notre cœur, la legereté qui nous porte à tant de pensées égarées, notre peu de persévérance dans le bien, notre presumption dans l'estime de nous-mêmes, & nos distractions continuelles. Enfin il ne doit point y avoir en nous ni de vieilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain Medecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne ou s'abstenir de ce qu'on lui défend, le Medecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frenétique. Mais notre celeste Medecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent. Il les assiste comme s'ils étoient frenétiques, & emploie toute sorte de moïens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il fera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture

sepulture de nôtre Seigneur, & de considerer ces cinquante ruisseaux coulans de ses plaies qui demeureront ouvertes jusques au jour de la Resurrection generale, afin de guerir toutes les nôtres. Et puis que c'est de ces plaies divines que nous attendons nôtre guerison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience, & de la douceur, comme d'un onguent precieux que nous appliquerons en quelque sorte à lui-même, en l'appliquant à nos freres par l'amour & la charité que nous leur témoignerons. Car ne l'ayant plus present parmi nous en une forme visible, & ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurez par sa parole, qu'il tiendra comme fait à lui même tout le bien que nous aurons fait à nos freres pour l'amour de lui.

SEPTIEME DEMANDE.

Pour le jour du DIMANCHE.

Delivrez-nous du mal.

LORS que par cette septième & dernière demande nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne specifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre. Mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement & veritablement mal; c'est à dire de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grace ou de la gloire.

Entre ces maux il y en a qui sont proprement des peines & des châtimens, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les déplaisirs qui touchent l'honneur, & autres semblables. Mais cela ne se peut pas proprement appeller des maux, sinon entant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le peché: & par cette même raison, les richesses, les honneurs, & tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeller des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi nous demandons d'être délivrez non seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui

pour.

pourroient nous faire tomber dans une condamnation éternelle. Et parce qu'il appartient proprement au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de Juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matiere de cette demande est tres-étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernieres fins de l'homme sur le fujet desquelles on a tant écrit, ſçavoir la mort, le jugement general, les peines de l'enfer, & la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les confiderations precedentes; parce que tous les bienfaits que nous avons reçûs de Dieu, & qui ſont particulierement exprimez dans les fix titres glorieux dont j'ai parlé étant ramassez enſemble, nous nous trouverons chargez & comme accablez du poids de ſes graces & de ſes faveurs. C'eſt pourquoi nous devons nous les representer, tant pour confondre nôtre ingratitude, que pour fortifier nôtre confiance. Car quelle doit être nôtre confuſion de voir qu'ayant un ſi bon Pere, un Roi ſi puiffant, un Epoux ſi affectionné, un Pasteur ſi vigilant, un Redempteur ſi misericordieux; & un Medecin ſi habile & ſi charitable, nous ſommes neanmoins ſi ingrats, & tirons ſi peu de fruit de tant d'avantages? Quelle crainte ne doit point donner d'un côté cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler, & de l'autre cette extrême ingratitude & cette dureté de cœur avec laquelle nous y répondons? Mais ce nous doit être une grande & incomparable confiance d'avoir à paroître en jugement devant celui qui étant nôtre Juge eſt en même temps nôtre Pere, nôtre Roi, nôtre Epoux, & tout le reſte.

On peut finir ce jour, & conclure cette oraïſon par l'action de grace que David rend à Dieu dans ces cinq verſets que l'Egliſe a mis dans l'office de la ferie à Prime, & qui commencent ainſi. *Benedic anima mea Domino, & omnia quæ intra me ſunt*: & ceux qui ſuivent juſques à ces paroles: *renovabitur ut aquila juvenus tua*, leſquelles ſignifient.

1. O mon ame benissez le Seigneur, & vous mon cœur & tout ce qui est en moi, benissez son saint nom.

2. O mon ame, benissez le Seigneur, & n'oubliez jamais les graces & les biens qu'il vous a faits.

3. Lui qui vous pardonne tous vos pechez, & vous guerit de toutes vos maladies.

4. Lui qui vous délivre de la mort, & qui vous couronne dans sa bonté & dans ses miséricordes.

5. Lui qui comble vos desirs par une abondance de tous ses biens, & vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle.

Ainsi ce Seigneur infiniment bon & tout miséricordieux nous trouvant morts nous ressuscite; nous trouvant criminels nous fait grace: nous trouvant malades nous rend la santé: nous trouvant misérables nous assiste: nous trouvant pleins d'imperfections nous en délivre; & nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle & toute divine.

Il est facile de voir en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms & tous les titres que nous avons donnez à Dieu. Mais quoi qu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster*, tiennne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas néanmoins négliger les autres, parce que l'on pourroit entrer dans quelque dégoût si on ne disoit toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il fera bon d'y en mêler d'autres, & particulièrement quelques-unes si devotes qui se trouvent dans l'Ecriture, & qui ont été inspirées par le S. Esprit à des personnes de piété, comme celle du Publicain dans l'Evangile, d'Anne Mere de Samuel, d'Esther, de Judith, du Roi Manassés, de Daniel, & de Judas Machabée par lesquelles ils representoient à Dieu leurs besoins avec des paroles qui naissant de leur disposition presente exprimoient excellemment les plus vives affections de leur ame. Cette sorte de priere faite par des personnes pressées de douleur est tres-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflâme la volonté, & tire des larmes des yeux quand on pense, qu'étant formée

mée des mêmes mots que ces saintes ames ont proferez dans ces rencontres, on ne scauroit douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

Une telle maniere de prier est aussi tres-agreable à nôtre Sauveur; parce que de même que les grands Seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose avec des termes simples & grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardeur, que sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes & étudiées, nous nous servons des premieres qui s'offrent à nous pour lui faire connoître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance: ainsi que Saint Pierre & ses Apôtres dans la crainte d'être noiez lui disoient, *Seigneur, sauvez-nous: nous perissons*. Ou comme la Cananée, lors qu'elle lui demandoit miséricorde: Ou comme l'Enfant prodigue quand il disoit: *Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous*: Ou comme la Meré de Samuël lors qu'elle adressoit ces paroles à Dieu: *O Dieu des batailles, si vous daignez jetter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante: si vous daignez vous souvenir de votre esclave; & si vous daignez établir mon ame dans une parfaite vertu, je l'emploierai toute pour votre service*.

La Sainte Ecriture est pleine de ces oraisons vocales qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé: Et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remede dont nous avons besoin dans nos afflictions & nos souffrances. Or quoi que des personnes de grande pieté estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois l'exemple de plusieurs Saints & nôtre propre experience nous apprennent, que ces oraisons vocales bannissent nôtre tiédeur, échauffent nôtre volonté, & nous disposent pour mieux faire l'oraison mentale & spirituelle.

F I N.

L 5

L E



L E

CHATEAU DE L'AME.

A U L E C T E U R.

Il faut, s'il vous plaît, avant que de lire ce qui suit voir dans l'Avertissement qui est à la tête du premier volume, ce qu'il en dit & de l'Oraison, afin de vous détromper de l'opinion si générale que ce traité est intelligible : Cette pensée a jusques ici presque empêché tout le monde de le lire. On s'imagine que ce ne sont que des spéculations si élevées que l'on n'y peut rien comprendre. Cependant je suis persuadé que quelque sublimes qu'elles soient on ne laissera pas de les entendre : & elles se trouvent mêlées de tant d'instructions si excellentes pour ce qui regarde la pratique des vertus qu'elles ne sçauroient être que très-utiles.

Avant-propos de la Sainte.



DE toutes les choses que l'obéissance m'oblige de faire il y en a peu qui m'aient paru si difficiles que d'écrire de l'oraison, tant parce que nôtre Seigneur ne m'a pas donné assez d'esprit pour m'en bien acquitter, & que je n'avois pas dessein de l'entreprendre, qu'à cause que je sens depuis trois mois un bruit continuel dans la tête, & une si grande foiblesse que je ne sçaurois sans beaucoup de peine

peine écrire pour les affaires les plus importantes & les plus pressées. Mais comme je sçai que l'obeissance peut rendre possible ce qui paroît impossible, je m'y engage avec joie malgré la résistance de la nature que j'avouë s'y opposer, parce que je n'ai pas assez de vertu pour souffrir sans peine des maladies continuelles, & me trouver en même-temps accablée de mille diverses occupations. Ainsi c'est de la seule bonté de Dieu que j'attens la même assistance qu'il me donne en d'autres occasions encore plus difficiles.

Je ne voi pas ce que je pourrai ajoûter à ce que j'ai déjà écrit touchant l'oraison pour satisfaire au commandement que j'en avois reçu, & je crains que ce que j'en dirai ne soit presque que ce que j'ai dit. Je suis comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler, & qui ne sçachant que ce qu'on leur montre redisent toujours les mêmes mots. Que si nôtre Seigneur veut que j'y ajoûte quelque chose il me l'inspirera s'il lui plaît, ou rappellera dans ma memoire ce que j'en ai écrit. Ce ne sera pas peu pour moi; parce que je l'ai si mauvaise que je m'estimerois heureuse de me souvenir de certains endroits que l'on disoit n'être pas mal, en cas qu'il ne s'en trouve plus de copie. Mais quand je ne recevrais point cette grace, & qu'après m'être tourmentée inutilement à écrire des choses qui ne pourroient profiter à personne je n'aurois fait qu'augmenter mon mal de tête, je ne laisserois pas d'en tirer un grand avantage puis que j'aurois satisfait à l'obeissance.

Je vai donc commencer en ce jour de la tres-sainte Trinité de l'année 1577. dans le monastere de S. Joseph de Toledé où je me trouve maintenant. Je soumets tout ce que je dirai au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, qui sont des personnes tres-éclairées. Et si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à la creance de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine ce ne sera pas à dessein, mais par ignorance, puis que j'ai toujours été & serai toujours avec la grace de Dieu entierement soumise à cette sainte

Epouse de J E S U S - C H R I S T . Qu'il soit loué & glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

Parce que ceux qui m'ont commandé d'écrire ceci m'ont dit que les Religieuses de nôtre Ordre aiant besoin d'être éclaircies de quelques doutes touchant l'oraison, ils croient qu'elles entendront mieux le langage d'une femme, & que l'affection qu'elles ont pour moi leur en fera tirer plus de profit, je leur adresse ce discours qui ne pourroit passer que pour extravagant dans l'esprit des autres personnes. Dieu me fera une grande grace s'il sert à quelqu'une d'elles pour le mieux louer : & il sçait que c'est tout ce que je desire. Que si j'en rencontre bien en quelques endroits elles ne doivent point me l'attribuer, puis que je suis par moi-même si incapable de parler de sujets si élevez que je n'en ai d'intelligence qu'autant qu'il plaît à Dieu de m'en donner par un effet de sa bonté dont je suis indigne.



PREMIERE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

La Sainte compare l'ame à un superbe Château dont l'oraison est la porte, & qui a diverses demeures dans la principale desquelles Dieu habite. Et dit qu'il faut pour entrer dans ce Château commencer par rentrer dans nous-mêmes afin de connoître nôtre égarement, & en se détachant des creatures implorer le secours de Dieu.

LORS que je priois nôtre Seigneur de m'inspirer ce que je devois écrire, parce que je ne sçavois par où commencer pour obeir au comandement que j'en ay reçu, il m'est venu dans l'esprit que ce que je vai dire doit être le fondement de ce discours. C'est de considérer nôtre ame ainsi qu'un Château basti d'un seul diamant ou d'un cristall admirable, dans lequel il y a comme dans le ciel diverses demeures. Car si nous y prenons bien garde, mes Sœurs, l'ame juste est un véritable Paradis où Dieu qui y regne trouve ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette ame qu'un Monarque si puissant, si sage, si riche, & si magnifique veut choisir pour sa demeure ? Je ne voi rien ici-bas à quoi je puisse la comparer. Et comment l'esprit le plus élevé seroit-il capable de comprendre toutes ses perfections, puis que Dieu qui est incomprehensible a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image, & imprimé en elle sa ressemblance ?

Ainsi j'entreprendrois inutilement de représenter toutes les merveilles de cet admirable Château, puis qu'encore qu'il y ait une différence infinie entre Dieu & lui, l'un étant le Createur, & l'autre la creature, il suffit de sçavoir qu'il est l'ouvrage de cette suprême Majesté, pour ne pouvoir douter de l'excellence des ornemens dont il lui plaît d'enrichir l'ame qui est ce Château. Quelle douleur & quelle confusion ne devons-nous

L'ame comparée à un superbe palais où il y a diverses demeures, & où Dieu habite.

donc point avoir de ce que par nôtre faute nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ? Et quelle honte seroit-ce, mes Filles, à une personne à qui on demanderoit qui elle est, si elle ne le sçavoit pas, ni ne pouvoit dire qui est son pere, qui est sa mere, ni de quel pais elle a tiré sa naissance ? Et nôtre ignorance n'est-elle pas sans comparaison plus grande de renfermer toute la connoissance que nous avons de nous-mêmes dans ce qui regarde nôtre corps sans sçavoir qu'en general parce qu'on nous l'a dit & que la foi nous l'apprend, que nous avons une ame, ni sans passer plus avant pour nous instruire de ses qualitez, de son prix, de sa valeur, ni même y penser que rarement ? Ainsi au lieu de travailler à conserver la beauté de nôtre ame, nous nous contentons de prendre soin de ce corps qui n'est que comme la clôture & l'enceinte de ce magnifique Château.

Nous devons donc considerer qu'il enferme diverses demeures : les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtez, & une dans le milieu, qui est comme le centre & la principale de toutes dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu & l'ame. Prenez bien garde je vous prie, mes Filles, à cette comparaison. Nôtre Seigneur aura peut-être agreable qu'elle vous serve à comprendre quelles sont les graces qu'il lui plaist de faire aux ames, & la difference qui s'y rencontre, j'entens autant que j'en serai capable, étant impossible principalement à une personne aussi ignorante que je suis de les connoître toutes, tant elles sont en grand nombre. Ce ne sera pas une petite consolation à celles à qui Dieu donnera lumiere sur ce sujet : Et celles qui ne l'auront pas se contenteront d'admirer dans les autres les effets de sa bonté. Car comme au lieu de recevoir du préjudice d'élever nos esprits à la consideration des choses celestes & à la felicité des Saints, nous en recevons de la joie & travaillons à nous rendre dignes de participer à leur bonheur, nous recevons de même du contentement de voir qu'il n'est pas impossible que dans l'exil où nous vivons un si grand Dieu se commu-
nique

nique à des vers de terre si misérables, & que son infinie bonté ne se porte jusqu'à les aimer.

Je suis persuadée que l'on ne sçauroit que par un défaut d'humilité & d'amour pour le prochain voir avec peine que Dieu fasse désici-bas une si grande faveur à certaines ames. Car autrement comment pourroit on ne se pas réjouir de ce qu'il accorde à quelques-unes des graces qui ne nous ôtent pas l'esperance d'en recevoir de semblables, & trouver étrange que cette eternelle Majesté manifeste sa grandeur à qui il lui plaît ? Enquoi elle n'a souvent autre dessein que de la faire paroître en la maniere que J E S U S- C H R I S T nous l'apprend dans l'exemple de l'aveugle-nai, lors que ses Apôtres lui demanderent si ce qu'il avoit été privé de la veuë en venant au monde étoit à cause de ses pechez, ou des pechez de ses parens. Il arrive même quelquefois que ceux à qui il fait ces graces ne sont pas plus saints que ceux à qui il ne les accorde pas, comme il paroît par saint Paul & par la Magdelene ; mais c'est pour faire connoître sa grandeur, & nous donner sujet de le louer dans ses creatures.

Qu'elqu'un pourra dire que ces choses paroissent impossibles, & qu'il est bon de ne point scandaliser les foibles. A quoi je répons qu'il vaut mieux que ces personnes n'y ajoutent point de foi, que de manquer à exhorter ceux à qui Dieu fait de semblables graces d'en profiter, & les autres de s'en réjouir & de s'avancer de plus en plus dans l'amour de cette adorable Majesté, qui fait éclater sa bonté & sa puissance par de si grandes miséricordes. A combien plus forte raison devez-vous donc, mes Sœurs, en faire vôtre profit, sçachant comme vous le sçavez que Dieu donne encore de plus grandes marques de son amour pour ceux qui l'aiment ? Mais je puis vous assurer que ceux qui manquent en cela de foi ne recevront jamais de telles faveurs, parce qu'il ne prend plaisir à les répandre que sur ceux qui ne mettent point de bornes à sa puissance. Qu'il ne vous arrive donc jamais, mes Filles, de tomber dans ce doute encore que
notre

nôtre Seigneur ne vous conduise pas par ce chemin.

Pour revenir à ce Château si magnifique & si agreable il faut voir de quelle sorte nous pourrons nous en procurer l'entrée. Il semble d'abord que ceci soit une extravagance, parce que si l'ame est elle-même ce Château il est évident qu'elle ne sçauroit y entrer, puis que l'on n'entre point dans un lieu où l'on est déjà. Mais vous devez sçavoir qu'il y a diverses manieres d'être de ce Château. Plusieurs ames font seulement comme des gardes la ronde tout à l'entour sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de sçavoir qui y est, ni quelles en sont les diverses demeures : Et vous avez pû voir dans quelques livres qui traitent de l'oraison qu'un des avis que l'on y donne est, que l'ame pour entrer dans ce Château, doit entrer en elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire.

Un tres-sçavant homme me dit autrefois qu'une ame qui ne fait point oraison ressemble à ces paralitiques, qui encore qu'ils aient des pieds & des mains ne sçau-roient les remuer, & qu'il y en a de si malades & si accoutumez à ne s'occuper que des choses exterieures qu'il est impossible de les faire entrer au dedans d'elles-mêmes, parce qu'elles ont formé une si grande habitude de vivre avec les reptiles, & les bêtes, qui sont au dehors du Château qu'elles leur sont devenuës semblables. Tellement qu'encore qu'elles soient d'une nature si noble & si élevé qu'elle les rend capables de converser avec Dieu-même, on ne sçauroit les guerir de cette déplorable maladie. Elles ne veulent ni connoître leur misere ni tâcher à s'en délivrer, & deviennent ainsi que la femme de Lot, comme des statues de sel ; parce qu'au lieu de tourner la tête vers Dieu elles la tournent vers ces creatures immondes de même qu'elle la tourna vers Sodome.

— 36 —

Que
l'Orai-
son est
la porte
de ce
Châ-
teau,

Selon ce que je le puis comprendre la porte pour entrer dans ce Château est l'oraison tant vocale que mentale accompagnée d'attention, sans quoi ce ne peut être une

une veritable oraison, puis que pour faire que c'en soit une il faut considerer à qui l'on parle : ce que l'on est : ce que l'on demande ; & à qui on le demande. Autrement on ne prie guere quoi que l'on remuë beaucoup les lèvres. Ce peut néanmoins être une oraison encore que l'on ne fasse point de reflexion à cause qu'on en a fait d'autres fois. Mais si l'on faisoit coutume de parler à Dieu comme l'on parleroit à l'un de ses domestiques en disant sans y prendre garde tout ce qui vient en la pensée, & que l'on sçait par cœur, je ne sçauois croire que cela puisse passer pour oraison ; & je prie Dieu que nul Chrétien n'en use de cette sorte. J'ai une ferme confiance, mes Sœurs, que cela ne vous arrivera point puis que vous êtes accoutumées à prier interieurement & du fond du cœur, ce qui est un excellent moien pour s'empêcher de tomber dans une telle stupidité.

Je ne parle point à ces ames percluses & paralitiques qui sont tant à plaindre, & dans un si grand peril si nôtre Seigneur ne vient lui même leur commander de se lever, comme il fit à ce paralitique, qui avoit passé trente-huit ans sur le bord de la piscine ; mais je parle aux ames qui entrent enfin dans ce Château, parce qu'encore qu'elles soient si engagées dans les occupations du siècle qu'elles en sont toutes remplies à cause que le cœur s'attache où est son tresor, néanmoins comme elles ont de bons desirs elles travaillent quelquefois à s'en détacher, font reflexion sur l'état où elles sont, ont recours à Dieu, & quand ce ne seroit que de mois en mois lui représentent leurs besoins. Et cette connoissance d'elles-mêmes & de leur égarement leur est si utile qu'elle les fait enfin entrer dans le Château, mais seulement dans la plus basse demeure, parce que ce grand nombre d'imperfections qui leur restent sont comme autant de reptiles qui y entrent avec elles, & les rend encore incapables de remarquer les beautés de ce superbe édifice, & d'y jouir d'une entiere satisfaction.

Vous serez peut-être surprises, mes Filles, de ce discours à cause que par la misericorde de Dieu vous n'êtes pas

pas du nombre de ces personnes : mais vous devez souffrir que je m'en explique comme je puis se rencontrant dans l'oraison des choses interieures, & si élevées que je ne sçaurois faire entendre d'une autre sorte la maniere dont je les comprends. Dieu veuille même que j'aie bien réüssi en quelques-unes dans un sujet qu'il est fort difficile que vous entendiez si vous n'en avez l'expérience, mais si vous l'avez vous connoîtrez que je ne pouvois agir autrement, & qu'il falloit toucher en passant ce qui ne nous touche plus par la misericorde de nôtre Seigneur.

CHAPITRE II.

Etat déplorable d'une ame qui est en péché mortel.

Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connoissance de soi-même qui est la premiere demeure de ce Château interieur & spirituel. Qu'il faut passer de cette connoissance à celle de Dieu. Efforts que font le demon pour empêcher les ames d'entrer dans cette premiere demeure & ensuite dans les autres; & avis de la Sainte pour résister à leurs artifices.

Etat
d'une
ame qui
est en
péché
mortel.

AVANT que de passer outre je vous prie, mes Soeurs, de considérer quel malheur c'est à une ame qui est comme un superbe Château tout resplendissant de lumiere, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie planté dans le milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu même, lors qu'elle commet un péché mortel & se trouve par cette chute dans les tenebres les plus épaisses & l'obscurité la plus noire que l'on se puisse imaginer, parce qu'encore que ce même Soleil qui la remplissoit de sa lumiere & la rendoit toute éclatante de beauté demeure toujours au milieu d'elle, & qu'elle soit de sa nature comme un Cristal capable d'être penetré & éclairé de ses rayons, ce Soleil se trouve alors Eclipsé pour elle. Ainsi toutes les bonnes œuvres qu'elle peut faire étant en cet état lui sont inutiles pour le salut, à cause qu'elles n'ont pas Dieu pour principe.

cipe, sans quoi nos vertus apparentes ne sont que de fausses vertus parce que nous ne sçaurions lui être agréables lors que nous nous éloignons de lui, & que celui qui commet un peché mortel, au lieu d'avoir intention de le contenter ne pense qu'à plaire au demon, qui n'étant que tenebres rend son ame tenebreuse comme lui.

Je sçai une personne à qui nôtre Seigneur avoit fait voir en quel état est une ame lors qu'elle a commis un peché mortel. Et cette personne me disoit qu'elle ne croioit pas que si on le connoissoit il se trouvât quelqu'un qui se pût refoudre à tomber dans ce malheur quelque peine qu'il falût prendre pour en éviter les occasions ; ce qui lui donnoit un desir extrême que chacun le sçût & en fût bien persuadé. Je vous conjure, mes Filles, d'imiter ce zele, & de prier beaucoup Dieu pour ceux qui se trouvent en cet état. Il est si déplorable que comme ces personnes ne sont que tenebres, ces tenebres se répandent dans toutes leurs actions. Car de même que les ruisseaux qui partent d'une source vive & tres-claire en retiennent les qualitez, toutes les actions d'une ame qui est en grace sont agréables aux yeux de Dieu & des hommes, parce qu'étant, ainsi que je l'ai dit, semblable à un arbre planté dans la source de la vie, la fraîcheur & la nourriture qu'elle en reçoit lui fait produire sans cesse des fruits admirables. Mais lors qu'au contraire l'ame va par sa faute comme se transplantant dans un marais puant & infect, tous les fruits qu'elle produit ne sont que corruption & pourriture.

Il faut donc remarquer que Dieu étant ce divin Soleil qui est & qui demeure toujours dans le centre de l'ame rien n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté & d'obscurcir sa lumiere. Mais l'ame ne laisse pas de devenir toute tenebreuse par le peché ; de même qu'un voile noir dont on couvriroit un cristall opposé au Soleil l'empêcheroit d'être éclairé de ses rayons.

O ames rachetées par le sang d'un Dieu, je vous conjure

jure en son nom de faire attention à une verité si importante & d'avoir compassion de vous-mêmes. Car cela étant pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour attacher ce voile funête qui vous cache la splendeur de cette divine & eternelle lumiere que vous ne sçauriez esperer de revoir jamais si vous mouriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes.

J E S U S , mon Sauveur , qui peut assez déplorer le malheur de ces ames ? Quel trouble ne voit-on point à l'entrée de ce Château ? quelle émotion dans les sens & les puissances qui en sont comme les officiers ? & enfin quel fruit peut-on attendre d'un arbre qui ne tire sa nourriture que du demon ?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois qu'il ne s'étonnoit pas du mal que font ceux qui sont en peché mortel ; mais qu'il ne pouvoit assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup davantage. Dieu veuille s'il lui plaît nous délivrer d'une misere si étrange que nulle autre ne peut tant mériter ce nom, puis qu'elle attire après elle des maux eternels. C'est là, mes Filles, la seule chose que nous devons craindre & dont nous devons demander à Dieu dans nos prieres de nous garentir, puis que nous sommes par nous-mêmes si foibles & si infirmes que nous travaillerions en vain sans son assistance à conserver, selon l'expression de ce grand Roi & ce grand Prophete, la place qu'il a commise à nôtre charge.

Cette même personne me disoit qu'elle avoit tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avoit faite de lui donner cette connoissance. L'un d'avoir par l'horreur de ces terribles chûtes une si extrême apprehension de l'offenser qu'il lui demandoit sans cesse de ne l'abandonner point. Et l'autre que ce lui étoit comme un miroir qui l'instruisoit dans l'humilité en voiant que tout le bien que nous faisons ne procede que de cette source dans laquelle nôtre ame telle qu'un arbre abondant en fruits se trouve plantée, & de ce soleil dont la chaleur douce & vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. A quoi cette personne ajoûtoit, qu'il en étoit

étoit si persuadé que lors qu'il faisoit ou voioit faire à un autre quelque bonne action il rapportoit aussi-tôt à Dieu comme à son principe, & lui en rendoit graces, parce qu'il connoissoit clairement que nous ne pouvons rien sans son secours : ce qui faisoit même que d'ordinaire il ne se voioit par lui-même dans le bien qu'il faisoit.

Vous ne devez pas, mes Sœurs, plaindre le temps que vous donnerez à lire ceci, ni moi regretter celui que j'ai employé à l'écrire si nous gravons bien ces choses dans nôtre memoire. Les sçavans ne les ignorent pas : mais l'esprit des femmes n'allant pas si loin, elles ont besoin de tout ce qui peut les instruire : & c'est peut être pour cette raison que nôtre Seigneur a permis que de semblables choses soient venues à ma connoissance. Je le prie de tout mon cœur de m'assister afin que je puisse vous en faire part. Car ces matieres interieures sont si obscures qu'étant aussi ignorante que je suis il m'arrivera souvent de ne pouvoir éviter de dire plusieurs choses superflues & même extravagantes parmi quelques-unes qui seront utiles. Mais si l'on a besoin de patience pour lire ce que j'écris, on doit considerer que je n'en ai pas moins eu pour écrire ce que je ne sçavois pas, étant tres-veritable que j'ai quelquefois pris la plume sans sçavoir ni ce que j'avois à dire, ni par où je devois commencer.

Je sçai, mes Filles, combien il vous importe que je vous explique le mieux que je pourrai certaines choses interieures, puis que l'on nous parle continuellement de l'utilité de l'oraison, & qu'encore que nos constitutions nous obligent d'y employer diverses heures on ne nous dit point ce que nous pouvons y contribuer, ni on ne nous explique que fort peu les moiens dont Dieu se sert pour nous y faire avancer d'une maniere surnaturelle. Ainsi j'ai sujet d'esperer que ce vous fera une grande consolation que je vous en donne quelque lumiere en vous faisant voir la beauté de cet édifice celeste & interieur si peu connu des hommes, bien que plusieurs
pre.

pretendent d'y avoir part. Or quoi que nôtre Seigneur m'eût donné quelque intelligence des autres choses dont j'ai écrit, j'ai connu ensuite qu'elle n'étoit pas telle que je l'ai eue depuis, principalement en celles qui sont les plus difficiles: & ce qui me met en peine est que pour les faire entendre je serai contrainte d'user de termes bas & vulgaires, parce que mon esprit rude & grossier n'en sçauroit trouver de plus propres.



De la
con-
nois-
sance
de soy-
même
qui est
la pre-
miere
de-
meure
de ce
Châ-
teau.

Pour revenir donc à ce Château dans lequel il y a diverses demeures, vous ne devez pas les concevoir comme étant toutes engagées les unes dans les autres, mais porter vos yeux vers le centre qui est le palais où habite ce grand Roi, & le considérer comme un palmier qui couvre de diverses écorces le fruit délicieux qu'il produit. Car il y a au dessus & à l'entour de ce palais diverses demeures; & toutes les choses qui regardent l'ame allant au delà de ce que nous pouvons nous imaginer, nous ne sçaurions nous les représenter dans une trop grande étendue. A quoi il faut ajouter qu'il n'y a une seule de ces demeures qui ne soit éclairée par ce soleil dont la lumière remplit tout ce magnifique Château.

Soit qu'une ame s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison il importe extrêmement de ne la pas trop contraindre. Mais puisque Dieu lui fait la grace de la recevoir dans ce Château il faut la laisser aller dans ces diverses demeures sans l'obliger à s'arrêter long-temps dans une seule quand ce seroit celle de la connoissance d'elle-même, parce qu'encore que rien ne soit plus nécessaire, remarquez bien ces paroles, même pour les ames à qui Dieu fait tant de grace que de leur donner entrée dans le centre de ce Château qui est le palais où il habite, elles ne pourroient quand elles le voudroient perdre jamais cette connoissance d'elles-mêmes, à cause que leur humilité comme une abeille qui travaille sans cesse à faire le miel, leur représente toujours leur neant, sans quoi elles seroient perduës. Mais ainsi que le travail de l'abeille ne l'empêche pas de sortir de sa ruche pour al-
ler

ler chercher sur diverses fleurs la matiere de son ouvrage, cette connoissance de nous-mêmes n'empêche pas aussi l'ame de prendre quelquefois son vol pour considerer la grandeur & la Majesté de Dieu dans ses ineffables perfections : & elle connoitra encore beaucoup mieux par ce moien que par elle-même quelle est sa bassesse, & se trouvera plus délivrée de ses propres imperfections que j'ai dit être comme des reptiles qui étoient entrez avec elle dans cette premiere demeure qui est cette connoissance d'elle-même. On doit donc regarder ce que je viens de dire comme une grace singuliere que l'on reçoit de Dieu dans ces occupations de l'ame qui n'ont rien que de grand & d'utile. Et ne doutez point, mes Sœurs, que nous n'avancions beaucoup davantage par la consideration des grandeurs & des merveilles de ce souverain être dont nous sommes l'ouvrage & les creatures que si nous demeurions toujours attachées à celle de nôtre neant & de nôtre bassesse.



Je ne sçai si je me suis bien expliquée : & ce point est d'une extrême consequence, parce que quelque élevées ^{Passer de la con-} que soient vos pensées vers le Ciel : je ne voudrois pour ^{noissan-} rien du monde que cela diminuât vôtre humilité ; n'y ^{ce de soi-même à celle de Dieu,} aiant point de vertu qui nous soit plus necessaire tandis que nous sommes encore sur la terre. C'est ce qui m'oblige à vous repeter que nous ne sçaurions mieux faire que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette premiere demeure où l'on s'occupe à la connoissance de soi-même, sans vouloir d'abord monter plus haut. Car quel besoin a-t-on de voler lors que l'on peut aller par un chemin facile & tres-seur ? Tâchons donc plutôt, mes Sœurs d'y marcher à grands pas. Et le seul moien à mon avis de nous bien connoître est de nous appliquer à bien connoître Dieu. Sa grandeur nous fera voir nôtre bassesse ; sa pureté, nôtre impureté ; & son humilité nôtre défaut d'humilité.

Nous tirons de cela deux avantages : l'un de com-
prendre

prendre beaucoup mieux quel est nôtre néant en considérant cette suprême Majesté ; de même que l'on connoît beaucoup mieux qu'une chose est fort noire quand elle est comparée à une fort blanche. L'autre que nôtre entendement & nôtre volonté s'ennoblissent & deviennent plus capables de pratiquer les grandes vertus lors qu'outre la connoissance de nous-mêmes travaillons à acquérir celle de Dieu. Car comme je l'ai dit de ceux qui sont en péché mortel que leurs actions ressemblent à ces ruisseaux dont les eaux venant d'une source corrompue sont toujours noires & puantes, (ce qui n'est qu'une comparaison puis que Dieu nous garde d'être en cet état :) de même si nous demeurons dans la considération de nôtre misère nous serons comme un ruisseau dont l'eau sera toujours trouble par tant d'apprehensions & de craintes qui nous rendront lâches & timides, en nous faisant penser sans cesse si l'on n'a point les yeux jettez sur nous pour observer nos actions ; si nous ne nous égarons point en marchant par ce chemin ; si il n'y aura point de presumption d'oser entreprendre ce bon œuvre ; si étant si imparfaites nous devons nous appliquer à une chose aussi élevée qu'est l'oraison ; si il ne vaudroit pas mieux se contenter de marcher dans la voie commune & ordinaire puisque les extrémités sont vicieuses même en ce qui regarde la vertu ; si étant de si grandes pechereuses ce ne seroit point en voulant s'élever davantage se mettre en hazard de tomber de plus haut, & ainsi au lieu de servir aux autres leur nuire en affectant mal-à-propos ces singularitez.

Helas mes filles de combien d'âmes le demon a-t-il causé la perte en leur faisant prendre pour humilité ce que je viens de dire & tant d'autres choses semblables que je pourrois y ajouter, abusant ainsi de la connoissance que ces personnes ont d'elles-mêmes afin de les empêcher d'en sortir pour passer à celle de Dieu, ce qui au lieu de diminuer leur humilité l'augmenteroit. Ce n'est pas que nous n'aions ces sujets de craindre & même encore

core davantage. Mais je soutiens que pour acquérir la véritable humilité nous devons jeter & arrêter les yeux sur JESUS-CHRIST notre Sauveur & sur ses Saints, puis que c'est un excellent moien pour élever nôtre esprit & pour empêcher que la connoissance de nous-mêmes ne nous décourage. Car encore que cette première demeure soit la moindre de toutes, elle ne laisse pas d'être si avantageuse & si riche, que pourvu que l'on se dé fasse de ces reptiles qui y entrent avec nous on peut de là passer aux autres.



Mais il n'est pas croiable de combien d'adresse & d'efforts d'artifices le demon se sert pour empêcher les ames de se bien connoître elles-mêmes & le chemin qu'elles doivent suivre. Entre plusieurs choses que je sçai par expérience de cette première demeure je vous dirai, mes filles, qu'elle contient une infinité de logemens à cause du grand nombre d'ames qui y entrent en diverses manieres, & toutes avec bonne intention. Or comme tout l'enfer veille sans cesse pour leur nuire, ces logemens sont pleins de demons qui leur tendent mille pièges pour les empêcher de passer d'une demeure dans une autre. Ils ont peine d'y réussir contre les ames qui sont les plus proches de la demeure où habite ce grand Roi, mais ils surmontent facilement celles qui étant encore plongées dans les plaisirs du monde & passionnées pour de vains honneurs & de vaines pretentions n'ont pas le courage de se servir pour leur résister des sens & de ces puissances, l'entendement, la memoire & la volonté que Dieu leur a donnez pour se défendre de leurs attaques. Or bien que les ames qui sont en cet état desirent de ne point offenser Dieu & fassent de bonnes œuvres, elles doivent recourir à lui avec grand soin, à la sainte Vierge & aux Saints pour les protéger & les défendre: & il n'y a point d'état si parfait où l'on n'ait besoin de faire la même chose puis que le secours de Dieu nous est toujours nécessaire, & je le prie de tout mon cœur de ne nous le pas refuser.

Que nôtre vie sur la terre est misérable ! Mais à cause, mes Filles, que j'ai beaucoup parlé ailleurs du grand préjudice que nous recevons de n'être pas bien instruites dans l'humilité & la connoissance de nous-mêmes je n'en dirai pas ici davantage, quoi que rien ne nous importe tant que de tirer quelque profit de ce que j'en ai dit.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand Roi. Non qu'elles soient aussi obscurcies que lors que l'âme est en péché mortel, mais à cause qu'elles le sont en quelque sorte parce que ces couleuvres, ces vipères & ces autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme l'empêchent d'en considérer la lumière; de même que si une personne qui auroit les yeux si couverts de bouë qu'elle pourroit à peine les ouvrir entroit dans une salle fort éclairée des rayons du Soleil. Ces demeures sont donc fort claires, mais ces malheureux animaux qui obscurcissent les yeux de l'âme pour ne les attacher que sur eux-mêmes l'empêchent d'en voir la clarté. C'est la disposition dans laquelle me paroît être une âme qui bien qu'elle ne soit pas en mauvais état est si occupée, comme je l'ai dit, du soin des affaires du monde, & de ce qui regarde les biens & les honneurs, qu'encore qu'elle voulût faire reflexion sur elle-même & posséder le bonheur dont elle seroit capable de jouir, elle en est empêchée par ces déplorables attachemens dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc pour entrer dans la seconde demeure que chacun selon sa condition s'efforce de renoncer à toutes les occupations non nécessaires, puis que sans cela je croi impossible que l'on arrive jamais à cette principale demeure qui est le comble de la félicité, ni que l'on soit même en assurance dans les premières demeures au milieu de tant de bêtes si dangereuses dont il ne se peut faire que quelqu'une enfin ne nous picque & ne nous infecte de son poison.

Quel malheur seroit donc le nôtre, mes Filles, si après avoir

avoir évité tant de pièges, & être passées dans les autres demeures plus honorables de ce Château nous retombions par nôtre faute dans nos premières imperfections : ainsi qu'il est arrivé à plusieurs qui avoient reçu comme nous des faveurs de Dieu ? Nôtre condition nous garantit des perils extérieurs : & Dieu veuille qu'elle nous délivre aussi des intérieurs. Mais prenez garde, mes Sœurs, à ne vous mesler jamais des choses qui ne vous regardent point ; & songez qu'il y a peu de demeures de ce celeste Château où nous ne soions obligées de combattre contre les demons. Il est vrai que dans quelques-unes nos puissances qui sont comme les gardes de nôtre ame sont plus capables de leur résister : mais nous avons toujours besoin de veiller pour découvrir leurs artifices, puis qu'ils sont si grands que se transformant comme ils font en Anges de lumière ils pourroient autrement nous avoir fait beaucoup de mal avant que nous nous en aperçussions.



Je vous ai dit autrefois que la malice du diable est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure & je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Cet esprit malheureux inspirera à une Sœur un si violent desir de faire penitence qu'elle croira ne pouvoir trouver du repos que dans d'extrêmes mortifications. Mais si la Supérieure lui défend de rien faire en cela sans sa permission, & qu'au lieu de lui obeïr elle s' imagine de les pouvoir continuer secrètement & ruiné ainsi sa santé en contrevenant à l'obeïssance, vous voiez à quoi se termine cette devotion déreglée. Ce même ennemi de nôtre salut mettra dans l'esprit d'une autre qu'elle doit aspirer à une tres grande perfection. Cela est tres-bon en soi : mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses Sœurs lui paroîtront de si grands pechez qu'elle se rendra attentive à les observer pour en avertir la Prieure sans que souvent elle voie les siens propres, & que les autres remarquant qu'elle les observe de la sorte & ne sçachant quelle est en cela son intention pourront en être scandalisées. M 2 L'a-

Moïens
d'em-
pêchez
les
trom-
peries
du de-
mon.

L'avantage que le demon pretend tirer de la est tres-grand, puis qu'il va à refroidir la charité & à relâcher celien d'amour qui doit unir si étroitement ensemble celles qui servent un même Seigneur & un même maître ; ce qui seroit l'un des plus grands malheurs qui leur pourroit arriver. Car ne sçavez-vous pas, mes filles, que la veritable perfection consiste en l'amour de Dieu & du prochain, & qu'ainsi nous serons d'autant plus parfaites que nous garderons plus parfaitement ces deux importans commandemens ? Toute nôtre Regle & toutes nos Constitutions ne tendent qu'à cela seul. Renonçons donc à ce zele indiscret qui ne peut que nous beaucoup nuire, & que chacune de nous considere ses propres defauts sans examiner avec tant de soin ceux des autres. Comme j'en ai assez parlé ailleurs je n'en dirai pas ici davantage, & me contenterai d'ajouter que cet amour qui vous doit lier toutes ensemble est si important que je souhaiterois que vous l'eussiez continuellement devant les yeux ; au lieu de vous amuser à considerer des bagatelles, qui bien que n'étant pas en elles-mêmes des imperfections ne laisseroient pas d'être capables, faute de discernement, de nous faire perdre cette paix interieure qui nous doit être si chere & de la faire perdre aux autres : ce qui seroit acheter bien cher cette pretendue perfection qui seroit encore beaucoup plus dangereuse si le diable l'inspiroit à l'égard de la Prieure.

Il faut néanmoins y agir avec une grande discretion puis que si c'étoient des choses contraires à la Regle & aux Constitutions, au lieu de le dissimuler, la charité obligeroit d'en avertir la Prieure : & si elle ne s'en corrigeoit d'en informer le Superieur. De même si on remarquoit dans les Sœurs quelques fautes importantes, on seroit aussi obligé de se conduire de la sorte sans se laisser aller à une vaine crainte qu'il y eût de la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du diable il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'ils s'en serviroit pour commencer à exciter du murmure & l'on doit seulement en parler

parler aux personnes qui peuvent y apporter du remède. Comme nous sommes dans un silence continuel cet avis ne nous est pas, graces à Dieu, si nécessaire qu'à d'autres : néanmoins il est toujours bon de se tenir sur ses gardes.

SECONDE DEMEURE.

CHAPITRE I.

Comparaison des ames qui sont dans la premiere demeure à des sourds & muets, & de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'ame se doit preparer alors à soutenir de grands combats contre le demon.

J'AI maintenant à dire quelles sont les ames qui entrent dans la seconde demeure & ce qu'elles y font. Je voudrois le pouvoir faire en peu de mots, parce que j'en ai parlé ailleurs fort amplement : & qu'il me sera impossible de ne pas repeter une grande partie de ce que j'en ai écrit, à cause que je ne m'en souviens point. Que si je pouvois varier la maniere d'en traiter peut-être ne vous ennuirois-je pas de même que nous ne nous lassons point de lire les livres qui en parlent, quoi qu'ils soient en grand nombre.

Il s'agit ici de ceux qui ont commencé de s'appliquer à l'Oraison & qui connoissent l'importance de ne se pas arrêter dans la premiere demeure, mais qui ne sont pas encore absolument resolus d'en sortir puis qu'ils ne se separent point des occasions qui les mettent en si grand peril. C'est néanmoins une grande grace que Dieu leur fait de connoître combien ces bêtes venimeuses sont à craindre, & de ce qu'ils tâchent par intervalles de les fuir. Quoi qu'ils ne courent pas tant de fortune que les premiers dont nous avons parlé ils souffrent toutefois davantage ; parce qu'ils connoissent le danger où ils sont, & il y a sujet d'esperer qu'ils entreront plus avant dans le Château. Je dis qu'ils souff-

Difference de l'état des ames qui sont dans la premiere & la seconde demeure,

frent davantage , à cause que les premiers sont comme des sourds & muets qui n'entendant ni ne parlant point endurent plus patiemment la peine de ne point parler , au lieu que ceux-ci ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne mais qui sont muettes & sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de ces premiers n'est pas néanmoins le plus desirable , puis que c'est toujours un grand avantage d'entendre ce que l'on nous dit & que ces derniers étant plus proches de Dieu entendent sa voix lors qu'il les appelle. Car bien qu'ils s'occupent encore des affaires , des plaisirs , & des divertissemens du monde , & qu'ils retombent dans le peché après s'en être relevés , parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses en la compagnie desquelles ils continuent d'être ne les fassent pas broncher , la bonté & la miséricorde de Dieu sont si grandes & il desiré tant qu'ils l'aiment & s'efforcent de s'approcher de lui , qu'il continuë de les appeler pour leur en donner la hardiesse : & cela d'une manière si douce que ce leur est une peine insupportable de ne pouvoir executer à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi n'ai-je pas raison de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étoient sourdes à sa voix ?

Ce n'est pas que cette voix par laquelle Dieu les appelle soit aussi forte que celle dont je parlerai dans la suite. Il se sert seulement pour se faire entendre des discours des gens de bien , de la lecture des bons livres , des maladies , des afflictions , & des veritez dont il nous donne quelquefois la connoissance dans l'oraison qu'il considère toujours beaucoup quoi que peu fervente. Ne laissez donc pas , mes Sœurs , de faire une grande estime de cette grace de nôtre Seigneur , & que ce que vous n'y répondez pas à l'heure même ne vous fasse point perdre courage. Sa patience est si grande qu'elle ne s'étend pas seulement à plusieurs jours , mais à plusieurs années lors qu'il voit que nous perséverons dans nos bons desirs : & il nous importe tellement d'y persé-
verer

verer qu'il est impossible que nous n'en tirions de grands avantages. Mais c'est une chose terrible de voir les efforts que le demon fait alors en mille manieres pour attaquer l'ame, & qui la font beaucoup plus souffrir que lors qu'elle n'étoit encore que dans la premiere demeure, parce qu'y étant sourde & muette, ou au moins entendant tres-peu, elle étoit comme ceux qui aiant presque perdu l'esperance de vaincre se rallentissent dans leur resistance : au lieu qu'ici l'entendement est plus vif, les puissances plus éclairées, & le combat si échauffé qu'il est impossible que l'ame n'en entende pas le bruit. Le diable sert alors de ces serpens & de couleuvres dont j'ai parlé pour empoisonner ces ames de leur venin, en leur representant les plaisirs du monde comme s'ils devoient toujourns durer, l'estime que l'on y avoit pour elles, leurs parens, leurs amis, la perte de leur sante par les austeritez de la penitence que l'on ne peut manquer de vouloir faire lors que l'on est arrivé dans cette seconde demeure, & mille choses semblables.

J E S U S mon Sauveur, dans quel trouble & quelles peines ces esprits de tenebres ne jettent-ils point ces pauvres ames par de si dangereux artifices ? Elles ne savent si elles doivent passer outre ou retourner dans la premiere demeure. Car d'un côté la raison leur presente l'artifice dont le demon se sert pour les tromper, que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un neant en comparaison du bonheur où elles aspirent : La foi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs desirs : La memoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux qui sont tombez d'une tres grande prosperité dans une extreme misere, tant de morts subites de ceux qui étoient plongez dans les delices, & que ces corps qu'ils nourrissoient avec tant de délicatesse sont maintenant la pasture des vers dans le tombeau & autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont elles n'ont pas seulement reçu l'être & la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son

amour qu'elles souhaiteroient de pouvoir par des effets lui en témoigner leur reconnoissance. L'entendement leur fait connoître que quand elles vivroient des siècles entiers elles ne sçauroient acquerir un ami si fidelle & si veritable; que le monde n'est que vanité & que mensonge, que les plaisirs que le demon leur promet & les peines dont il les veut effraier ne sont que des illusions; qu'en quelque lieu qu'elles puissent aller elles ne sçauroient trouver hors de ce Château de fureté & de paix; qu'il y auroit de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi & où l'on a pour hôte le Seigneur & le maître de tout ce qu'il y a de richesses dans le Ciel & sur la terre, pour se trouver réduit comme l'Enfant prodigue à manger du gland avec les pourceaux après avoir dissipé tout son bien. Et ces raisons sont si fortes qu'elles devroient suffire à ces âmes pour leur faire vaincre les demons. Mais, mon Seigneur & mon Dieu, la coutume que la vanité a établie a tant de force & est si generally receuë qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte nous preferons ce que nous voions à ce qu'elle nous enseigne. Ainsi il n'y a qu'imperfection & que misere en ceux qui ont encore l'esprit rempli des choses visibles, & l'on doit en attribuer la cause à ces bêtes venimeuses dont elles ne sont pas délivrées. Car de même qu'une personne mordue par une vipere & empoisonnée de son venin devient toute enflée & mourroit si on ne lui faisoit beaucoup de remedes, l'ame se trouve en cet état & a besoin pour en sortir d'une grace particuliere. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait tant à souffrir, principalement si le diable voit qu'elle veut faire tous ses efforts pour s'avancer dans le service de Dieu, puis qu'il emploie alors toutes les forces de l'enfer pour tâcher à la faire tourner en arriere.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'ame n'a-t-elle point en cet état de votre assistance, puis que sans elle elle ne peut rien? Ne souffrez donc pas s'il vous plaît que se laissant surprendre elle abandonne son entreprise.

prise. Faites-lui connoître que tout son bonheur en dépend : combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies pour ne converser non seulement qu'avec ceux qui aiant de bons sentimens se trouvent dans la même demeure, mais aussi avec ceux qui sont passez plus avant, afin qu'ils l'aident à y aller, & qu'elle se tienne toujours sur ses gardes pour ne se point laisser vaincre. Car si le diable la voit absolument resoluë à tout souffrir & à mourir plutôt que de retourner dans les premieres demeures il la laissera bien-tôt en repos.

C'est ici où il faut que l'ame témoigne sa generosité & ne ressemble pas à ces lâches Soldats que Gedeon renvoia lors qu'il alloit au combat ; mais considere qu'elle entreprend d'en soutenir un contre les demons quand même ils se joindroient tous ensemble pour l'attaquer, & qu'étant armée de la croix de son Sauveur elle n'a rien à apprehender. Je l'ai déjà dit & je le repete encore. Elle ne doit point en cet état se proposer des contentemens & des plaisirs. Ce seroit une maniere bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, & bâtir sur le sable une maison qui tomberoit aussi-tôt par terre. Il faut au contraire se préparer à souffrir des peines & des tentations, parce que ce n'est pas dans ces premieres demeures que tombe la manne. Il est besoin de passer plus avant pour la ramasser à pleines mains dans ces autres demeures où il n'y a rien que de delicieux, & où l'ame jouit de tout le bonheur qu'elle scauroit souhaiter, n'ayant point alors d'autre volonté que celle de Dieu.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître & étant encore meslées de mille imperfections nous osions pretendre de trouver des douceurs dans l'oraison & nous plaindre de nos secheresses ? Qu'il ne vous arrive jamais, mes Sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que vôtre Epoux a portée : n'oubliez jamais que c'est à quoi vous vous êtes si solennellement engagées, & que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui s'estiment les

plus heureuses. C'est là le capital : & vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendrez de grandes actions de grâces s'il vous en favorise.

Il vous semblera peut-être, mes Sœurs, que pourveu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures il n'y a point de peines extérieures que vous ne soiez résolues de souffrir. Mais il connoît mieux que nous ce qui nous est propre : il ne nous appartient pas de lui donner conseil ; & il nous peut dire avec raison que nous ne sçavons ce que nous demandons. N'oubliez jamais je vous prie, puis qu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison se doivent résoudre à travailler continuellement de tout leur pouvoir pour conformer leur volonté à celle de Dieu, & croire fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel & ce chemin qui conduit au Ciel. Ceux qui s'en acquitteront avec plus de soin recevront de plus grandes récompenses, & s'avanceront davantage dans cette divine voie. En quoi j'en'exagere point puis qu'il est très-veritable que c'est en cela que consiste tout nôtre bonheur. Car si d'abord nous nous égarons en voulant que Dieu fasse nôtre volonté & non pas la sienne, & qu'il nous mene par le chemin qui nous est le plus agreable ; quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, & tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses qui nous donnent tant de peine par de mauvaises pensées dont nous ne pouvons nous garantir, par des secheresses, & même quelquefois par leurs morsures ; Dieu le permettant ainsi afin de nous rendre plus vigilantes, & éprouver si nous sommes vivement touchées du regret de l'avoir offensé. Que vos chûtes ne vous empêchent donc point mes Filles de vous efforcer de passer outre. Dieu en tirera même du bien, ainsi que pour éprouver la bonté du teriaque on prend auparavant du poison.

Quand

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de nôtre foiblesse & du préjudice que nous recevons de ces distractions, celle-là seule devroit suffire pour nous porter à nous recueillir. Car peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de rencontrer ailleurs du repos lors que l'on n'en trouve pas dans sa maison propre ? Rien ne nous est si proche que nos puissances puis que nous en sommes inséparables : & ces puissances nous font la guerre comme si elles vouloient se venger de celle que nos pechez leur ont fait. Nôtre Seigneur n'a, mes Sœurs, rien tant recommandé à ses Apôtres que la paix : & croiez-moi si nous ne la trouvons en nous, nous travaillerons en vain à la chercher hors de nous.

Je conjure ce divin Sauveur de finir cette guerre par le sang qu'il a répandu sur la croix pour nôtre salut ; & je prie tant ceux qui n'ont point encore commencé de rentrer dans eux-mêmes, que ceux qui y sont déjà rentrés, de se bien garder de rien faire qui les porte à retourner en arriere : Qu'ils considerent que les rechûtes étant plus dangereuses que les chûtes leur perte seroit inévitable : qu'ils se défient d'eux-mêmes : qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu ; & il les fera passer d'une demeure à une autre, où non seulement ils n'auront plus sujet d'apprehender ces bêtes venimeuses, mais se mocqueront de leurs efforts, les verront soumises à eux, & jouiront de tout le bonheur que l'on scauroit souhaiter en cette vie.

Comme j'ai écrit ailleurs ainsi que je vous l'ai dit au commencement de ce discours de quelle sorte on se doit conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler, & que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir afin de pouvoir continuer, je ne le repeterai point ici. Je me contenterai de dire qu'il est tres avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Que si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquer à certaines choses quine

font point essentielles, je vous assure que pourvû que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison Dieu les fera réussir à vôtre avantage, quoi que vous ne trouviez personne qui vous en instruisse. Mais si vous aviez abandonné l'oraison il n'y auroit autre remede pour empêcher que peu à peu vos chûtes ne se multipliasent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison : & Dieu veuille vous bien faire comprendre une verité si importante.

Si l'on dit, que puis qu'il est si dangereux de retourner en arriere il vaut donc mieux ne pas commencer & demeurer hors de ce Château, je répons & nôtre Seigneur l'a dit lui-même : *Que celui qui cherche le peril y rencontrera sa perte*, & qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce Château. Car n'y a-t-il pas de la folie à s'imaginer de pouvoir entrer dans le Ciel sans entrer auparavant dans nous-mêmes par la connoissance de nôtre misere & de ce que nous devons à Dieu, & sans implorer souvent sa misericorde ? Ne nous a-t-il pas dit aussi de sa propre bouche : *Que nul n'ira à son Pere que par lui* ? Ce sont ce me semble les même paroles, & *Qui me voit voit mon Pere*. Or je ne comprends pas comment nous pouvons le connoître & travailler pour son service si nous ne considerons les obligations que nous lui avons & la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. Car la foi sans les œuvres est une foi morte : & à quoi nous peut-elle servir si nous ignorons le prix des souffrances de JESUS-CHRIST d'où procede tout nôtre bonheur, & si nous ne nous excitons pas par cette consideration à l'aimer ? Je le prie de nous faire connoître combien cher lui a coûté l'amour qu'il nous a porté : *Que le serviteur n'est pas pardessus le maître : Que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire : Et que l'on ne sçaurôit que par la priere éviter de tomber à toute heure dans la tentation*.

TROISIEME DEMEURE.

CHAPITRE I.

Dans quelles saintes dispositions sont les ames à qui Dieu a fait la grace d'entrer dans cette troisieme demeure. Qu'en quelque état que nous soions il y a toujours sujet de craindre tandis que nous sommes en cette vie.

QUE dirons-nous de ceux qui par la perseverance Estât qu'il à plû à Dieu de leur donner sont demeurez ^{des 3^{es}} victorieux dans ces combats & arrivez jusques a la troi- ^{mes} sieme demeure, sinon *Que bien-heureux est l'homme* ^{dans} *qui craint le Seigneur*, qui est un verset dont aiant l'es- ^{cette} prit aussi grossier que je l'ai je n'avois pû jusques ici ^{troisié-} bien comprendre le sens, & je ne sçauois trop remer- ^{me de-} cier sa divine Majesté de m'en avoir donné l'intelli- ^{mence} gence. Comment celui qui se trouve en cet état ne feroit-il pas heureux, puis que pourvû qu'il ne retourne point en arriere il y a sujet de croire qu'il est dans le veritable chemin du salut. Vous voiez par là, mes Sœurs, combien il importe de remporter la victoire dans les combats dont j'ai parlé, puis que je ne sçauois douter que Dieu ne nous mette ensuite en seureté de conscience. Mais je me reprens. Car peut-il y en avoir en ce monde? Et c'est cette incertitude qui m'a fait ajoûter ces mots: pourvû que l'on ne retourne point en arriere. Que cette vie est miserable d'être ainsi obligez comme ceux qui ont toujours les ennemis à leurs portes d'avoir sans cesse les armes à la main pour se garantir de surprise!

*Mon Dieu & mon tout; comment voulez-vous que nous aimions une vie pleine de tant de miseres, & que nous ne desirions & ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grace de nous en tirer, si ce n'est que nous puissions esperer de la perdre pour vous, ou de l'employer toute entiere pour vôtre service: & sur tout d'être assu-
rez*

rez que nous accomplissons votre volonté ? Car à moins que cela ne devons-nous pas dire avec S. Thomas : Mourons avec lui ? Et n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une seule que de vivre sans vous & sans cette apprehension de pouvoir être pour jamais séparé de vous ? C'est ce qui me fait vous dire, mes Filles, que la grande grace que nous devons demander à Dieu est de nous mettre en assurance avec les bienheureux. Car au milieu de tant de craintes quel contentement peut avoir celui qui n'en connoît point d'autre que d'être agreable à son Dieu, puis que l'on a vû tomber dans tant de grands pechez des personnes qui menant une vie sainte étoient dans ces craintes & de plus grandes encore ? Et qui nous assure si nous tombons Dieu nous donnera la main pour nous relever & pour nous faire faire penitence ? J'entens par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit que je ne me trouve dans une extrême fraieur : Et elle s'y présente si souvent que je tremble en écrivant ceci. Je ne sçai ni comment je le puis écrire, ni comment je puis vivre. Je vous conjure, mes Filles, de demander à notre Seigneur de me faire la grace qu'il vive toujours en moi. Car quelle assurance puis je trouver dans une vie aussi mal employée qu'a été la mienne ? Que ceci ne vous attriste point, je vous prie, comme je remarque quelquefois que cela vous arrive par le desir que vous auriez que je fusse une grande sainte : en quoi certes vous avez raison, & je le souhaiterois bien aussi : mais que puis-je faire & à qui me prendre qu'à moi-même des fautes que j'ai commises ; puis que Dieu m'a favorisée de tant de graces que si j'en avois fait un bon usage elles auroient pû suffire pour m'obtenir l'accomplissement de vôtre desir.

Je ne sçai rois sans une grande confusion & sans répandre des larmes penser que j'écris ceci pour des personnes qui seroient capables de m'instruire : & il paroît bien en cela quel est le pouvoir de l'obéissance qui m'y contraint. Dieu veuille que vous en tiriez quelque utilité ;

lité; & je vous conjure de lui demander pardon pour cette misérable creature qui a osé l'entreprendre. Il sçait que je n'attens rien que de sa bonté : que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis; & que c'est à elle que j'ai recours & aux merites de son fils & de sa tres-sainte mere dont toute indigne que je suis j'ai l'honneur comme vous de porter l'habit. Louiez Dieu, mes Filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte puisqu'elles ne vous empêchent pas d'être les veritables filles de cette Reine des Anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions : admirez sa grandeur ; & considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protectrice, puis que mes pechez & ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint Ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner. C'est de ne vous tenir pas en assurance quoi que vous aiez une telle mere & soiez aussi bonnes que vous êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David & de Salomon : ne vous fiez point en votre retraite, en votre penitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre separation des choses du monde, & en ce qui paroît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon : mais il ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre ; & vous devez graver ce verset dans votre memoire & le mediter souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

J'ai fait une grande digression, parce que le souvenir de mes imperfections & de mes pechez me donne tant de confusion lors qu'ils se presentent à mon esprit que je m'égare & me trouble. Mais il me faut revenir à ce que j'avois commencé à dire des ames à qui Dieu a fait une aussi grande faveur que celle d'avoir surmonté les difficultez qui se rencontrent à passer des deux premières demeures dans la troisième : & je croi que par sa misericorde il y a plusieurs de celles-là dans le monde. Leur apprehension de l'offenser fait qu'elles évitent autant qu'elles peuvent de tomber même dans les pechez veniels.

veniels. Elles aiment la penitence : elles ont des heures de recueillement : elles emploient bien leur temps : elles exercent la charité envers le prochain : elles sont réglées dans toutes leurs actions, & gouvernent sagement leurs familles. Cet état est sans doute fort desirable : & il y a sujet de croire que Dieu ne leur refusera pas la grace de passer dans les dernières demeures si elles en ont un grand desir, puis que la disposition où elles sont est si loisible qu'elles peuvent obtenir de sa bonté des faveurs encore plus grandes que celles qu'elles ont déjà reçues.

JESUS mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés ? Personne sans doute ne le dira : chacun assure qu'il le veut. Mais comme il faut plus que des paroles pour porter l'ame à s'abandonner entièrement à Dieu & le faire régner dans elle avec une souveraine puissance, il ne suffit pas de le proferer de bouche on doit l'avoir dans le cœur, comme nous l'apprenons par l'exemple de ce jeune homme de l'Evangile à qui nôtre Seigneur dit : *Que s'il vouloit être parfait il quittât tout pour le suivre*. Dès que j'ai commencé à parler de ces demeures j'ai toujours eu dans l'esprit que cela se passe de la sorte, & que ces grandes secheresses qui arrivent dans l'oraison en procedent d'ordinaire. Il y en a néanmoins encore d'autres causes, comme aussi de ces peines interieures qui font tant souffrir plusieurs personnes sans qu'il y ait de leur faute, & dont nôtre Seigneur ne manque point de les délivrer avec beaucoup d'avantage pour elles. A quoi l'on peut ajouter les effets que la melancolie & d'autres infirmités produisent, sans parler en cela non plus que dans tout le reste des secrets jugemens de Dieu & qui sont impenetrables. Mais je croi que ce que j'ai dit est ce qui arrive le plus ordinairement. Car comme ces personnes voient qu'elles ne voudroient pour rien du monde commettre un peché mortel, ni la plupart d'elles un veniel de propos délibéré,

berre, & qu'il n'y a rien à reprendre en la maniere dont elles emploient leur temps & leur bien, elles ont peine à souffrir qu'étant de fidelles fujets de leur Roi on leur refuse l'entrée du lieu où il habite dans sa gloire, sans considérer que peu entrent jusques dans la chambre de la plupart des Rois de la terre.

Entrez, mes Filles, entrez dans vous-mêmes : passez jusques dans le fond de votre cœur, & vous trouverez le peu de compte que vous devez faire de ces petites actions de vertu auxquelles vous êtes obligées comme chrétiennés, & même à beaucoup davantage. Contentez-vous d'être sujettes de Dieu ; & pour vouloir trop prétendre ne vous mettez pas en hazard de tout perdre. Considérez les Saints qui sont entrez dans la chambre de ce Roi, & vous verrez la différence qu'il y a entre eux & nous. Ne demandez point ce que vous n'avez point mérité ; & quelques services que nous aions rendus à Dieu gardons-nous bien de croire qu'après l'avoir d'ailleurs tant offensé il nous doive quelque chose.

O humilité, humilité, je suis tentée de croire que ceux-là n'en ont pas beaucoup s'inquietent de ces secheresses. Mais ce n'est pas de même de ces grands travaux intérieurs dont j'ai parlé : il y entre bien davantage que le manque de devotion. Eprouvons-nous nous-mêmes, mes Sœurs, ou souffrons que nôtre Seigneur nous éprouve : & il le sçait bien faire encore que nous ne le voulions pas. Considérons ce que font pour son service ceux qui lui sont si fidèles, & nous verrons si nous avons sujet de nous plaindre de sa divine Majesté. Car que voulons-nous qu'il fasse si nous nous éloignons de lui, & nous retirons tout tristes ainsi que ce jeune homme de l'Evangile, lors qu'il nous enseigne ce que nous devons faire pour être parfaits, & qu'il veut nous donner des recompenses proportionnées à l'amour que nous lui portons ? Mais cet amour, mes Filles, doit être accompagné des œuvres & non pas imaginaire, parce qu'encore que Dieu n'ait point besoin de nos œuvres, il les considère comme des effets de la résolution que

que nous avons faite de lui soumettre entièrement nôtre volonté. Que si nous nous persuadons qu'il ne nous reste plus rien à faire, parce qu'en nous rendant Religieuses nous avons de nôtre plein gré renoncé pour l'amour de lui à l'affection de toutes les choses du monde en general, & à ce que nous possédions en particulier, qui encore qu'il ne fût pas de plus grande valeur qu'étoient les filets de S. Pierre, doit être considéré comme beaucoup à l'égard de celui qui donne tout ce qu'il a : je dis que cette disposition est fort bonne pourveu que l'on y persevere, & que l'on ne se rengage point dans les imperfections où l'on se trouvoit encore dans les premières demeures où sont ces animaux immondes dont j'ai parlé; étant certain qu'en continuant dans cet abandonnement de toutes choses pour ne s'attacher qu'à Dieu on obtient ce que l'on souhaite lors que l'on ne cesse point de pratiquer (remarquez bien ces paroles, mes Filles) ce précepte de JESUS-CHRIST, *De nous considerer toujours comme des serviteurs inutiles*, qui n'ont rien fait pour meriter de semblables graces, & que plus on a reçu de lui, plus on lui est redevable. Car que pouvons-nous faire pour un Dieu qui est tout-puissant, qui nous a créés, qui nous conserve l'être, & qui est mort pour nous? Ne devons-nous pas au lieu de lui demander de nouvelles graces & de nouvelles faveurs nous tenir heureuses de pouvoir nous acquitter de quelque petite partie de l'obligation que nous lui avons à cause du service qu'il nous a rendu? Ce qui est une parole que je ne sçauois proferer sans une tres grande confusion, quoi qu'il soit vrai qu'il n'a employé qu'à nous servir toute la vie qu'il a passée dans le monde.

Je vous prie, mes Filles, de bien considerer quelques avis que j'ai à vous donner sur ce sujet. Vous pourrez y trouver de l'obscurité, parce que je ne sçauois les expliquer plus clairement. Mais je ne puis douter que nôtre Seigneur ne vous en donne l'intelligence afin d'augmenter vôtre humilité par ces secheresses; au lieu que le demon voudroit s'en servir pour vous jeter dans l'inquie-

l'inquietude. Car lors que des ames sont veritablement humbles, quoi qu'elles ne reçoivent pas ces faveurs de nôtre Seigneur il leur donne une conformité à sa volonté, & une paix qui les rend plus contentes que celles qu'il en gratifie, qui souvent étant les plus foibles ne voudroient pas apparemment changer ces faveurs contre les secheresses de ces autres, qui aiant plus de force qu'elles les supportent avec tant de vertu, parce que naturellement nous aimons davantage les contentemens que les croix. *Seigneur à qui nulle verité n'est cachée, éprouvez-nous afin de nous donner par cette épreuve la connoissance de nous-mêmes.*

CHAPITRE II.

Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivez jusques à cette troisième demeure, & particulièrement touchant l'obeissance que l'on doit pratiquer, & la retenue avec laquelle on doit agir.

J'A Y connu quelques personnes & même beaucoup, ^{Avis} qui après être arrivées à l'état dont je viens de parler, & avoir passé plusieurs années d'une manière qui ^{tres-utiles} paroïsoit si parfaite qu'il y avoit sujet de croire qu'el- ^{de la Sainte} les voioient le monde sous leurs pieds, ou qu'au moins elles en étoient entièrement desabusées, lors que Dieu a commencé de les éprouver en des choses assez legeres, elles sont tombées dans de si grandes inquietudes & un tel abattement que j'en étois étonnée, & ne pouvois m'empêcher de craindre pour elles parce qu'y aiant si long-temps qu'elles faisoient profession de vertu qu'elles se croient capables d'enseigner les autres, les conseils qu'on pourroit leur donner seroient inutiles. Je ne voi point d'autre remede pour les consoler que de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, comme en effet elles en sont dignes, & de ne point contredire leurs sentimens, parce qu'étant persuadées qu'elles endurent pour l'amour de Dieu elles ne peuvent

peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection : ce qui en est une autre bien grande pour des personnes si avancées. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles y tombent ; mais il y en a ce me semble de voir qu'elles y demeurent si long-temps. Il arrive souvent que Dieu pour faire connoître à ces ames choisies quelle est leur misère retire d'elles ses faveurs pour un peu de temps, & qu'elles n'ont pas besoin de davantage pour connoître clairement qu'elles ne sont rien par elles-mêmes. Il arrive aussi quelquefois que leur déplaisir de voir qu'elles ne peuvent s'empêcher d'être touchées des choses de la terre leur est un surcroît de peine. Ainsi quoi qu'il y ait de l'imperfection , c'est une grande miséricorde que Dieu leur fait parce qu'elle les humilie.

Ces autres personnes dont je parlois auparavant, sont tres-éloignées d'être en cet état. Elles admirent leurs sentimens, & voudroient que les autres les admirassent. J'en veux rapporter quelques exemples afin de nous exciter à nous connoître & à nous éprouver nous-mêmes, puis qu'il nous est avantageux d'avoir cette connoissance avant que Dieu nous éprouve. Si une personne riche qui n'a ni enfans ni heritiers vient à souffrir quelque perte qui n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'il n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa famille, & que cela ne l'inquiete pas moins que si elle n'avoit pas seulement du pain, comment notre Seigneur pourra-t-il lui ordonner de tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte vient de ce qu'elle voudroit pouvoir faire du bien aux pauvres. Mais je suis persuadée que Dieu demande plutôt de nous que nous nous soumettions à ce qu'il fait, & que par cette conformité à sa volonté nous procurions la paix à nos ames, au lieu de cette charité pour les pauvres. Que si cette personne ne se conduit pas de la sorte en cette rencontre, parce que Dieu ne l'a pas encore rendue assez parfaite, patience : mais qu'elle reconnoisse au moins qu'elle n'est pas arrivée jusques à cette liberté d'esprit qui le maintient dans
le

le calme ; qu'elle la lui demande , & qu'elle se dispose par ce moien à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance , & il s'offre une occasion de l'augmenter : si c'est par un don qu'on lui veut faire , à la bonne heure : mais de travailler pour cela , & après l'avoir s'efforcer d'en acquérir encore davantage ; quelque bonne intention qu'elle ait (car parlant comme je fais de personnes d'oraison & de vertu on doit croire qu'elle l'a bonne) elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin jusques au palais d'un si grand Roi.

Il en est de même pour peu que l'on méprise ces personnes & que l'on touche à leur honneur , parce qu'encore que Dieu qui est un si bon maître leur fasse quelquefois la grace en considération des services qu'elles lui ont rendus de le souffrir assez patiemment afin de ne point diminuer l'estime que l'on a de leur vertu , il leur reste une inquietude dont elles ont peine à revenir.

Mais ces personnes ne sont-elles pas du nombre de celles qui méditent depuis si long-temps sur ce que nôtre Seigneur a souffert , sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance , & qui desirer même de souffrir ? Ne sont-elles pas si satisfaites de leur maniere de vie qu'elles voudroient que toutes les autres les imitassent ? Et Dieu veuille toutefois qu'elles ne rejettent pas sur d'autres la cause de la peine qu'elles souffrent , & ne s'en attribuent que le mérite.

Il vous semblera peut être , mes Sœurs , que ceci est hors de propos , puis que rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de bien : nous n'en desirons point & nous n'en recherchons point : personne ne nous offense , & ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à nôtre état. J'en demeure d'accord : mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier , & qui vous donneront lumière pour connoître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quit-

tant

tant le monde, puis qu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, & de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car croiez-moi la perfection ne consiste pas à porter un habit de Religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, & à la prendre pour regle de la conduite de notre vie. Puis que nous ne sommes point encore arrivées jusques à ce degré de vertu humilions-nous, mes Filles. L'humilité est un remede infailible pour guerir nos plaies : & quoi que notre Seigneur qui est notre divin Medecin tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne & ne nous guerisse.

Les penitences que font ces personnes dont je viens de parler, sont aussi réglées & aussi compassées que leur vie qu'elles desirent fort de conserver pour servir notre Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec grande discretion de peur de nuire à leur santé : & l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse sans que leur amour pour Dieu les fasse passer par dessus les considerations qu'elle leur represente pour ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrois au contraire que nous nous servissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette maniere, & pour ne pas demeurer toujours ainsi en même état sans jamais arriver où ce chemin nous doit conduire, quoi que nous nous imaginions de marcher toujours avec peine : & Dieu veuille qu'étant si difficile à tenir nous ne nous égarions point. Vous sembleroit-il, mes Filles, que ce fût agir sagement, si entreprenant un voiage qui se peut faire en huit jours on y emploioit un an en souffrant continuellement durant ce temps les mêmes incommoditez des mauvais gistes, des mauvais chemins, de la pluie, & de la nege, outre le peril d'être mordu des serpens qui s'y rencontrent ?

Je ne pourrois en rapporter que trop de preuves : & je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par dessus ces fausses raisons que notre raison nous represente pour
nous

nous empêcher de nous avancer ainsi qu'il me semble que je m'y suis quelquefois arrestée. Cette dangereuse discretion nous fait tout apprehender, nous fait tout craindre. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures, & que d'autres en fissent le chemin pour nous. Mais puis que cela est impossible, je vous conjure, mes Sœurs, par vôtres amour pour nôtre Seigneur de remettre entre les mains vôtres raison & vos craintes, de vous élever au dessus de la foiblesse de la nature, d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux que Dieu a établis pour veiller sur nôtre conduite, & de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage pour jouir enfin du bonheur de voir nôtre Sauveur & nôtre Dieu. Car encore que dans une vie aussi austere qu'est la nôtre tous les soins que vous pourriez prendre de flater le corps pour conserver vôtre santé vous seroient assez inutiles, ils ne laisseroient pas de nuire à la santé de vos ames. Je sçai bien que les austeritez corporelles sont les moins considerables & que tout consiste, comme je l'ai dit, à marcher avec grande humilité, & sans cela il est impossible de passer outre : Nous devons toujours croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin : que nos Sœurs au contraire en ont beaucoup fait, & non seulement desirer d'être considerées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est tres excellente : & à moins que de l'avoir nous demeurerons en même état & dans de continuelles peines sans jamais nous avancer, parce que ne nous étant pas encore dépoüillées de nous-mêmes, nous serons sans cesse chargées du poids de nôtre misere : au lieu que ces ames parfaites qui s'en sont dégagées en renonçant à elles-mêmes, prennent leur vol pour s'élever jusques à ces supremes demeures qui les peuvent combler de felicité.

Dieu ne laisse pas néanmoins comme juste & encore plus comme misericordieux, de recompenser ces personnes : & il nous donne toujours plus que nous ne meritons

en nous faisant éprouver des contentemens qui surpassent de beaucoup tous ceux dont on jouit dans cette vie. Mais je ne croi pas qu'ils soient accompagnez de beaucoup de goûts extraordinaires, si ce n'est quelquefois pour nous exciter par la connoissance du bonheur qui se rencontre dans ces demeures superieures à souhaiter avec ardeur d'y arriver.

Il vous semblera peut-être, mes Filles, qu'il n'y a point de difference entre les contentemens & les goûts, & qu'ainsi je ne devrois pas y en mettre, mais je suis trompée s'il nes'y en trouve une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure où il sera plus à propos d'en parler, à cause que je serai obligée de dire quelque chose des goûts que nôtre Seigneur fait que l'on y trouve: & quoi que cela paroisse assez inutile il pourra en vous faisant connoître plus distinctement les choses vous porter à embrasser avec plus d'ardeur ce qui est de plus parfait: outre que ce sera une grande consolation pour les ames que Dieu conduit par ce chemin, & un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites.

Que si elles sont humbles, elles seront excitées par ce moi en à rendre des actions de graces à Dieu: & si elles ne le sont pas, elles sentiront un dégoût interieur qu'elles ont bien mérité, puis que la perfection & la recompense ne consistent pas aux goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, & à agir en toutes choses avec plus de justice & de verité.

Vous me demanderez peut-être à quoi sert de traiter de ces faveurs interieures, & d'en donner l'intelligence si ce que je dis est veritable, comme il l'est en effet. Je ne sçai que vous répondre: vous pouvez vous en enquerir de ceux qui m'ont ordonné d'en écrire. Il ne m'appartient pas de disputer avec mes Superieurs. Je suis obligée de leur obeir; & je ne serois pas excusable si j'y manquois.

Tout ce que je vous puis dire est, que lors que je n'en avois encore aucune experience ni ne croiois pas la pouvoir

voir jamais acquérir, ce m'auroit été une grande consolation d'avoir sujet de croire que j'agreis à Dieu en quelque chose; & j'en ressentois une si grande en lisant les faveurs qu'il fait aux ames qui lui sont fidelles que je lui en donnois de grandes louanges.

Que si étant aussi imparfaite que je suis je ne laissois pas d'agir de la sorte; quelles actions de graces ne lui doivent point rendre celles qui sont vertueuses & humbles? Ce nous doit être une telle satisfaction de donner à sa divine Majesté les louanges qui lui sont deües, qu'il nous importe de connoître de quelle consolation & de quels contentemens nous nous priverions si nous y manquions par nôtre faute. A combien plus forte raisons donc ces consolations venant de Dieu & étant ainsi accompagnées d'amour & de force peuvent-elles nous faire marcher sans peine dans ce chemin, & pratiquer de plus en plus les bonnes œuvres? Surquoi ne vous imaginez pas qu'il ne soit point nécessaire que nous agissions. Car pourveu que nous fassions tout ce qui dépend de nous, Dieu dont les secrets sont impenetrables est si juste, qu'il nous donnera par d'autres voies ce qui nous manquera dans celle-ci, & ce qu'il sçait nous être le plus utile.

Il me paroît tres-important pour ceux à qui nôtre Seigneur fait la grace d'être dans cette disposition qui les met en état de s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obeir avec promptitude: & encore qu'ils ne soient ni Religieux ni Religieuses il leur sera tres-avantageux d'avoir comme font plusieurs quelqu'un à qui ils se soumettent afin de ne faire en quoi que ce soit leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage; ni de ne chercher point des personnes de leur humeur qui les flattent au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous importe tant d'être instruits par ceux qui la connoissent. Comme aussi parce que lors que nous voions faire à d'autres des actions de vertu qui nous paroissent impossibles, leur sainteté nous ani-

mé à les imiter ; de même que les petits oiseaux s'enhardissent à voler en voyant voler leurs Peres ; & qu'encore que d'abord ils ne puissent aller guere loin , ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire que cela leur est utile en toutes manieres : & je le sçai par experience. Mais quelque resoluës que soient ces personnes de ne point offenser Dieu , elles feront tres-bien d'en éviter les occasions , parce qu'étant encore proches des plus basses demeures elles courroient fortune d'y retourner aisément , à cause qu'elles ne sont pas encore fondées sur la terre ferme telle qu'est celle des personnes qui sont accoutumées à souffrir , qui connoissent sans les craindre les tempêtes qui s'élèvent dans le monde , & qui ne recherchent point leurs contentemens. Ainsi il pourroit arriver qu'une grande persecution que le diable exciteroit pour les perdre seroit capable de renverser tous leurs bons desseins , & que voulant par un veritable zele retirer les autres du peché , elles tomberoient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Considérons seulement nos fautes sans examiner celles d'autrui comme font plusieurs de ces personnes si réglées & si circonspectes qui trouvent en toutes choses des sujets de crainte , & peut-être même dans les actions de ceux qui seroient capables de les instruire en ce qui est du capital. Si nous avons quelque avantage sur elles dans la maniere extérieure d'agir , ce n'est pas , quoi que cela soit bon , ce qui importe le plus , ni un sujet de prétendre que chacun doive marcher par la même voie que nous tenons , ni de nous mêler d'enseigner celle qui est la plus spirituelle , & que peut-être nous ignorons.

Puisque dans ces bons desirs que Dieu nous donne pour le bien des âmes nous pouvons commettre de grandes fautes , le meilleur est d'observer ce que nous ordonne nôtre regle , qui est de demeurer toujours dans l'esperance & dans le silence. Laissons à nôtre Seigneur le soin des âmes qu'il a créées. Il ne les abandonnera

pas : & pourveu que nous ne nous lassions pas de prier pour elles nous leur servirons assez avec le secours de Dieu. Qu'il soit benì aux siècles des siècles.

QUATRIÈME DEMEURE.

CHAPITRE I.

De la difference qu'il y a entre les contentemens & les goûts que l'on a dans l'oraison. Et de celle qui se rencontre entre l'entendement & l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égaremens de l'imagination & tant d'autres causes differentes donnent dans l'oraison.

POUR commencer à écrire de cette quatrième demeure, j'ai grand besoin d'implorer l'assistance du S. Esprit afin qu'il parle par ma bouche, & m'inspire désormais ce que j'ai à dire pour donner quelque connoissance de ces dernières demeures, parce que ce sont des choses surnaturelles & si difficiles à concevoir qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous les faire comprendre, ainsi que je l'ai dit dans un autre traité que j'écrivis il y a quatorze ans. Il me semble néanmoins que j'ai maintenant un peu plus d'intelligence que je n'avois alors de ces faveurs que nôtre Seigneur fait à quelques âmes. Mais il y a une grande difference entre les éprouver & les exprimer. Je prie sa divine Majesté de me faire la grace de les bien faire entendre si vous en pouvez recevoir quelque utilité. Sinon, je ne la lui demande point.

Comme ces dernières demeures sont plus proches du palais de ce grand Roi, leur beauté est aussi plus merveilleuse. Il y a tant de choses si rares & si excellentes que l'entendement ne peut les représenter qu'obscurément à ceux qui n'en ont point d'expérience: mais ceux qui l'ont n'auront pas peine à les comprendre principalement si cette expérience est grande.

On croira peut-être que pour parvenir à ces demeure

res il faut avoir été long-temps dans les autres. Mais quoi que pour l'ordinaire cela se trouve véritable au regard de celles dont je viens de parler, il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît, & à qui il lui plaît, & que procédant toutes purement de lui il ne fait tort à personne.

Ces bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces dernières demeures: & s'il arrive qu'elles s'y glissent l'ame en reçoit plus de bien que de dommage. C'est pourquoi je croi qu'il est avantageux qu'elles y entrent & qu'elles nous fassent la guerre en cet état d'oraison, puis que s'il n'y avoit point de tentation le diable pourroit mêler de fausses douceurs aux consolations que nous recevons de Dieu, ou au moins nous divertir de ce qui nous peut faire mériter, & nous laisser ainsi continuellement dans une même afflicte & un même transport d'esprit que je ne saurois croire être sûrs lors qu'ils sont toujours les mêmes, parce que ce n'est pas la manière dont Dieu agit envers nous durant notre exil sur la terre.

De la
diffé-
rence
qu'il y a
entre
les con-
tente-
mens
& les
goûts.

Pour revenir à ce que je disois de la différence qu'il y a entre les contentemens & les goûts qui se trouvent dans l'oraison il me semble que l'on peut donner le nom de contentemens aux sentimens dans lesquels nous entrons par notre méditation & nos prières. Car encore que nous ne puissions rien sans l'assistance de Dieu (ce que l'on doit toujours supposer) ce sont des fruits de nos bonnes œuvres: nous les acquérons en quelque sorte par notre travail, & avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais si nous y prenons garde nous sommes en plusieurs rencontres touchés de ces mêmes contentemens dans des choses purement temporelles: comme par exemple, si nous arrivons une grande succession à quoi nous ne nous attendions pas: si nous revoions une personne que nous aimons dans le temps que nous l'esperions le moins: si on nous loue pour avoir réussi dans une affaire importante: ou si nous

nous apprenons qu'un mari ou un fils ou un frere que nous croions mort est plein de vie. J'ai veu pour de semblables sujets répandre quantité de larmes, & j'en ai quelquefois répandu moi même. Or on ne peut douter que ces contentemens que je ne sçauois blâmer ne soient naturels; & il me semble que ceux que j'ai dit que l'on reçoit dans l'oraison le sont aussi quelquefois; mais plus nobles, parce qu'encore qu'ils aient commencé par nous ils se terminent à Dieu: au lieu que les goûts tirent leur principe de Dieu même, & se font ensuite sentir à nôtre ame, qui en est beaucoup plus touchée qu'elle ne l'étoit des autres.

JESUS mon divin Sauveur que je souhaiterois de pouvoir en ceci me bien expliquer. Je le comprends très-clairement ce me semble; mais je ne sçai comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur que je le puisse. Je me souviens sur ce sujet de ces mots d'un verset de Prime: *Cùm dilatasti cor meum.* Ceux qui auront souvent éprouvé ces contentemens & ces goûts n'auront pas peine d'en comprendre la difference: mais les autres ont besoin qu'on les aide à la connoître. Ces contentemens au lieu d'ouvrir le cœur le resserrent d'ordinaire un peu, quoi que l'on soit bien aise de voir que l'on ne regarde en cela que Dieu, & que les larmes de douleur que l'on répand paroissent proceder en quelque maniere de l'amour qu'on a pour lui. Si j'étois plus intelligente que je ne suis dans ces passions de l'ame & ces mouvemens qui ne sont que naturels je pourrois peut-être me mieux expliquer. Mais j'ai l'esprit si grossier qu'encore que je le comprenne par l'experience que j'en ai je ne sçauois le faire comprendre aux autres: ce qui montre combien la science est utile à tout.

Ce que l'experience m'a appris de ces contentemens que l'on reçoit dans la Meditation, c'est que les pensées de la passion de nôtre Seigneur me faisoient répandre des larmes jusques à me donner un extrême mal de tête: & le sentiment de mes pechez produisoit en moi le

même effet. Je ne veux point examiner laquelle de ces faveurs de Dieu étoit la plus grande : mais je desirerois seulement de pouvoir faire bien entendre la différence qui se rencontre entre l'une & l'autre. Ces larmes & ces desirs procedent donc quelquefois des sentimens que je viens de dire, & sont encore fortifiez par la perte de nôtre nature & par la disposition où nous nous trouvons. Cela n'empêche pas néanmoins que puis qu'elles ont Dieu pour objet on ne les doive beaucoup estimer, pourvû que nous reconnoissions avec humilité que nous n'en sommes pas meilleures, & que quand ce seroit des effets de nôtre amour pour sa divine Majesté, ce que nous ne sçaurions assurer, nous ne devrions pas moins lui en rendre grâces puis que nous n'avons rien de bon que nous ne tenions de lui.

Voilà quelle est pour l'ordinaire la dévotion des âmes dans les trois premières demeures dont j'ai parlé. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement & à méditer : & comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces elles font bien ; mais elles feroient encore mieux si elles pouvoient produire quelques actes à la louange de Dieu pour lui témoigner leur admiration de sa bonté, la joie qu'elles ont de ce que sa grandeur & sa puissance n'ont point de bornes, & combien elles souhaitent l'augmentation de son honneur & de sa gloire. Car cela excite & échauffe la volonté : & lors qu'il plaît à nôtre Seigneur de leur donner ces sentimens elles feroient une grande faute de ne s'y pas arrêter par la crainte d'interrompre leur Méditation. Comme j'ai traité amplement ce point en d'autres écrits je me contenterai d'ajouter que pour avancer dans ce chemin & arriver à ces demeures si souhaitables il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer, Ainsi, mes Filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Que si vous ignorez en quoi consiste cet amour, sçachez que ce n'est pas en de grands goûts & de grandes consolations, mais en une grande & ferme résolution de contenter en toutes choses

choses ce souverain Maître de l'univers, d'employer tous nos efforts pour nous empêcher de l'offenser, & de le prier avec ardeur pour ce qui regarde la gloire de son fils & l'augmentation de la foi Catholique. Ce sont là les véritables marques de l'amour que nous avons pour Dieu : & quelque grand que soit le profit que nous en tirons, ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire de ne penser jamais à autre chose & que tout soit perdu pour peu que l'on cesse de s'en occuper.



Les égaremens de l'imagination m'ont donné quelquefois de grandes peines ; & il n'y a pas plus de quatre ans que je connus par expérience que l'imagination & l'entendement ne sont pas la même chose. Je le dis à un fort sçavant homme, & il me confirma dans cette opinion. J'en eus une grande joie, parce que croiant auparavant que l'entendement n'étoit que la même chose que l'imagination, je ne pouvois voir sans douleur qu'il fût si inconstant & si volage que de passer d'ordinaire d'une pensée à une autre avec autant de vitesse que vole un oiseau, n'y ayant que Dieu qui soit capable d'arrêter l'imagination lors même qu'il lui plaît de lier de telle sorte nos puissances qu'on peut dire en quelque manière qu'elles ne sont plus attachées à nôtre corps : & quelquefois il m'est arrivé que toutes mes puissances me paroissant occupées de Dieu & recueillies en lui je voiois en même temps mon imagination être si troublée & si égarée que je ne pouvois assez m'en étonner. *Seigneur mon Dieu, comptez, s'il vous plaît pour quelque chose ce que le manque de connoissance nous fait souffrir lors que nous nous trouvons en cet état. Le mal vient de ce que nous nous persuadons que tout consiste à penser en vous, & croions n'avoir pas besoin de nous informer sur cela de ceux qui pourroient nous en instruire : d'où il arrive que ce qui est un bien nous paroît un mal, & que nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point.*

De la
diffé-
rence
qu'il y a
entre
l'enten-
dement
& l'i-
magi-
nation.

C'est de là que procedent aussi les plaintes que tant de personnes d'oraison & particulièrement celles qui ne font pas sçavantes font des peines interieures qu'elles souffrent, & ce qui les fait tomber dans une melancolie qui ruine leur santé & les porte jusques à tout abandonner faute de sçavoir, qu'il y a comme un autre monde qui est tout interieur, & qu'ainsi que le Ciel roule avec une vitesse qu'il est impossible d'arrêter, nous ne sçaurions aussi arrêter nôtre imagination. D'où il arrive que nous persuadant qu'il en est de même de toutes nos puissances nous croions être perduës & mal employer le temps que nous passons en la presence de Dieu lors que peut-être nôtre ame est unie à lui dans ces demeures superieures, & acquiert du merite par la peine qu'elle souffre de ce que l'imagination s'enfuit de la sorte hors du Château pour s'aller mêler avec des bêtes immondes & venimeuses. Il ne faut donc point que cela nous trouble & nous fasse abandonner l'oraison, qui est ce que le demon desireroit : & la plus grande partie de nos inquietudes & de nos peines ne vient que de ce que nous ne nous en appercevons pas.



Des divisions.

En écrivant ceci & faisant attention sur ce grand bruit que j'ai dit au commencement que je sentoie dans la tête & qui m'empêchoit de pouvoir travailler à ce que l'on m'a commandé d'écrire, il me paroît qu'il est semblable à celui que feroient plusieurs torrens qui tomberoient du haut des montagnes dans des précipices, ou au chant & sifflement de plusieurs petits oiseaux, ce qui ne se passe pas dans mes oreilles mais dans le haut de ma tête où l'on dit que reside la partie supérieure de l'ame.

Je me suis long-temps arrêtée à considerer cette extreme promptitude du mouvement de l'esprit, & Dieu veuille qu'il me souvienne d'en dire la cause lors que je traiterai des autres demeures dont il me reste à parler, ce lieu-ci n'y étant pas propre. Peut-être même qu'il a plu à Dieu de me donner ce mal de tête pour me la faire
mieux